SCIENCES HUMAINES
N°360
JUILLET
2023
Comprendre l'humain et la société

ENTRETIEN

FRANÇOIS DE SINGLY
La famille à l'épreuve de l'individualisme

Apprentissages, émotions, plasticité cérébrale, vivre-ensemble

LES POUVOIRS DE LA MUSIQUE

DOM/S:7,5 € - BEL/LUX:7 € - CH:11 FS - CAN:11,99 $CA - D:8 € - ESP/ITA/GR/PORT CONT:7,5 € - MAR:74 MAD - TOM:990XPF - TUN:9,9TND

L 18925 - 360 - F: 6,50 € - RD

WWW.SCIENCESHUMAINES.COM

ENQUÊTE
Harcèlement au collège, du réel au virtuel

RÉFÉRENCE
Ferdinand Tönnies, la communauté contre la société

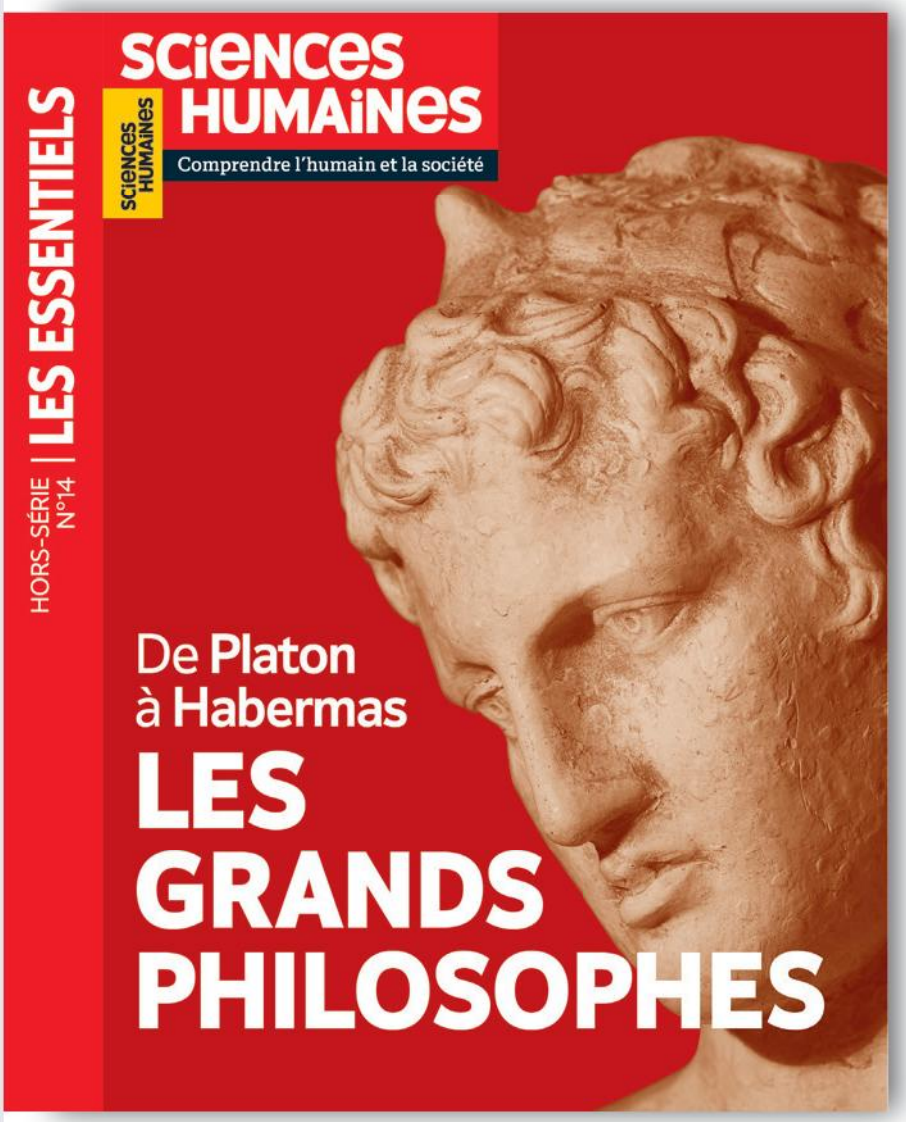
LIVRE DU MOIS
Au commencement était le signe

Delivré à 353101 le 6/15/2023 8:15:27 PM

SCIENCES HUMAINES

BOUTIQUE EN LIGNE

CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX



LA PHILOSOPHIE PEUT ÊTRE ABORDÉE CLAIREMENT. ET LOIN D'ÊTRE UNE VAINE SPÉCULATION, ELLE NOUS DONNE DES ARMES POUR PENSER LE MONDE AUTREMENT.

COMMANDEZ CE NUMÉRO (VERSION PAPIER OU DIGITALE) **EN SCANNANT CE QRCODE**

RETROUVEZ TOUTES NOS PUBLICATIONS SUR NOTRE SITE **WWW.SCIENCESHUMAINES.COM**

Délivré à 353101 le 6/15/2023, 8:15:27 PM

SANS TAMBOUR NI TROMPETTE

Concevrait-on un monde sans tambour ni trompette ? Un monde bruissant de chuintements, de chuchotis, de crissements, de charivari, de cris… mais privé de chants, de rythmes et d'harmonies ? Il manquerait quelque chose d'aussi essentiel qu'impalpable : cet « *art des sons* », pour reprendre la simple et lumineuse définition du philosophe Francis Wolff, qui transfigure le brouhaha ambiant en un vaste répertoire de créations humaines. Du clavecin tempéré de Bach aux épopées rageuses de Metallica, la musique est cet art qui nous touche au plus profond, met notre corps en mouvement, aile notre imagination, épouse notre vie intérieure tout en nous reliant à autrui. « *Aucun autre art ne réveillera d'une manière aussi sublime le sentiment humain dans les entrailles de l'homme,* écrit George Sand dans *Consuelo ; aucun autre art ne peindra aux yeux de l'âme, et les splendeurs de la nature, et les délices de la contemplation, et le caractère des peuples, et le tumulte de leurs passions, et les langueurs de leurs souffrances.* »

Sa centralité dans toutes les civilisations – sans exception – fait aujourd'hui l'objet d'intenses investigations scientifiques. On découvre que les humains n'ont pas le monopole de la sensibilité musicale. Les vaches se délectent des violons de Beethoven, les cacatoès jouent de la batterie avec des bouts de bois, les éléphants dansent de la trompe au rythme de l'harmonica… Des neurosciences émerge tout un continent de recherches perçant les effets des mélodies sur le cerveau. La musique aurait ainsi pu jouer un rôle déterminant dans l'évolution du cerveau d'*Homo sapiens*, en favorisant sa connectivité et sa plasticité. Modifiant nos sens, nos émotions et notre façon de penser, elle pourrait encore receler un immense potentiel dans le domaine du soin neurologique, de la dyslexie à Alzheimer.

À l'échelle collective, la musique possède enfin le pouvoir d'aimanter les êtres. Bien avant de savoir écrire, l'humanité chante, danse et tambourine ensemble pour communiquer, chercher l'accord et créer du commun. De la berceuse maternelle aux concerts géants, des slows langoureux aux bœufs de jazz, des hymnes du stade aux banquets familiaux, la musique enseigne le « nous », avec tout ce qu'il implique d'harmonie et de dissonances, d'écoute réciproque et d'exigence. Elle vise l'orchestration des âmes et fait vibrer en nous un sentiment d'appartenance. C'est là, sans doute, une de ses portées universelles : la musique a beau être invisible, évanescente, « presque rien », elle porte en elle une puissance de cohésion. ●

© SAMUËL BERTHET

● **HÉLOÏSE LHÉRÉTÉ**
DIRECTRICE
DE LA RÉDACTION

Délivré à 353101 le 6/15/2023, 8:15:27 PM

COURRIER DES LECTEURS

Écrivez-nous
Vous souhaitez réagir à ce numéro, contacter un journaliste ou soulever un débat ?
Écrivez-nous à l'adresse suivante : **nicolas.journet@scienceshumaines.fr**

Arabes ou Bédouins ?

Notre article sur Ibn Khaldoun (SH n° 355, février 2023) comportait une citation qui a suscité une réaction du professeur Mahmoud Dhaouadi, sociologue tunisien, à laquelle l'auteur de l'article, Raphaël Buisson-Rozensztrauch, diplômé en littérature du Proche-Orient, a bien voulu répondre. Cette citation énonçait : **« Voyez tous les pays que les Arabes ont conquis depuis les siècles les plus reculés : la civilisation en a disparu, à l'instar de la population, le sol même paraît avoir changé de nature. »** ***C'est sur l'identification de la cible visée par la critique d'Ibn Khaldoun que porte le débat.*** ● **N.J.**

Bonjour,

Votre article sur Ibn Khaldoun offre un bon résumé sur ce sociologue arabe du 14e siècle. Mais il y a à redire sur le sens du mot « Arabe » dans cette phrase. Ce mot désigne trois sens chez l'auteur de *La Muqaddima* : le peuple arabe, les Arabes nomades/bédouins et les Arabes qui sont plus bédouins/sauvages « *parce qu'ils vont plus loin dans le désert* ». Les deux derniers types d'Arabes sont surtout les produits de leurs milieux de vie. Ibn Khaldoun est en faveur du déterminisme externe (social, écologique, climatique, etc.). La section 2 du chapitre II du *Discours sur l'Histoire universelle* d'Ibn Khaldoun dans la traduction de Vincent Monteil fait le point sur l'influence du milieu sur les modes de vie des humains. On y trouve une typologie des modes de vie des éleveurs non sédentaires : « *Les éleveurs de moutons et de bœufs, comme les Berbères et les Turcs, ne s'enfoncent pas dans le désert. Les Arabes (les bédouins/nomades) vont plus loin dans le désert et sont plus bédouins que les autres, parce qu'ils ne vivent que de leurs chameaux, tandis que les autres ont aussi des moutons et des bœufs.* » Cet impact du milieu sur les modes de vie est capital chez l'analyste sociologique Ibn Khaldoun « *parce que l'homme est l'enfant de ses habitudes et le produit de sa nature et son tempérament. Le milieu dans lequel il vit remplace sa nature, après être devenu pour lui une donnée de son caractère et la manière de ses habitudes* » (V. Monteil, 1967-1968). Par ailleurs, « *les différences entre les peuples dépendent de leur genre de vie* » (*ibid*). Cette vision théorique de l'impact du milieu sur le comportement humain permet de comprendre pourquoi Ibn Khaldoun utilise les termes « bédouins » et « sédentaires », et « bédouins » et « plus bédouins », à savoir que plus les individus sont loin du milieu urbain plus ils sont des bédouins (Arabes). D'où le milieu non urbain/bédouin laisse Ibn Khaldoun dire que : « *Les bédouins valent mieux que les sédentaires* » et « *les bédouins sont plus courageux* », parce que leur milieu les prédispose à des talents supérieurs à ceux des sédentaires en confrontation physique entre les deux parties. D'où on comprend mieux le sens du mot « Arabes » dans la citation ci-après : « *Voyez tous les pays que les Arabes ont conquis depuis les siècles les plus reculés : la civilisation en a disparu, à l'instar de la population, le sol même paraît avoir changé de nature.* » « Les Arabes » ne veut pas dire ici le peuple arabe, mais plutôt les bédouins. Cette analyse montre bien que l'auteur de la *Muqaddima* se sert du terme « Arabe » pour désigner les non-citadins de la population des sociétés arabo-musulmanes. Le terme « Arabe » chez Ibn Khaldoun est un concept sociologique : c'est le mode de vie qui détermine les caractères des types humains. Le consensus sur ce point est souligné fortement à la fois dans la traduction française de Vincent Monteil et la traduction anglaise par Franz Rosenthal.

Espérant que ces clarifications mettent fin à une confusion regrettable pour les lecteurs de *Sciences Humaines*. ●

MAHMOUD DHAOUADI, SOCIOLOGUE, TUNISIE.

Je comprends dans une certaine mesure la remarque du professeur Mahmoud Dhaouadi. Mais si par « Arabes », Ibn Khaldoun désigne souvent les tribus bédouines issues d'Arabie, il ne fait en revanche lui-même pas clairement la distinction entre les Arabes en tant que peuple ou en tant que frange nomade de ce même peuple. Nombre de commentateurs de son œuvre dans le monde arabe ont tendance à minorer les déclarations critiques d'Ibn Khaldoun vis-à-vis des Arabes, en estimant qu'il ne désigne pas « les Arabes », mais « certains Arabes ». Mais je ne peux souscrire totalement à ce point de vue, notamment en raison du fait qu'Ibn Khaldoun considère le mode de vie bédouin comme une caractéristique spécifique des Arabes dans leur ensemble. Si Mahmoud Dhaouadi estime qu'Ibn Khaldoun ne désigne par ce terme que les Bédouins arabes, c'est aussi aux Arabes dans leur ensemble qu'il associe un comportement et une attitude nomade. Évacuer la dimension « raciale » de la pensée d'Ibn Khaldoun serait une erreur : il s'est par endroits dans son œuvre arrêté sur d'autres « races », en leur attribuant soit certaines qualités (aux Berbères notamment), soit des défauts (aux Noirs en particulier). ● **RAPHAËL BUISSON-ROZENSZTRAUCH**

Délivré à 353101 le 6/15/2023, 8:15:27 PM

RETROUVEZ SUR WWW.SCIENCESHUMAINES.COM
Comment les humains se sont-ils mis à écrire la musique ?
Pourquoi la musique pygmée est-elle fascinante ?
Pour les amateurs qui voudraient prolonger ce numéro, retrouvez un dossier Web complet dans nos archives : bit.ly/musiqueSH

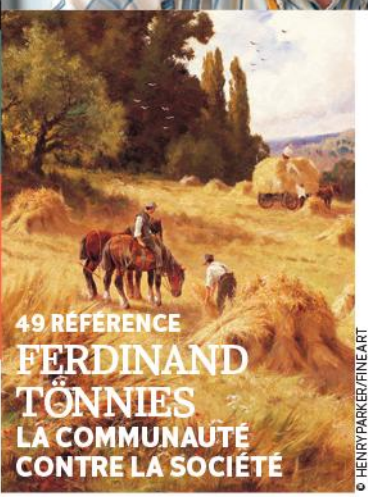
© ALINE BUREAU

29 DOSSIER
LES POUVOIRS DE LA MUSIQUE

ALINE BUREAU est diplômée de l'école Estienne et de l'EnSAD (Ecole nationale supérieure des arts décoratifs). Habituée à travailler pour la presse mais aussi pour l'édition jeunesse, elle a longtemps utilisé des techniques traditionnelles avant de se mettre à la palette numérique. Cela lui a permis de conserver des effets de matière et un trait sensible.

© A DEROLL/MAXPPP

24 ENTRETIEN
FRANÇOIS DE SINGLY
LA FAMILLE À L'ÉPREUVE DE L'INDIVIDUALISME



© HENRYPARKER/FINEART PHOTOGRAPHIC/GETTY

49 RÉFÉRENCE
FERDINAND TÖNNIES
LA COMMUNAUTÉ CONTRE LA SOCIÉTÉ

6 ACTUALITÉS
- **6 Enquête**
  Harcèlement au collège, du réel au virtuel
- **10 Image du mois**
  Les *rugbywomen* de Sarcelles
- **18 CULTURE POP**
  Le Bureau des légendes est-il hors la loi ?

19 ENJEU
- La ville du quart d'heure, eldorado ou prison ?

24 ENTRETIEN
- **François de Singly**
  La famille à l'épreuve de l'individualisme

29 DOSSIER
LES POUVOIRS DE LA MUSIQUE
- **30** Pourquoi les humains ont-ils besoin de musique ?
  LAURENCE SERFATY
- **33** Les animaux sont-ils musiciens ?
  EMMANUELLE PICAUD
- **34** La musique stimule le désir de vivre
  ENTRETIEN AVEC EMMANUEL BIGAND
- **36** À la recherche des premiers instruments
  ROMAIN PIGEAUD
- **38** Les bonnes notes de la musicothérapie
  MICHEL HABIB
- **42** Notre oreille est-elle culturelle ?
  AGNÈS VERNET
- **46** Des tambours de la guerre aux hymnes à la paix
  FRÉDÉRIC RAMEL

49 RÉFÉRENCE
- Ferdinand Tönnies. La communauté contre la société

54 LE JOUR OÙ...
- Aragon publia le portrait de Staline par Picasso

56 LE LIVRE DU MOIS
- Au commencement était le signe

58 LIVRES

66 LE MOT QUI FÂCHE
- Humanisme

Délivré à 353101 le 6/15/2023, 8:15:27 PM

HARCÈLEMENT AU COLLÈGE, DU RÉEL AU VIRTUEL

Une enquête sociologique révèle la banalisation des agressions entre collégiens sur les réseaux sociaux. Souvent vicieuses, ces attaques ciblent la réputation des adolescents.

Si environ 5 % des collégiens sont victimes de « harcèlement sévère » dans la cour de leur établissement, ils seraient plus du double à subir un cyberharcèlement ❶. En effet, au-delà des attaques directes (coups, moqueries, insultes, menaces, racket, humiliations…), il existe des charges plus insidieuses, comme l'isolement relationnel ou la diffusion de fausses rumeurs, de photos ou vidéos compromettantes sur Internet.

On parle de harcèlement quand ces violences sont répétées sur une période continue et que l'élève est dans l'incapacité de se défendre. Parmi les victimes, on retrouve souvent les « nouveaux », les élèves isolés, sans amis, ou encore les « atypiques » (fragiles, anxieux, porteurs d'un handicap ou d'une particularité physique), et souvent une incapacité à se défendre qui ne fait que renforcer les brimades. D'où la multiplication depuis quelques années des campagnes de sensibilisation, incitant non seulement les victimes, mais aussi les témoins à prendre la parole pour briser le silence.

En 2019, une loi a instauré le droit à une scolarité sans harcèlement. Les chefs d'établissement ont désormais l'obligation de remédier à ce phénomène et de suivre les victimes, comme les harceleurs. Mais ce n'est pas pour autant que le harcèlement a disparu des radars. Sa migration sur les réseaux l'a rendu encore plus difficile à déceler, plus vicieux et parfois plus nuisible.

LES FILLES PLUS SOUVENT VICTIMES

Margot Déage, sociologue de l'éducation, a enquêté entre 2016 et 2018 au sein de quatre collèges de la région parisienne sur les nouvelles pratiques de harcèlement. Elle montre combien les réseaux sociaux, tels que Snapchat ou Instagram favorisent les échanges désinhibés. Il faut sans cesse faire de l'audience, collecter des vues, des *likes*, des *followers*. Le meilleur moyen de faire le *buzz* est alors de se mettre en scène ou de livrer des informations confidentielles sur d'autres, alors que l'image et la réputation figurent au centre des préoccupations des adolescents. « *Avoir une réputation pour ces adolescents franciliens, c'est forcément avoir une mauvaise réputation, s'être fait remarquer en enfreignant des règles, souvent imposées par ailleurs par les adultes* », explique la chercheuse dans *À l'école de la mauvaise réputation* (2023). Selon M. Déage, « *la valeur de ces réputations est polarisée selon un ordre du genre. (…) Les transgressions masculines sont plébiscitées, alors que l'immoralité féminine est ostracisée.* » Si les attaques contre les garçons sont davantage verbales ou physiques, souvent au sein du collège ou à ses abords, les filles sont plus sujettes aux agressions numériques et sexuelles *via* les réseaux. Elles sont encore relativement préservées avant les transformations de la puberté, mais ensuite les choses changent. « *Elles se retrouvent tiraillées entre un impératif de vertu, garantie de l'honneur au sein du groupe, et l'expérience de nouveaux sentiments, désirs, qui nuirait à leur réputation, tout en valorisant les garçons* », décrypte la chercheuse. Autant de « *pressions contradictoires impossibles à satisfaire* ».

Les harceleurs ont tendance à pointer chez leurs victimes des comportements soi-disant « *inappropriés pour son genre, son âge, son origine ou sa*

Délivré à 353101 le 6/15/2023, 8:15:27 PM

© QI YANG/GETTY

religion ». Mais à y regarder de plus près, ces attaques sont davantage « *le produit de craintes, de maladresses, de trahisons et de déceptions induites par les compétitions amicales, scolaires et amoureuses* », poursuit M. Déage. Parmi les cibles favorites, les « cyber », des filles qui usent et abusent des réseaux pour se mettre en scène, n'hésitant pas à retoucher leur image, à fausser la réalité, ou à adopter des postures sexualisées.

Chez les garçons, le harcèlement est plus dissimulé au point de passer pour du jeu. « *Les garçons font mine que rien n'est vraiment sérieux ou grave. Cela rend à la fois difficile, pour ceux qui subissent, de réaliser ce qui leur arrive, et pour ceux qui attaquent, ce qu'ils sont en train de faire. Socialisés autour du divertissement, les garçons apprennent à renier leurs émotions, leur empathie, et à tolérer un niveau de violence important* », poursuit la chercheuse. Ainsi, une pratique courante consiste à publier des photos ou des vidéos qui mettent en scène des cibles dans des situations où elles paraissent maladroites, bêtes ou hors sujet, qu'elles soient en train de se curer le nez ou de dormir en classe, par exemple. Ces *fichas*, prises à leur insu, s'attaquent à leur réputation et ont pour but de les ridiculiser. La violence de ces pratiques culmine avec les vidéos d'agression où des élèves se font passer à tabac.

La violence culmine avec les vidéos d'agression où des élèves se font passer à tabac.

DES STRATÉGIES D'INFILTRATION

Une pratique courante entre adolescents consiste à s'échanger les mots de passe, preuve suprême de

Délivré à 353101 le 6/15/2023, 8:15:27 PM

confiance ; une confiance mal dosée qui se retourne parfois contre ceux qui la pratiquent. En empruntant l'identité de leur ami sur les réseaux, les agresseurs s'attaquent à ses relations intimes ou à sa réputation. D'autres s'immiscent sous de fausses identités dans les comptes de leurs camarades et divulguent des propos intimes, émis lors de conversations privées. « *Certains adolescents simulent des sentiments en ligne pour obtenir un sexto, un message sexuellement explicite, ou une photo dénudée* (nude). *Ils peuvent ensuite s'en servir pour faire chanter leur interlocuteur et le forcer à en faire plus, sans se plaindre, sous peine de se faire afficher* », relate M. Déage. Le *revenge porn* (pornodivulgation) est ainsi devenue une forme de vengeance de conquêtes éconduites n'ayant pas digéré la rupture. Certains s'amusent même à constituer des dossiers qui pourraient leur servir un jour, en cas de trahison d'un ami ou d'un partenaire amoureux.

Les victimes de ces agissements s'enferment souvent dans des sentiments de honte inavouables qui les isolent peu à peu des autres. Au-delà de la perte de confiance en soi et du désinvestissement des apprentissages, certains développent de véritables phobies scolaires. Pour le psychologue Saverio Tomasella, rétablir le dialogue entre jeunes est essentiel pour sortir de cette spirale de violence *(lire encadré p. 8)*. Mais si les violences entre pairs sont aujourd'hui davantage scrutées dans les établissements scolaires, les agressions numériques passent largement entre les mailles du filet. Un nouveau chantier attend donc la communauté éducative dans les années à venir. ● MARC OLANO

❶ Enquête sur le climat scolaire et les victimations menée en 2017 auprès de 360 collèges par la Direction de l'évaluation, de la prospective et de la performance (Depp).

TROIS QUESTIONS À...

SAVERIO TOMASELLA
« SUSCITER L'EMPATHIE CHEZ LES HARCELEURS »

L'académie de Versailles teste actuellement contre le harcèlement scolaire la « méthode de la préoccupation partagée ». De quoi s'agit-il ?

C'est une technique non blâmante, issue d'expériences menées en Scandinavie et en Grande-Bretagne. Elle passe par la constitution au sein de chaque établissement d'une cellule composée de professeurs volontaires, conseillers principaux d'éducation, psychologues et infirmiers. En cas de harcèlement, un de ces adultes reçoit longuement l'élève harcelé afin qu'il décrive ce dont il est victime et, s'il accepte, donne les noms des harceleurs et des témoins de ces scènes. Dans un second temps, un autre membre de la cellule s'entretient avec les harceleurs et les témoins. Lors d'un entretien très bref, il leur fait part de sa préoccupation pour l'élève harcelé et leur demande s'ils ont remarqué quelque chose.

Et comment réagissent-ils ?

Le plus souvent la réponse est évasive. L'adulte les invite alors simplement à prêter attention à la situation de l'élève harcelé. Si le harcèlement continue, l'adulte demande aux intimidateurs quelles solutions ils envisageraient pour aider l'élève concerné.

Au fur et à mesure des entretiens, l'adulte parvient à faire naître de l'empathie chez les harceleurs, qui ne sont jamais désignés explicitement comme tels ; à l'inverse des approches blâmantes, souvent inefficaces, qui ne font qu'ajouter de la violence en suscitant des envies de vengeance. En général, les intimidateurs ont honte de leurs actes. Ils présentent fréquemment les mêmes failles émotionnelles que leurs victimes. Ils ont du mal à à réguler des émotions telles que la peur, la honte ou la colère. Lorsqu'ils perçoivent une de ces émotions chez un de leurs camarades, ils s'acharnent sur lui pour soulager leur malaise.

Quels sont les résultats de ce programme ?

Dans 85 % des cas, le harcèlement cesse au bout de quelques semaines. Si ce n'est pas le cas, la cellule transmet les noms des harceleurs au chef d'établissement qui prend le relais. Pour ce qui est des interventions dans le cadre des cours, aborder frontalement le harcèlement à travers des témoignages ne fait qu'empirer la chose. La prévention la plus efficace repose sur les cours d'empathie utilisés en Scandinavie ou les débats sur des sujets comme le consentement, ou les phénomènes de groupe, par exemple. C'est l'occasion pour l'enseignant de glisser des messages sur le respect des différences, la communication directe et ainsi sensibiliser aux violences entre pairs.

● PROPOS RECUEILLIS PAR **MARC OLANO**

POUR ALLER PLUS LOIN

• *Nos ados sur les réseaux sociaux. Même pas peur !* Béatrice Kammerer, Canopé/Clémi, 2023.

BIOGRAPHIE

Saverio Tomasella, docteur en psychologie et psychanalyste, spécialiste de l'hypersensibilité, est l'auteur de *Plus jamais harcelés. En finir avec la maltraitance entre adolescents*, Vuibert, 2023.

Délivré à 353101 le 6/15/2023, 8:15:27 PM

PRIMATES
Ils se font tourner la tête

La vidéo d'une gorille tournant sur elle-même de manière *a priori* inexplicable dans un zoo aux États-Unis, en 2018, a intrigué des chercheurs britanniques en psychologie. En étudiant d'autres grands singes (chimpanzés, bonobos et orangs-outans), ils ont noté la récurrence de ce comportement chez les primates. Ils ont notamment exploité plus de 40 vidéos de grands singes tournoyant au sol ou dans les branches, avec des méthodes diverses en fonction des espèces.

En analysant la vitesse de rotation et le nombre de révolutions, ils ont conclu que l'objectif de l'opération était de… s'étourdir ! Un moyen d'atteindre un état de conscience modifié sans avoir à recourir à des substances, qui ressemble étrangement à notre propension à consommer de l'alcool et autres drogues pour se « *mettre la tête à l'envers* ». Et pour cause : notre dernier ancêtre commun nous aurait transmis l'habitude (et l'envie) de cet état de conscience altérée. Ce comportement a constitué un avantage évolutif permettant d'améliorer le système nerveux et la musculature des ancêtres que nous partageons avec les primates actuels.

● **CHLOÉ RÉBILLARD**

SOURCE

- Adriano Lameira et Marcus Perlman, « Great apes reach momentary altered mental states by spinning », *Primates*, mars 2023.

© RUDIHULSHOF/GETTY

© HERITAGE ART/GETTY

George Catlin (1796-1872), *Comanche Feats on Horsemaship*, huile sur toile, 1834-1835.

HISTOIRE
D'où viennent les chevaux d'Amérique ?

L'histoire de l'association des chevaux et des peuples amérindiens tenait jusqu'à présent en une date : 1680. Celle de l'adoption de l'équidé par les peuples des plaines. Disparu d'Amérique depuis la fin du Pléistocène, l'animal serait revenu sur le continent américain dans les bagages des *conquistadores*. Mais les traditions orales des peuples autochtones font mention du cheval bien avant 1680, qu'ils font même remonter à « *des temps immémoriaux* ».

Des chercheurs ont mené une vaste étude génétique sur les restes d'équidés américains pour tenter de démêler le vrai du faux. Les résultats battent en brèche l'histoire occidentale sans donner totalement raison aux récits des Amérindiens. L'étude confirme que les équidés ont bien été adoptés par les peuples de l'ouest de l'Amérique avant 1680. C'est notamment en analysant des restes de chevaux nourris au maïs, une céréale qui n'était alors pas cultivée par les Occidentaux, que les chercheurs situent *a minima* les premiers contacts au début du 17e siècle. Mais les chevaux présents sur le sol américain sont bien des descendants des montures des colonisateurs. Leur profil génétique révèle des ascendances ibériques et parfois britanniques. Aucune trace génétique en revanche d'une ascendance américaine. À cela s'ajoute qu'aucun reste de cheval n'a été retrouvé entre -12000 et l'arrivée des Européens sur le continent. ● **C.R.**

SOURCE

- William Timothy Treal Taylor *et al.*, « Early dispersal of domestic horses into the Great Plains and northern Rockies », *Science*, n° 6639, 30 mars 2023.

Délivré à 353101 le 6/15/2023, 8:15:27 PM

Délivré à 353101 le 6/15/2023, 8:15:27 PM

IMAGE DU MOIS

Les *rugbywomen* de Sarcelles

© CAMILO LEON-QUIJANO/EHESS ÉDITIONS

La tension est maximale. Ballon ovale sous le bras, concentrée, la jeune fille avance, tendue vers l'action, sous le regard de ses camarades de l'équipe de rugby de l'UNSS (Union nationale du sport scolaire) du collège Chantereine de Sarcelles (Val-d'Oise). Pour Naola (au premier plan), Koumba (*2e au fond à droite*), Assa et leurs camarades, issues en majorité de la cité du Grand-Ensemble, le rugby est l'occasion de cultiver des valeurs telles que la discipline, le travail d'équipe et surtout la confiance en soi. L'image extraite de l'enquête photo-ethnographique de Camilo Leon-Quijano a été prise en 2017 lors d'un entraînement sur la pelouse du stade Nelson-Mandela. « *L'idée de ce travail était de rendre compte de la force et de l'engagement de ces jeunes joueuses* », relate l'anthropologue colombien, qui publie le très beau *La Cité. Une anthropologie photographique*, aux éditions de l'EHESS.

L'œuvre de C. Leon-Quijano s'inscrit dans le champ de l'anthropologie visuelle. Il se réclame plus particulièrement du courant sensoriel, phénoménologique, réflexif et multimodal, théorisé dans les années 1990 : plus qu'une illustration du terrain, la création photographique constitue un moyen de comprendre les phénomènes sociaux en se centrant davantage sur l'expérience. Mais aussi de questionner la place de l'anthropologue. En optant pour le noir et blanc, le grand-angle et des cadrages au plus près des joueuses, il renonce à se tenir à distance et plonge au cœur de l'action.

Pour C. Leon-Quijano, l'enquête est avant tout une rencontre dont les protagonistes sont parties prenantes. Pendant près d'un an, il a assisté aux entraînements du mercredi, aux matches, aux activités scolaires et extrascolaires des joueuses de rugby. Avec Florian, leur coach, elles ont participé à la conception et au choix des images d'abord présentées sur les murs du collège, puis dans le cadre d'une exposition à la Maison de l'architecture et de la ville de Paca, à Marseille. Des photos qui mettent en scène la ténacité, la force des corps féminins et du collectif, dans un sport encore largement masculin. Une tentative aussi de livrer une autre vision de la cité. ● **CÉCILE PELTIER**

© CAMILO LEON-QUIJANO/EHESS ÉDITIONS

Dans le cadre de son enquête, Camilo Leon-Quijano a suivi de nombreux habitants de Sarcelles, jeunes et moins jeunes. Koumba, 16 ans (au second rang, 2e en partant de la droite), est une des héroïnes de la série des *rugbywomen*. Le ballon ovale, découvert au collège, a rapidement occupé une place centrale dans la vie de la jeune fille. Décidée à devenir joueuse professionnelle, elle a quitté Sarcelles pour un lycée sportif à Perpignan. Aujourd'hui installée à Lyon, elle n'en a pas fait son métier, mais entraîne à titre amateur les élèves de Florian... son ancien coach !

À LIRE

- *La Cité. Une anthropologie photographique*
  Camilo Leon-Quijano, éd. EHESS, 2023.

Délivré à 353101 le 6/15/2023, 9:09:04 PM

ENVIRONNEMENT

De la pollution à la dépression

On savait que respirer de l'air pollué était mauvais pour les poumons et le cœur. Deux études récentes parues dans la revue *JAMA Psychiatry* nous apprennent que c'est également dangereux pour la santé mentale. La première enquête a été menée en Grande-Bretagne auprès de 390 000 participants, suivis pendant onze ans : grâce à l'adresse de leur domicile, les chercheurs ont évalué le taux de particules fines (PM2.5 et PM10), de dioxyde d'azote et de monoxyde d'azote auquel ces Britanniques ont été exposés ; une pollution atmosphérique principalement émise par des centrales à gaz et à charbon, la combustion de carburant ou les feux de forêt. Résultat : « *L'exposition de long terme à de multiples polluants est associée à un risque accru de dépression et d'anxiété* », concluent les chercheurs. Déjà élevé à un niveau de concentration relativement bas, le risque a ensuite tendance à stagner.

Conduite aux États-Unis, la seconde étude se focalise sur l'impact de la pollution atmosphérique (particules fines, dioxyde d'azote et ozone) sur la santé mentale des plus de 64 ans. Les dossiers médicaux de presque 9 millions de seniors ont été analysés de 2005 à 2016. Là aussi, l'enquête met en évidence une corrélation entre l'exposition à long terme à la pollution atmosphérique et des diagnostics de dépression en fin de vie. À titre d'exemple, chaque augmentation de cinq unités d'ozone est associée à un accroissement des risques de dépression de 2,13 %.

Selon les auteurs des deux études, les inflammations au cerveau générées par la pollution atmosphérique pourraient expliquer ce phénomène. ● **ADÈLE CAILLETEAU**

SOURCE

- Xinye Qiu *et al.*, « Association of long-term exposure to air pollution with late-life depression in older adults in the US », *JAMA Network Open*, vol. VI, n° 2, février 2023.
- Teng Yang *et al.*, « Long-term exposure to multiple ambient air pollutants and association with incident depression anxiety », *JAMA Psychiatry*, vol. LXXX, n° 4, avril 2023.

© MOCROGEN IMAGES/SCIENCE PHOTO LIBRARY/GETTY

© MIRAGE C/GETTY

CRIMINOLOGIE

Qui sème les inégalités récolte la violence

Le niveau de violence est très inégal d'un quartier à l'autre d'une ville : à Chicago, dans les années 1990, le taux d'homicides variait, par exemple, du simple au centuple selon les endroits. Pourquoi de telles différences ? Des chercheurs de l'institut Max-Planck sont les premiers à formaliser le problème. Ils ont conçu un modèle mathématique inspiré de la théorie des jeux, au centre duquel se trouve un « seuil de désespoir ».

Les individus qui se trouvent en dessous de ce seuil ont peu à perdre et beaucoup à gagner s'ils prennent des risques : voler par exemple, mais aussi se battre. « *La violence envoie un "signal de fermeté" qui réduit le risque d'être exploité* », écrivent les chercheurs. Loin de présenter les comportements violents comme irrationnels ou pathologiques, Benoît de Courson et ses collègues les analysent comme une « *réponse appropriée à un contexte* ». Le recours à la violence pour se forger une réputation concerne ainsi toutes les personnes qui vivent dans un quartier inégalitaire, même celles qui ne sont pas pauvres. Ce modèle explique l'explosion des violences quand les inégalités augmentent ou que la population s'appauvrit – dans les deux cas, les individus sous le seuil de désespoir devenant plus nombreux. Mais il permet aussi de comprendre la persistance de la violence dans les sociétés où les inégalités ont pourtant diminué : si faire preuve de violence est un moyen efficace de se protéger, elle n'est pas près de cesser ! ● **A.C.**

SOURCE

- Benoît de Courson *et al.*, « Why is violence high and persistent in deprived communities ? A formal model », *The Proceedings of the Royal Society B*, 22 février 2023.

Délivré à 353101 le 6/15/2023, 9:09:04 PM

© LJUPKO SMOKOVSKI/ADOBE

JEUX VIDÉO
Les seniors aux manettes

Une grand-mère qui abandonne ses confitures pour animer une chaîne de streaming, un résident d'Ehpad féru de *League of Legends*... Les « *seniors gamers* », autrement dit les plus de 60 ans qui jouent aux jeux vidéo, sont de plus en plus nombreux même s'ils ne sont pas très médiatisés. À partir d'une trentaine d'ateliers et d'une série d'entretiens, la chercheuse Gabrielle Lavenir nous en apprend un peu plus sur leur profil.

Certains *gamers* ont commencé à jouer dans un contexte professionnel, comme cette ancienne cadre hospitalière qui cherchait à s'occuper pendant ses nuits d'astreinte. Une frange de pionniers joue même depuis les années 1980 ! Mais la plupart se sont lancés sur les conseils d'un proche, enfant ou petit-enfant.

Contrairement aux jeunes, pour qui le jeu vidéo s'inscrit dans un espace de sociabilité, la pratique des seniors est plus solitaire. Il faut dire qu'elle est peu valorisée socialement, y compris par les joueurs eux-mêmes, qui se heurtent parfois à l'indifférence, voire à l'incompréhension de leur entourage. Au point que certains n'osent pas demander d'aide lorsqu'ils sont confrontés à un problème d'ordre stratégique ou technique.

● EMMANUELLE PICAUD

SOURCE

- Gabrielle Lavenir, « Jouer aux jeux vidéo après soixante ans : technobiographie, bricolage et isolement », *Reset (recherches en sciences sociales sur internet)*, mars 2023 http://journals.openedition.org/reset/4183 https://doi.org/10.4000/reset.4183

SANTÉ
ChatGPT peut-il remplacer votre psy ?

L'intelligence artificielle, de plus en plus performante, détrônera-t-elle un jour nos thérapeutes ? Ces dernières années, de nouveaux robots conversationnels ont été conçus et testés sur leur aptitude à réaliser des diagnostics en santé mentale. Si ces *chatbots* parviennent à égaler certaines qualités humaines, comme l'écoute objective, non jugeante et compréhensive, sont-ils pour autant capables de la même finesse clinique ? C'est la question que se sont posé des chercheurs en informatique de l'université de Bordeaux. En partant de la question du diagnostic en santé mentale, ils ont comparé le raisonnement clinique humain aux procédés informatiques.

Selon leurs conclusions, les psys virtuels présentent trop de failles à ce jour pour prétendre remplacer leurs homologues humains. Car si le raisonnement du psy peut être influencé par des facteurs subjectifs, comme son humeur du jour, ses conditions de travail ou encore son expérience professionnelle, le robot est, lui aussi, entravé par certains biais. Comme le rappellent les auteurs, sa base de données qui sert ici de modèle théorique, a été conçue par des humains avec leurs propres failles de raisonnement. Ainsi, le robot, pas plus que n'importe quel humain, ne saurait être totalement objectif en matière de diagnostic. Pire même, son caractère rigide et prédéfini pourrait l'induire plus fréquemment en erreur quand l'humain dispose de plus de souplesse pour adapter ses questions aux signaux perçus entre les lignes. Et bien évidemment, d'une chaleur incarnée que les robots n'auront jamais... ● MARC OLANO

SOURCE

- Vincent Martin *et al.*, « How does comparison with artificial intelligence shed light on the way clinicians reason ? A cross-talk perspective », *Frontiers in Psychiatry*, n° 13, juin 2022.

© JULPO/GETTY

Délivré à 353101 le 6/15/2023, 9:09:04 PM

INTERNET

Vendre en ligne, un vrai travail

Louer son appartement sur Airbnb, vendre ses vêtements sur Vinted, proposer ses services pour monter un meuble ou réaliser des menus travaux sur TaskRabbit pour arrondir ses fins de mois… Avec le développement des plateformes numériques de vente en ligne, tout cela semble facile.

La sociologue Anne Jourdain, qui a interrogé une vingtaine de vendeurs de la plateforme Etsy montre pourtant que ce type d'activité ne va pas de soi. « *Si quelques minutes suffisent pour créer une boutique en ligne individuelle sur la plateforme marchande et rejoindre ainsi ses 4,4 millions de vendeur(ses), cette création ne suffit pas pour vendre, comme le découvrent à leurs dépens certain(es) néophytes* », explique la chercheuse. Vendre des objets en ligne à titre amateur ou professionnel nécessite en effet « *une intense activité numérique pour être visible* ».

Ces plateformes elles-mêmes ne sont pas dupes, et proposent rapidement aux vendeurs un arsenal de dispositifs (publicité, formations téléphoniques, etc.) visant à les aider à maximiser nos chances de faire du profit. Ces plateformes qui nous incitent à « *sortir du lot* », « *atteindre les objectifs* » concourent aussi, à travers la diffusion de discours normatifs sur l'esprit d'entreprise et d'injonctions à devenir « *entrepreneur de soi-même* », à « l'entrepreneurialisation » de la société. ● **EMMANUELLE PICAUD**

SOURCE

• Anne Jourdain, « Le succès entrepreneurial sur la plateforme marchande Etsy : compétences numériques ou dispositions sociales ? », *Reset, (Recherches en sciences sociales sur Internet)*, 2023/12. https://journals.openedition.org/reset/4610#tocto2n1

ORGANISATION

Les scop, pas si démocratiques ?

Détenues en majorité par leurs salariés et fondées sur le principe « une personne = une voix », les sociétés coopératives et participatives (scop) apparaissent comme un des modèles de démocratie au travail. Mais élire son patron conduit-il à mieux partager le pouvoir dans l'entreprise ? Pour tenter d'y répondre, deux sociologues se sont penchés sur les modalités d'élection de leurs dirigeants.

Les résultats montrent que les salariés qui élisent leurs représentants choisissent le plus souvent le fondateur ou la fondatrice de l'entreprise pour en assurer la direction, se rapprochant ainsi du fonctionnement des entreprises traditionnelles…

17,5 % seulement de ces sociétés sont gérées par une équipe à dominante féminine ; 11,3 % atteignent la parité, et 70,2 % sont pilotées en majorité par des hommes.

Par ailleurs, comme dans les entreprises classiques, les équipes de direction sont souvent limitées à une personne ou à un binôme, les trinômes restant assez rares. « *En dépit de l'existence d'un cadre collectif, tout se passe comme si ces gestions collectives visaient le plus souvent à stabiliser* a minima *l'équipe de direction. (…) Autrement dit, aucune configuration de scop ne semble se soustraire à une personnalisation du pouvoir : ni la taille, ni le secteur, ni les propriétés sociales des individus* », analysent les chercheurs.

© SKYNESHER/GETTY

Il est en effet « *difficile de lutter contre l'hyperspécialisation de la fonction de direction, y compris au sein des collectifs les plus engagés dans des formes de partage et d'horizontalité* ». ● **E.P.**

SOURCE

• Maxime Quijoux et Cécile Rodrigues, « La loi d'airain de l'entreprise coopérative. Comprendre la personnalisation du pouvoir dans les sociétés coopératives et participatives (scop) », *Sociologie*, vol. XIV, 2023/1.

Délivré à 353101 le 6/15/2023, 9:09:04 PM

© SERGE MELESAN/500PX/GETTY

GÉOGRAPHIE

Mayotte assise sur un volcan

Encore récemment, la région de Mayotte n'était pas considérée comme une zone sismique à haut risque. Mais les séismes qui ont secoué l'île à partir de mai 2018 ont conduit à la découverte d'un volcan sous-marin : baptisé Fani Maoré, il est situé à 50 kilomètres à l'est de Mayotte. L'éruption de ce volcan, qui a duré trois ans, a produit un cône de 800 mètres de hauteur et de 2 kilomètres de diamètre. C'est la remontée de magma dans une écorce terrestre fracturée, puis l'effondrement de la chambre magmatique qui sont à l'origine des séismes. Cette éruption a également provoqué un déplacement de l'île de Mayotte de 24 centimètres vers l'est et une baisse de son altitude de 19 centimètres.

Mais Fani Maoré n'est pas un cas isolé. En menant des campagnes océanographiques dans les Comores, des chercheurs ont recensé des centaines de volcans sous-marins dans une province volcanique longue de 600 kilomètres sur 200 de large, jusqu'ici inconnue. L'analyse d'échantillons de roche et de carottages a montré que les Comores se trouvent sur une zone fragile de la croûte océanique qui marque une limite diffuse entre la plaque somalienne et une deuxième plaque, plus petite, appelée Lwandle. Cette zone volcanique serait la continuation du rift est-africain qui se prolonge ensuite vers Madagascar.

Reste maintenant à dater et analyser les roches recueillies pour confirmer cette théorie et retracer l'histoire du volcanisme de cette région. C'est l'un des objectifs du nouveau Réseau de surveillance sismologique et volcanique de Mayotte (Révosima) ; opéré par l'Institut de physique du globe de Paris (IPGP) et ses partenaires, il doit permettre une surveillance continue de la zone. ● **VINCENT CAPDEPUY**

SOURCE

- Jérôme van der Woerd, Vincent Famin et Eric Humler, « The Mayotte seismo-volcanic crisis of 2018–2021 in the eastern Comoros archipelago (Mozambique channel) », *Geoscience*, janvier 2023.

ARCHÉOLOGIE

Le palais retrouvé de Girsu

Une équipe d'archéologues a mis au jour les vestiges du palais des rois sumériens de Girsu, près de l'actuelle ville de Tello, à 250 kilomètres au sud-est de Bagdad (Irak). Cette découverte un peu inespérée résulte d'un projet porté conjointement par le British Museum, le State Board of Antiquities and Heritage d'Irak et le J. Paul Getty Trust and Museum dans le but de sauvegarder le patrimoine en danger.

Le site, qui avait déjà fait l'objet de fouilles entre 1877 et 1933, est daté du milieu du 3e millénaire avant notre ère. La mise au jour du palais permet de penser que des vestiges anciens encore sous terre se trouvent au cœur de Tablet Hill, la « colline aux tablettes ». Les archéologues ont également identifié l'Eninnu, le sanctuaire principal du grand dieu sumérien Ningirsu, divinité tutélaire de l'État de Lagash. Des fouilles qui devraient permettre d'apporter un nouvel éclairage sur ce site majeur de la civilisation sumérienne. ● **V.C.**

SOURCE

- British Museum, « The Girsu Project ». www.britishmuseum.org/research/projects/girsu-project

© DANI TAGEN/BRITISH MUSEUM

Délivré à 353101 le 6/15/2023, 9:09:04 PM

© LORDN/GETTY

PÉDAGOGIE

Heureux comme un enseignant Freinet

Les innovations pédagogiques, généralement évaluées pour leurs bénéfices sur les élèves, peuvent-elles aussi faciliter la mission des enseignants, et notamment améliorer leur bonheur d'enseigner ? Telle est la question posée par Yves Reuters. Pour y répondre, le professeur en sciences de l'éducation s'appuie sur vingt années d'enquêtes auprès des enseignants du secteur public, adeptes de la pédagogie Freinet, de la pédagogie par projet ou des innovations relevant de l'article 34 du Code de l'éducation, qui permet aux établissements de développer des expérimentations pédagogiques.

Selon le chercheur, ces pratiques alternatives améliorent de diverses manières le vécu des enseignants : elles peuvent redonner du sens à leur mission en leur permettant de rompre avec le côté formel et répétitif des pédagogies « classiques ». Elles peuvent également les aider à se sentir plus en cohérence avec leurs valeurs en améliorant leur sentiment d'efficacité en matière d'inclusion ou de lutte contre l'échec scolaire. Ces bénéfices individuels alimentent un cercle vertueux : l'amélioration de la collaboration au sein des équipes éducatives, une plus grande motivation des élèves, et une meilleure relation de coéducation avec les familles contribuent en retour à renforcer le sentiment de reconnaissance sociale des enseignants.

Néanmoins, cet équilibre est fragile. Une tendance à sous-estimer le temps d'apprentissage nécessaire pour tirer bénéfice de ces outils alternatifs, la grande sensibilité aux changements dans les équipes ou encore le caractère particulièrement énergivore de ces approches pédagogiques constituent autant de facteurs de déstabilisation potentielle auxquels veiller.

● **BÉATRICE KAMMERER**

SOURCE

- Yves Reuter, « Point de vue : Heureux comme un enseignant dans une pédagogie "alternative" ? », *Phronesis*, vol. XII, 2023/2-3.

© LILYSSEPIXEL/GETTY

Le lycée Henri-IV dans le cinquième arrondissement parisien.

LYCÉE

La mixité sociale ne nuit pas à l'excellence

Depuis la rentrée 2022, les deux prestigieux lycées parisiens Louis-le-Grand et Henri-IV n'ont plus la possibilité de sélectionner eux-mêmes leurs élèves. Ils doivent, comme les autres, passer par la plateforme d'affectation Affelnet. Cette évolution qui impliquait notamment l'introduction d'un quota d'élèves socialement défavorisés avait suscité la méfiance de la communauté éducative des deux établissements, qui redoutaient une baisse de niveau.

Des craintes infondées à en croire l'analyse des chiffres de l'académie de Paris menée par deux chercheurs en économie. Alors que la proportion de boursiers parmi les entrants en seconde est passée de 10 % jusqu'à 2021, à 21 % en 2022 et que celle d'élèves originaires de collèges socialement favorisés a reculé de 54 % à 44 %, le niveau des élèves recrutés, évalué sur la base des résultats aux écrits du brevet, lui n'a pas bougé.

Selon les chercheurs, cette évolution marque un progrès en matière de justice sociale : en comparant les admis de 2021 qui auraient été recalés en 2022 aux admis de 2022 qui auraient été recalés l'année précédente, ils montrent que les « perdants » de la réforme sont à 83 % issus des catégories très favorisées tandis que les « gagnants » sont composés à 66 % de catégories très favorisées et à 23 % de boursiers. ● **B.K.**

SOURCE

- Pauline Charousset et Julien Grenet, « Peut-on concilier ouverture sociale et excellence scolaire ? Un premier bilan de l'intégration des lycées Henri-IV et Louis-le-Grand à la procédure Affelnet », *Notes de l'Institut des politiques publiques*, n° 89, février 2023.

Délivré à 353101 le 6/15/2023, 9:09:04 PM

EN CHIFFRES

La consommation de tabac chez les jeunes en baisse de 38 % depuis 2017

C'est un des résultats encourageants de l'enquête « Escapad », menée par l'Observatoire français des drogues et des tendances addictives (OFDT) auprès de **23 701** filles et garçons **âgés de 17 ans.** Il ressort un recul important, amorcé dès les années 2000 de la consommation de la quasi-totalité des produits psychoactifs – alcool, tabac, cannabis, et autres drogues illicites. À une exception près : la cigarette électronique, en nette augmentation. 56,9 % des jeunes l'ont déjà expérimentée (contre 52,4 % en 2019) et 6,2 % en ont un usage quotidien (contre 1,9 % en 2017). ● **B.K.**

SOURCE

• OFDT, « Les drogues à 17 ans. Analyse de l'enquête ESCAPAD 2022 », *Tendances*, n° 155, mars 2023. www.ofdt.fr

27 pays européens sur 30 cherchent des enseignants

Tel est le constat alarmant mis en lumière dans le dernier rapport du Comité syndical européen de l'éducation, qui tente d'identifier les causes – difficulté de recrutement, taux élevés de démission, vieillissement des personnels. Il propose des pistes d'actions pour remédier à la désaffection et renforcer l'attrait pour la profession, telles qu'une revalorisation des salaires, une meilleure prise en compte de la qualité de vie au travail, un meilleur soutien institutionnel tout au long de la carrière ou encore une amélioration de la parité homme-femme. ● **B.K.**

SOURCE

• Howard Stevenson et Alison Milner, « Towards a framework of action on the attractiveness of the teaching profession through effective social dialogue in education », CSEE/ETUCE, 2023.

OFFRE DE PARRAINAGE

SCIENCES HUMAINES

Parrainez une personne qui compte pour vous

Offre découverte 1 an

Particuliers en **France métropolitaine**

10 Numéros

49 €

seulement au lieu de 67 €*

Nouveauté ACCÈS aux ARCHIVES

* Valable pour un premier abonnement

BULLETIN D'ABONNEMENT

☐ OUI, je parraine un.e ami.e

Mon N° d'abonné : .....
Je règle aujourd'hui la somme de ..... €

☐ Par chèque (bancaire ou postal) à l'ordre de Sciences Humaines

☐ Par virement Banque Populaire Bourgogne Franche-Comté
IBAN : FR76 1080 7004 0922 1217 7531 021
BIC : CCBPFRPPDJN

Coordonnées de la personne parrainée :

Nom .....
Prénom .....
Adresse .....
.....
CP Ville .....
Pays .....

À compléter et à retourner avec votre règlement dans une enveloppe NON AFFRANCHIE à :

Sciences Humaines
Libre Réponse 60 546
89 019 Auxerre Cedex

POUR ALLER PLUS VITE, APPELEZ LE **03 86 72 17 39**
CODE PROMO 360
(PAIEMENT PAR CARTE BANCAIRE)

DÉCOUVREZ TOUTES NOS **OFFRES D'ABONNEMENTS EN SCANNANT CE QRCODE**

En retournant ce formulaire, vous acceptez que Sciences Humaines responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation Client et d'actions marketing sur ses produits et services. Pour connaître les modalités de traitement de vos données ainsi que les droits dont vous disposez (accès, rectification, effacement, opposition, portabilité, limitation des traitements, sort des données après décès), consultez notre politique de confidentialité à l'adresse https://www.scienceshumaines.com/politique-confidentialite ou écrivez à notre Délégué à la protection des données à Sciences Humaines BP 256 – 89004 Auxerre Cedex ou serviceclients@scienceshumaines.fr

Délivré à 353101 le 6/15/2023, 9:09:04 PM

© SAMUËL BERTHET

● **FABIEN TRÉCOURT**
JOURNALISTE,
IDÉES, CULTURE, SOCIÉTÉ

CULTURE POP

Le Bureau des légendes est-il hors la loi ?

Espion de retour en France, après six années en Syrie sous une fausse identité, « Malotru » ment à ses patrons de la Direction générale de la sécurité extérieure (DGSE), le service d'espionnage français à l'international. Il prétend avoir coupé les ponts avec Damas, alors qu'il continue d'utiliser sa fausse identité pour fréquenter une femme dont il est tombé amoureux.

Comme souvent dans les séries télé, cette scène inaugurale du *Bureau des légendes* (5 saisons entre 2015 et 2020) soulève un problème qui sert de modèle à mille et une intrigues dans les épisodes suivants : en autorisant des espions à s'affranchir des lois, comme c'est souvent nécessaire dans le cadre de leurs missions, prend-on le risque qu'ils ne respectent plus aucune règle ? Figure par excellence de l'électron libre, Malotru incarne cette ambivalence. Il est peut-être le meilleur agent de la DGSE, mais aussi le plus nocif, mettant régulièrement en danger ses collègues, son organisation et les intérêts de l'État.

Selon la philosophe et politologue Pauline Blistène, la série met plus généralement en scène « *un agir au-delà du droit quand la nécessité l'exige* », et souligne ainsi « *l'ambivalence des régimes démocratiques* ». D'un côté, une démocratie repose en théorie sur des principes de justice et de transparence, tels que l'obligation faite aux gouvernements de pouvoir rendre publiquement des comptes, le respect de l'État de droit ou encore de celui des individus. D'un autre côté, une politique de sécurité extérieure s'appuie sur des règles dérogatoires, autorisant la dissimulation et la violence. *Le Bureau des légendes* témoigne ainsi de « *la permanence d'un certain machiavélisme* » dans les relations internationales, préférant la défense des intérêts immédiats de la nation à celle d'un idéal démocratique.

Cette pratique s'inscrit dans « *l'anarchie internationale* » décrite par Raymond Aron dans *Paix et guerre entre les nations* (1962). « *L'action secrète permet d'éviter l'affrontement ouvert entre les États ou de poursuivre l'affrontement par d'autres moyens* », souligne P. Blistène. Le risque pour des agents comme Malotru, tentés de s'affranchir à leur tour des règles établies dans ce régime d'exception, serait d'en subir les conséquences alors qu'ils ne bénéficient plus de la protection habituelle du droit : extorsion, chantage, enlèvement, torture ou encore assassinat… Autant de ressorts dramatiques abondamment exploités dans *Le Bureau des légendes*. ●

À LIRE

- ***Les Séries. Laboratoires d'éveil politique***
  Sandra Laugier (dir.), CNRS, 2023.

© 2023 CANAL+/DRFP

Mathieu Kassovitz dans le rôle de Guillaume Debailly, dit « Malotru », un des personnage principaux du *Bureau des légendes* (2015-2020).

Délivré à 353101 le 6/15/2023, 9:09:04 PM

ENJEU

LA VILLE DU QUART D'HEURE, ELDORADO OU PRISON ?

© MAREMAGNUM/GETTY

Le concept de « ville du quart d'heure » est à la fois simple et séduisant : aménager l'espace urbain de façon que tout le monde puisse accéder aux services essentiels en 15 minutes de marche ou de vélo. Mais la résistance s'organise partout dans le monde. Ses opposants craignent un assujettissement de la population. JEAN-MARIE POTTIER

Délivré à 353101 le 6/15/2023, 9:09:04 PM

« *Les villes du quart d'heure détruisent notre gagne-pain, nous n'en voulons pas* », « *Les ghettos du quart d'heure n'ont rien à voir avec le climat, il s'agit d'un contrôle tyrannique* »… Voici quelques-uns des slogans qu'on pouvait lire, mi-février 2023, sur les pancartes de manifestants rassemblés dans les rues d'Oxford, au cœur de l'Angleterre. Quelques jours plus tôt, un député conservateur réclamait à la Chambre des communes un débat sur le « *concept socialiste mondial des soi-disant villes du quart d'heure* », qui va aboutir à une « *privation de libertés personnelles* ». Des protestations qui ne sont pas réservées à l'Europe : des manifestations du même genre ont eu lieu à Edmonton, au Canada, au point de pousser le responsable de l'urbanisme de la ville à jurer sur la Bible qu'il s'opposerait à tout plafonnement de la liberté de mouvement !

Si on évalue la popularité d'une théorie à l'aune de sa réinterprétation, souvent déformée, par ses détracteurs, alors celle de la « ville du quart d'heure » s'est largement diffusée. Loin de prohiber toute sortie d'un individu à plus d'un quart d'heure de chez lui, comme le craignent ces manifestants, les défenseurs de la ville du quart d'heure souhaitent qu'il puisse trouver dans un rayon de quinze minutes autour de son domicile, en transports en commun, à pied ou à vélo, le nécessaire à sa vie quotidienne : travail, commerces, services de santé, culture et loisir, nature…

Le concept a germé, au milieu des années 2010 dans la tête de l'urbaniste franco-colombien Carlos Moreno. Quand il évoque sa ville du quart d'heure, à laquelle il accouple l'idée d'un « territoire de la demi-heure », ce dernier insiste d'ailleurs sur le fait qu'il s'agit davantage d'un concept que d'une formule gravée dans le marbre. « *On s'en fiche que cela fasse 15 minutes ou 30 minutes, 8 ou 35 : ce qui nous intéresse, c'est qu'il existe de multiples services à proximité, ce qui permet potentiellement une baisse des émissions de CO_2. Parce qu'on diminue les déplacements obligatoires mais aussi parce qu'on permet qu'un même bâtiment ait plusieurs usages* », explique l'auteur de *Droit de cité. De la ville-monde à la ville du quart d'heure* (Éditions de l'Observatoire, 2020).

Pour l'urbaniste, fort logiquement, « *ses meilleurs ingénieurs et défenseurs, ou tout du moins ceux qui l'expliquent le mieux aujourd'hui dans la pratique, ce sont les maires* ». L'idée a essaimé dans le monde entier chez les édiles comme chez les chercheurs, des États-Unis à la Pologne, du Chili à l'Italie en passant par la Norvège et le Portugal *(encadré p. 23)*. En France, le concept a d'ailleurs décollé médiatiquement quand la maire socialiste de Paris, Anne Hidalgo, en a fait l'un des axes de sa campagne de réélection en 2020, quelques semaines à peine avant l'éclatement de la pandémie de covid-19 : celle qui a depuis nommé une adjointe à la ville du quart d'heure vantait alors « *la ville des proximités où on trouve tout ce dont on a besoin à moins de quinze minutes de chez soi* » comme « *condition de la transformation écologique de la ville* ». Elle a depuis été rejointe par une de ses opposantes locales, la présidente de l'Île-de-France Valérie Pécresse, qui a proposé début avril 2023 la « *région des vingt minutes* ».

Le concept pourait dégénérer en ville du mauvais quart d'heure.

« UNE UTOPIE DE BOBO »

L'idée est moins neuve qu'on peut le croire et s'inscrit en réalité dans une réflexion ancienne sur le rapport au temps en ville. « *À la fin du 19e siècle, le concept de cité-jardin de l'urbaniste Ebenezer Howard insistait aussi sur le fait qu'on puisse vivre à proximité de son lieu de travail et d'un certain nombre de services,* explique Lise Bourdeau-Lepage, professeure de géographie à l'université Lyon-III. *Il est intéressant de voir comment on mobilise ces idées "anciennes" en mettant finalement un chiffre sur cette accessibilité.* » L'idée de « ville du quart d'heure » s'inscrit aussi dans le cadre d'une réflexion critique plus récente sur les modèles de développement urbain hérités des trente glorieuses, à l'époque de la voiture reine et du pétrole bon marché : des modèles qui se caractérisent notamment par des migrations « pendulaires » qui voient une partie substantielle de la population se livrer à un aller-retour quotidien à la même heure vers un lieu de travail relativement éloigné. « *En France, l'idée d'une division fonctionnelle de l'espace a longtemps structuré la fabrique de la ville, sur le principe du zonage : des zones destinées à l'habitat, des zones destinées aux activités économiques, à l'emploi, au commerce…* », résume la géographe Marie-Christine Jaillet, directrice de recherche émérite au CNRS. Carlos

Délivré à 353101 le 6/15/2023, 9:09:04 PM

CONTREPOINT

CLARENCE PERRY ET JANE JACOBS, PIONNIERS DE LA « VILLE VIVANTE »

Parmi les principales références théoriques de sa « ville du quart d'heure », Carlos Moreno cite notamment deux chercheurs nord-américains : Clarence Perry (1872-1944) et Jane Jacobs (1916-2006). Le premier, un sociologue qui a fait carrière dans la planification urbaine à New York, est souvent considéré comme un précurseur du « nouvel urbanisme » avec son concept d'« unité de voisinage ». Formalisé à la toute fin des années 1920, à une époque où la circulation automobile se développe fortement aux États-Unis, ce dernier préconise l'organisation de la vie urbaine autour d'unités d'environ un kilomètre de diamètre accordant un rôle proéminent à l'école, aux petits commerces ou encore à une place centrale.

Connue pour son opposition active aux projets d'autoroutes du pape de l'urbanisme new-yorkais Robert Moses, Jane Jacobs est, elle, l'autrice du classique *Déclin et survie des grandes villes américaines* (1961), où elle critique les « *conceptions de la ville réduite à une série de tiroirs* ». Pour être véritablement vivantes, les villes ont besoin « *de posséder des activités très diverses, très enchevêtrées et très denses qui agissent constamment les unes sur les autres, tant sur le plan économique que sur le plan social* », écrit-elle. À l'inverse, « *les quartiers ratés sont ceux où on ne trouve pas cette sorte d'interaction et d'enchevêtrement d'activités les plus diverses* », dont est absent « *ce réseau serré de relations étroites entre les différentes activités de la grande ville* ». ● J.-M. P.

© FRANK LENNON/TORONTO STAR/GETTY

Jane Jacobs

Moreno lui-même crédite une partie du concept aux urbanistes nord-américains Clarence Perry et Jane Jacobs (*encadré ci-contre*) ou encore à leurs confrères auteurs d'une Déclaration de Bruxelles qui, en 1980, défendait les quartiers à usage multiples : « *Toute intervention sur la ville européenne doit (…) bannir les routes et les autoroutes urbaines, les zones monofonctionnelles, les espaces verts résiduels. Il ne peut y avoir ni zones "industrielles", ni zones "commerçantes", ni zones "piétonnières", mais seulement des quartiers incluant toutes les fonctions de la vie urbaine.* »

Le concept a aussi récemment profité des bouleversements induits par la pandémie de covid-19, ou encore de la prise de conscience accrue de l'urgence écologique : « *La nécessité de la sobriété foncière et de la lutte contre les gaz à effet de serre, à travers la remise en question du modèle automobile et de l'"autosolisme", a accentué cette critique de la ville étalée et divisée fonctionnellement, et donc contribué à promouvoir la ville du quart d'heure* », analyse M.-C. Jaillet.

Plus largement, sa fortune médiatique s'explique aussi par l'efficacité symbolique de la limite des quinze minutes : pour les urbanistes italiens Elena Marchigiani et Bertrando Bonfantini, la force du concept est qu'il « *peut être adopté comme manifeste : une métaphore facile à communiquer, immédiate et globale, mais en apparence pas si révolutionnaire qu'elle en vienne à profondément remettre en cause l'organisation des villes, et atteignable par des efforts à la portée des gouvernements locaux* ❶ ». Sa faiblesse ? Il peut vite dériver en simple « label accrocheur », ce que ne manquent pas de remarquer ses critiques les plus féroces qui, à l'image du philosophe Thierry Paquot ou du chercheur Pierre Veltz, y voient respectivement « *de la com', un truc de privilégiés* ❷ » ou encore « *une utopie de bobo* ❸ ».

DES CRITIQUES VARIÉES

Ces critiques de la ville des quinze minutes sont variées et vont de sa faisabilité à sa désirabilité. Tout en manifestant leur intérêt, certains urbanistes nord-américains notent que ce modèle s'adapte mieux à des cités européennes façonnées par des siècles d'urbanisme préautomobile qu'à celles de leur continent. D'autres chercheurs, à l'image de M.-C. Jaillet, alertent sur le danger qu'il y aurait à « *enfermer la fabrique de la ville dans l'horizon de la proximité* », elle qui a aussi permis aux individus de s'imaginer à une plus grande échelle dans « *l'anonymat, la confrontation à l'altérité, la sortie du contrôle social* ».

Sur un plan sociologique, L. Bourdeau-Lepage note, elle, la nécessité de partir des approches des habitants pour ne pas calibrer avec la toise du quart d'heure les besoins de ménages et d'individus très différents, ou négliger les arbitrages conscients qu'ils effectuent entre leur choix de domicile

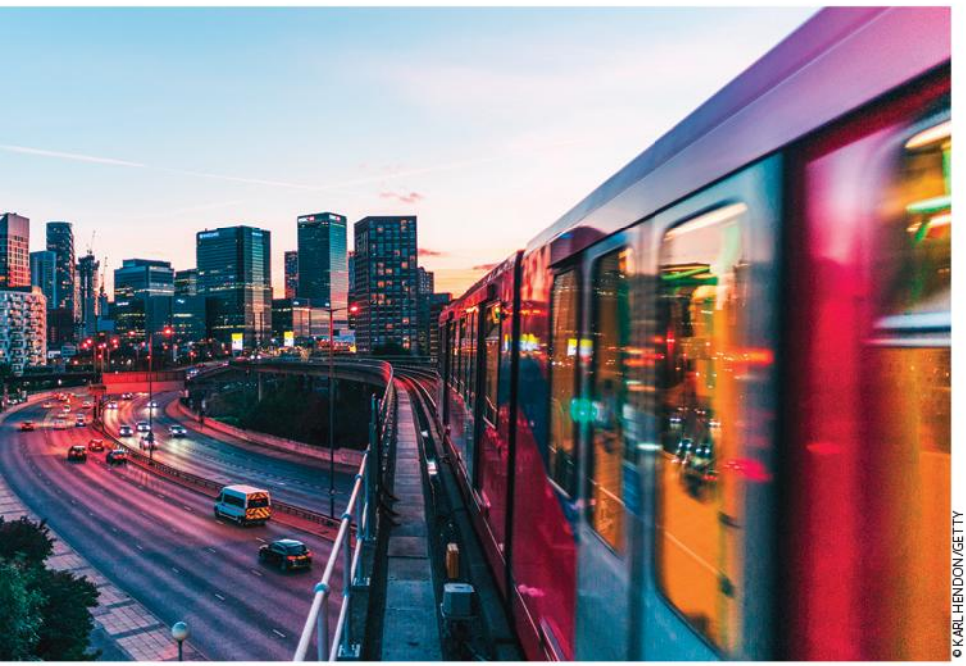
Délivré à 353101 le 6/15/2023, 10:17:04 PM

et leurs choix professionnels, dans une économie fortement dominée par « *des forces d'agglomération et des forces de dispersion* ». Une part substantielle des critiques se concentre d'ailleurs sur la faisabilité du concept en matière d'emploi : dans son récent livre *Mobilités : changer de modèle. Solutions pour des déplacements bas carbone et équitables* (Publishroom Factory, 2022), Jean Coldefy, ancien responsable des mobilités à la métropole de Lyon, estime ainsi que ce « *nouveau mantra à la mode* » peut « *avoir du sens pour les déplacements résidentiels* », mais « *pas pour les déplacements domicile-travail, du fait de la dissociation entre les lieux de vie et de travail, de l'organisation quotidienne des familles où aujourd'hui les deux conjoints travaillent* ». Pour lui, la proximité n'a de sens que couplée à la vitesse, celle nécessaire à des déplacements plus longs.

À cette composante de la proximité, C. Moreno en assigne trois autres dans ses recherches : mixité, densité, ubiquité. Cette ubiquité passe notamment par les possibilités offertes par le numérique, comme le télétravail : plus besoin obligatoirement de se déplacer pour travailler… Mais selon un des détracteurs du concept, Marco Cremaschi, spécialiste des déplacements urbains et professeur à Sciences Po, cet accent mis sur le numérique est justement problématique : « *Derrière la représentation idéalisée de la courte distance grouillent les fourmis ouvrières des plateformes digitales, dont le pouvoir incontesté se conjugue mal avec la revendication d'autogestion locale* ❹. » Une critique dont on retrouve la trace dans un rapport d'information récent signé de quatre sénateurs français issus de groupes politiques concurrents : ils notent que le désir de proximité se traduit aussi par la montée en puissance de ces commerces fantômes que sont les *dark stores*, des entrepôts urbains alloués à la livraison de commandes en ligne qui n'accueillent aucun client. Pour eux, ce genre de phénomène pourrait faire dégénérer la ville du quart d'heure en « *ville du "mauvais quart d'heure", avec ses effets délétères sur le plan social mais aussi ses conséquences sur les difficultés de circulation* ❺ ».

Peu réceptif à ces critiques sur le numérique, C. Moreno l'est en revanche davantage sur un autre point : la mixité, c'est-à-dire le risque que la ville du quart d'heure débouche sur une gentrification accrue, sous la forme d'une juxtaposition de villages dorés ou relégués. « *Quand le privé s'empare du concept, cela devient une formule. Et cette formule incarne quelque chose d'insupportable : la privatisation du concept dans un objectif de profit,* cingle l'urbaniste. *Cela donne lieu à ces quartiers privés, ces projets d'urbanisation fermés qu'on vend comme "lotissement du quart d'heure", de la foutaise totale.* » Un slogan, par exemple, récemment utilisé par des promoteurs londoniens à propos du quartier financier de Canary Wharf, ancien cœur des docks devenu un des symboles de la gentrification de la capitale britannique.

● JEAN-MARIE POTTIER



© KARL HENDON/GETTY

Le quartier financier londonien de Canaray Wharf, ancien cœur des docks devenu symbole de la gentrification de la ville.

❶ Elena Marchigiani et Bertrando Bonfantini, « Urban transition and the return of neighbourhood planning. Questioning the proximity syndrome and the 15-minute city », *Sustainability*, vol. XIV, n° 9, mai 2022.

❷ Thierry Paquot, « La ville du quart d'heure », *Esprit*, avril 2021.

❸ Pierre Veltz, « Du "droit à la ville" à la "ville du quart d'heure", quelle régression ! », *Libération*, 9 septembre 2021.

❹ Marco Cremaschi, « Ville du quart d'heure, ville des GAFA ? », *Métropolitiques*, 28 avril 2022.

❺ Rémy Pointereau *et al.*, « Revitalisation des centres-ville et des centres-bourg : entre enthousiasme et frustrations », Rapport d'information de la délégation aux entreprises et de la délégation aux collectivités territoriales du Sénat, 29 septembre 2022.

Délivré à 353101 le 6/15/2023, 10:17:04 PM

INTERNATIONAL

TROIS DÉCLINAISONS DE VILLE DU QUART D'HEURE

Paris est sans doute aujourd'hui l'exemple le plus souvent cité de métropole aspirant à devenir une « ville du quart d'heure », mais on retrouve cette dernière un peu partout dans le monde, parfois sous d'autres noms. Illustrations avec trois projets qui, eux aussi, revendiquent une ville plus compacte où les déplacements automobiles occuperaient une place plus réduite.

© MASKOT/GETTY

• Portland, en pointe avec ses « quartiers des vingt minutes »

Cette métropole de plus de 2 millions d'habitants du Nord-Ouest des États-Unis est connue comme une des pionnières de la ville compacte. Dès 1993, afin de réduire les émissions polluantes, elle tente d'inciter ses habitants à accomplir leurs tâches quotidiennes sans recours à la voiture. Un objectif rebaptisé, au début des années 2010, le « quartier des vingt minutes ». Selon une étude récente portant sur les dix premières années de ce projet ❶, la majorité de la ville a vu son niveau d'« accessibilité » (densité des petits commerces, des transports et des écoles publiques, proximité des espaces verts, aménagements pour les piétons…) s'accroître, mais sans pour autant observer un effet sur le nombre de kilomètres « voyagés » en voiture ou deux-roues moteur, qui est resté stable.

• Barcelone redessine ses quartiers en « superîlots »

En catalan, on les appelle des *superilles* : des superîlots, c'est-à-dire des blocs de trois pâtés de maisons sur trois au sein desquels la circulation est réservée aux piétons et aux cyclistes, la voiture servant à communiquer entre chacun de ces gros blocs. Ce plan d'aménagement, dont les premiers exemples datent des années 1990, a connu une accélération après l'élection en 2015 à la mairie de la militante en faveur du droit au logement, Ada Colau, avec le soutien du parti de gauche radicale Podemos. Pour l'instant, les résultats en matière de pollution (qui semble s'être déplacée sur les grandes artères) ou de risques de gentrification sont encore en débat ❷ : ces *superilles* semblent constituer un cadre utile, mais insuffisant à lui tout seul pour faire de la ville un endroit plus vert et plus divers.

• Stockholm, une « ville de la minute » en kit

Au-delà de la ville du quart d'heure la métropole suédoise teste depuis 2020 la ville de la minute, sous l'impulsion notamment de l'agence publique de recherche et de développement Vinnova. Cette expérience vise à montrer à quel point il est facile de redessiner un pâté de maisons hors des canons du tout-voiture, à partir d'un kit qui résonne comme un hommage aux fleurons scandinaves que sont Ikea et Lego : les habitants assemblent sur des places de parking vides, à l'aide d'éléments en bois, tables, bancs, jeux, espaces de rangement de vélos, socles à végétaux… Une version microscopique, et décentralisée de la ville du quart d'heure, rebaptisée pour l'occasion par ses promoteurs « ville des quinze mètres ».

❶ Chaim Simon, « Portland's 20-minute neighborhoods after ten years. How a planning initiative impacted accessibility », Mémoire de maîtrise en urbanisme, université de Washington, 2022.

❷ Daniel Rodriguez-Rey *et al.*, « To what extent the traffic restriction policies applied in Barcelona city can improve its air quality ? », *Science of the Total Environment*, 10 février 2022.

Délivré à 353101 le 6/15/2023, 10:17:04 PM

FRANÇOIS DE SINGLY
LA FAMILLE À L'ÉPREUVE DE L'INDIVIDUALISME

Conjugale, recomposée, homoparentale, monoparentale… Les configurations familiales sont devenues multiples. La pluralité de ces formes n'exclut pas de nouvelles tensions pour répondre aux revendications de chacun d'être « libres ensemble ».

© A DE ROLL/MAXPPP

FRANÇOIS DE SINGLY EN QUATRE DATES

1984 – Soutenance thèse d'État, « Fortune et infortune de la femme mariée » (sous la direction d'Alain Girard).
1985 – Professeur de sociologie, université Rennes-II.
1989-2017 – Professeur, université Paris-Descartes (Sorbonne).
2001-2012 – Directeur du Centre de recherches sur les liens sociaux (CNRS/Sorbonne université).

FRANÇOIS DE SINGLY EN QUATRE LIVRES

- *Fortune et infortune de la femme mariée* (PuF, 1987).
- *Libres ensemble. L'individualisme dans la vie commune* (2e éd. Armand Colin, 2016).
- *L'individualisme est un humanisme* (L'Aube, 2005).
- *Sociologie de la famille contemporaine* (1993, 7e éd., Armand Colin, coll. « 128 », 2023).

Mariage pour tous, procréation médicalement assistée ouverte aux couples de lesbiennes et aux femmes célibataires, revendication de liberté et d'égalité au sein du couple… La famille a connu ces dernières décennies de nouvelles évolutions majeures, note François de Singly, dans la septième édition de sa désormais traditionnelle synthèse consacrée à la sociologie de la famille réactualisée et rebaptisée pour l'occasion *Sociologie des familles contemporaines* (2023). Un pluriel qui témoigne de l'importance des mutations actuelles ! Auteur de nombreux ouvrages sur le couple, les enfants, l'éducation et les rapports de genre, le sociologue s'appuie sur les nombreuses enquêtes réalisées ces quarante dernières années avec plusieurs équipes du CNRS et du Centre de recherche des liens sociaux (Cerlis), dont il a été directeur jusqu'en 2013.

« *J'essaie de faire une sociologie qui, sans oublier le poids des identités statutaires, analyse comment se combinent les facettes de l'identité* », confiait-il à *Sciences Humaines* en 2007. Dans cette nouvelle édition, toujours articulée sur les tensions contradictoires qui traversent les familles, F. de Singly souligne le poids croissant d'un individualisme qui ne pourrait exister sans la richesse de liens relationnels devenus de plus en plus diversifiés. Débarrassée des contraintes traditionnelles qui voyaient le couple hétérosexuel comme le modèle incontournable, la famille, devenue à la fois plurielle et élargie donnerait-elle la primauté aux liens électifs ?

Délivré à 353101 le 6/15/2023, 10:17:04 PM

Vous situez l'apparition de la famille moderne au début du 20e siècle. Qu'entendez-vous par là, et quelles sont les grandes évolutions survenues depuis ?

La « famille moderne », qui apparaît en France dans les années 1920, est la famille dans laquelle s'est instaurée une logique relationnelle. Elle se caractérise notamment par la valorisation de l'amour conjugal et le passage du mariage arrangé au mariage amoureux. Dans le même temps, elle reste marquée par une forte dimension institutionnelle, c'est-à-dire un mariage et des relations familiales sous des formes préétablies.

À partir des années 1960, la logique affective devient dominante dans la relation conjugale et entre parents et enfants. Cette période se caractérise, d'une part, par la montée des divorces (par consentement mutuel en 1975) et, d'autre part, par la centration sur l'enfant, dans le cadre d'un couple très majoritairement hétérosexuel. C'est ce que j'ai appelé le passage à la famille « moderne 2 » ❶. Ces années sont également marquées par des changements décisifs concernant la place accordée aux femmes et aux enfants, qui cessent d'être considérés comme socialement mineurs. Ce qui ne va d'ailleurs pas sans tensions : la demande d'attention permanente à l'enfant contrevient à l'émancipation des femmes, de plus en plus nombreuses à travailler à l'extérieur.

Le passage à la « famille moderne 3 », qui intervient autour des années 2000-2010, est sous-tendu par une forte critique sociale : les enquêtes soulignent l'absence

Délivré à 353101 le 6/15/2023, 10:17:04 PM

de partage des tâches dans le foyer et le fait que les hommes ne s'y mettent toujours pas ! Une situation devenue intolérable. Il faut attendre 2010 pour que la notion de « charge mentale », introduite dans les années 1970 par la sociologue Monique Haicault ❷, s'impose dans les médias.

Récemment, la construction par le Haut Conseil de l'égalité, organisme gouvernemental, d'un indice de sexisme qui, outre les stéréotypes, le harcèlement, les violences, introduit une question portant sur l'inégalité domestique (qui fait quoi au foyer ?), m'a interpellé.

Autant d'éléments qui m'amènent à penser que la déstabilisation de la famille hétérosexuelle classique vient davantage du dysfonctionnement des hommes hétérosexuels que de la question homosexuelle.

Aujourd'hui, la famille est devenue plurielle : conjugale, cohabitante ou non, pacsée ou mariée, recomposée, homoparentale, monoparentale… Toutes ces formes participent-elles de la famille « moderne 3 » ?

Tout à fait ! J'ai été frappé par le fait qu'un an après l'entrée en vigueur de la loi autorisant la procréation médicalement assistée (PMA) pour toutes les femmes (2021), à la surprise générale, 53 % des demandes provenaient de femmes seules hétérosexuelles (bilan publié par l'Agence de la biomédecine, portant sur les 5126 premières demandes de consultation en PMA). Les enquêtes montrent que ce ne sont plus nécessairement des femmes prises par le calendrier de la fécondité, qui cherchent à être mères avant la date limite ❸.

> « CERTAINES FEMMES ADOPTENT UNE NOUVELLE FORME DE PARENTALITÉ, SANS MARI NI PÈRE. »

Autrement dit, derrière la demande d'ouverture de la PMA aux couples de femmes homosexuelles, apparaît un autre groupe de femmes, souvent jeunes, qui n'ont pas envie de passer par le couple pour faire des enfants. Le « projet parental », désormais inscrit dans la loi, naît hors de tout projet conjugal. Une étape supplémentaire est franchie avec la possibilité pour les couples de femmes lesbiennes d'avoir des enfants et avec l'irruption de femmes hétérosexuelles (ou non) contestant le lien entre conjugalité et procréation.

À l'heure où on se met en couple en ayant en tête la possibilité du divorce, certaines femmes adoptent une nouvelle forme de parentalité, sans mari ni père. Ce qui ne fâche pas seulement l'Église catholique traditionaliste, mais aussi nombre de psychanalystes qui ont longtemps fait reposer l'équilibre familial sur « la loi du père », chère à Jacques Lacan.

Qu'est-ce que cette évolution nous dit de la famille « moderne 3 » ?

En fait, quelle que soit la forme familiale choisie, l'essentiel dans la famille « moderne 3 » est de savoir si chacun y trouve son compte. Aujourd'hui, le critère relationnel l'emporte sur tous les autres : la logique institutionnelle qui faisait primer le mariage sur la cohabitation a disparu ; la logique hétérosexuelle *versus* homosexuelle tombe également en désuétude, et un seul parent suffit à faire famille.

En revanche, elle s'élargit aux amis qu'on se choisit tout en sélectionnant dans la parenté ceux avec qui l'on garde des liens – un oncle qu'on aime bien, une grand-mère… Elle devient un réseau en grande partie électif.

Les photos de mariage le montrent bien : au début du siècle, on y voyait une famille très hiérarchisée en fonction de la proximité de la parenté. Aujourd'hui, elles sont devenues beaucoup moins formelles, parfois humoristiques et, surtout, le nombre des amis peut dépasser celui des membres de la famille.

Les mentalités ont beaucoup changé en dix ans à l'égard de l'homosexualité…

L'homosexualité a effectivement joué un rôle clé dans les changements survenus ces vingt dernières années. Au moment de l'adoption du pacte civil de solidarité (pacs), en 1999, elle était décriminalisée, mais encore peu reconnue. Les malades du sida ont dû batailler pour

Délivré à 353101 le 6/15/2023, 10:17:04 PM

pouvoir être visités à l'hôpital par leurs amis proches. Cette notion de proximité a contribué à redéfinir la famille. Beaucoup plus que le « mariage pour tous » (voté en 2013) dont on constate aujourd'hui que même ceux qui étaient contre changent d'avis !

L'instauration du mariage pour tous (2013) a-t-elle contribué à réévaluer le mariage, qui au vu des chiffres, paraissait fortement concurrencé par le concubinage et le pacs ?

Dans les années 1960, les couples hétérosexuels étaient obligés de se marier pour adopter. La génération qui a eu 20 ans en 1968 s'est mariée à 90 % !

Aujourd'hui, l'autorisation pour toutes de la PMA, l'adoption possible pour les couples homosexuels rendent le mariage facultatif. D'ailleurs, dans les chiffres, le mariage continue à reculer face aux autres formes d'union. Même si après le Covid, où la possibilité de se réunir était devenue très compliquée, on a certes observé une légère augmentation dans les chiffres.

En fait, le mariage connaît une désaffection relative, mais ne s'effondre pas pour autant. Il s'inscrit dans une forme de reconnaissance sociale d'un statut de couple. Qu'il intervienne entre deux hommes, deux femmes ou un homme et une femme, c'est un rituel qui permet de valider publiquement une appartenance choisie. L'occasion de faire une fête réunissant les proches est une manière de mettre en scène son existence. En cela, le mariage reste un rituel individualiste...

> « LE MARIAGE RESTE UN RITUEL INDIVIDUALISTE, UNE MANIÈRE DE METTRE EN SCÈNE SON EXISTENCE. »

Tous vos travaux insistent sur ce processus d'individualisation à l'œuvre depuis la seconde modernité qui démarre dans les années 1960 : ce qui compte, dites-vous, c'est que chacun, petit ou grand, puisse trouver un environnement favorable pour développer son identité personnelle. Cet individualisme des sociétés occidentales, est pourtant très critiqué par certains...

Le processus d'individualisation remonte à la philosophie des Lumières. Il désigne le fait que chacun puisse devenir maître de son existence. En matière de sexualité, par exemple, tout le débat déclenché par #MeToo sur le consentement en fait partie : « *Quand je dis oui, c'est oui, quand je dis non, c'est non !* », proclament les affiches.

Mais pour obtenir ce droit, il faut souvent se regrouper. Toutes les avancées en matière d'individualisation ont été gagnées *via* des actions collectives. Le mouvement féministe est un mouvement collectif pour que les femmes aient le pouvoir de disposer de leur corps et de leur vie. Pour conquérir le droit de divorcer par consentement mutuel, il a fallu des luttes, des livres et des campagnes. Le débat actuel sur la fin de vie en est également un exemple : « *Je veux décider comment je veux mourir...* »

Les adolescents revendiquent eux aussi d'avoir un « monde à soi » avec leurs propres musiques, les séries qu'ils regardent, le sport qu'ils choisissent, les vêtements qu'ils veulent porter... L'école peut alors être perçue comme un véritable cauchemar dans lequel on leur impose des savoirs et une culture qui ne paraissent pas les concerner. Pour eux, « la vraie vie » est ailleurs. Cette dimension générationnelle est très présente dans la déstabilisation de la famille et son renouvellement.

Comment être parent aujourd'hui ?

La difficulté d'être parent aujourd'hui constitue une des tensions fortes qui traversent l'ensemble des familles « modernes 3 ».

Il est acquis depuis les années 1970 que l'enfant a droit à son développement personnel. Mais on oublie souvent de dire que c'est à partir de ces années-là que tous les enfants entrent en sixième donc que la concurrence scolaire apparaît. La réussite scolaire est progressivement devenue une véritable obsession pour les parents, qu'on lit dans le stress provoqué par l'inscription sur Parcoursup.

Délivré à 353101 le 6/15/2023, 10:17:04 PM

En effet, les parents sont soumis à une double injonction visant à la fois la réussite de leur enfant et son épanouissement. Cette pression entraîne ce que j'appelle une « fatigue d'être parent », qu'on soit en solo, gay ou hétéro. À tel point que dans les cas de séparation et de garde alternée, la semaine où les enfants sont chez l'autre parent peut alors constituer un temps pour souffler ! C'est ce qu'on avait constaté dans l'enquête menée avec Christophe Giraud, où les couples réclamaient « un temps à soi » ❹.

Dans une interview à *Sciences Humaines* pendant la période du covid, vous affirmiez : « *Il faut réinventer un monde commun…* » ❺ Comment vivre ensemble lorsque chacun revendique son propre univers ?

Quels que soient le genre, la génération, l'orientation sexuelle ou l'âge, la revendication de choisir la manière de mener sa vie est devenue essentielle. Cela pose le problème de la vie sociale et du vivre-ensemble. Une question centrale consiste à articuler l'individualisation et le monde commun.

La vie de couple est confrontée à un problème de pouvoir et d'égalité. Si on regarde une série ensemble, plutôt que de regarder celle qu'on préfère chacun dans son espace, la probabilité est forte de voir l'un plus satisfait que l'autre. Cette contrainte ne devrait exister que si, dans les jours qui suivent, c'est l'autre qui choisit et décide. Il existe nécessairement une relation de pouvoir dans la vie à deux, bien souvent sous-tendue, dans les couples hétérosexuels, par une certaine domination masculine. La revendication d'individualisation et les contraintes des inégalités de genre demeurent. D'autres relations de pouvoir peuvent aussi s'instaurer dans les couples homosexuels, liées à la culture de chacun ou à l'âge, par exemple.

On est confronté au même problème dans la relation parents-enfants. Chacun doit faire un pas vers l'autre. Si je propose à mon petit-fils de passer une journée de vacances au Louvre, il va me détester ! Mais si je suggère que cette visite pourra être suivie d'un repas au McDo, les choses vont tout de suite aller beaucoup mieux ! La culture commune devient celle qu'on accepte de partager ensemble et qui plaît aux deux.

> « UNE QUESTION CENTRALE CONSISTE À ARTICULER L'INDIVIDUALISATION ET LE MONDE COMMUN. »

Au terme de ces réflexions, on voit bien que la famille « moderne 3 », tiraillée par des injonctions contradictoires, est loin d'être exempte de tensions…

En réalité, la mise en œuvre de l'égalité familiale, non seulement sur le plan domestique mais aussi en ce qui concerne les choix collectifs, comme celui des vacances, par exemple, reste un défi de taille. D'où en partie, l'attraction pour le couple homosexuel : deux femmes ou deux hommes peuvent parfois penser qu'elles ou ils vont trouver davantage de terrains d'entente dans leurs goûts et leurs choix. Dans les familles hétérosexuelles, la mère aura tendance à regarder une série avec sa fille adolescente pendant que les garçons visionnent le match de foot avec leur père. Seule la Coupe du monde, à la rigueur, va permettre de réunir tout le monde !

Toute la question est de trouver un équilibre dans les relations de pouvoir qui traversent les familles.

Dans la famille « moderne 3 », la fonction relationnelle est devenue essentielle sans pour autant que le fait d'être ensemble soit conçu de manière permanente. L'importance des proches, parents, conjoints ou amis, voire d'un animal domestique qu'on chérit, permet de soigner les blessures de la vie, de restaurer la confiance en soi, et de trouver dans l'attention de l'autre une certaine forme de reconnaissance.

● PROPOS RECUEILLIS PAR **MARTINE FOURNIER**

❶ Voir François de Singly, *L'individualisme est un humanisme*, L'Aube, 2005.
❷ Monique Haicault, « La charge mentale. Histoire d'une notion charnière (1976-2020) », document de travail, Laboratoire d'économie et de sociologie du travail, 2020.
❸ François de Singly « La PMA pour toutes, adoptée par les célibataires », *Sciences Humaines*, n° 353, décembre 2022.
❹ François de Singly et Christophe Giraud, *En famille à Paris*, Armand Colin, 2012.
❺ Entretien avec François de Singly, « Il faut réinventer un monde commun », *Sciences Humaines*, n° 329, octobre 2020.

Délivré à 353101 le 6/15/2023, 10:17:04 PM

DOSSIER

Émotions, troubles cognitifs, géopolitique…

LES POUVOIRS DE LA MUSIQUE

Depuis la nuit des temps, l'être humain a trouvé dans l'harmonie des sons une distraction, un refuge, une thérapie parfois. Toutes les civilisations sans exception savent d'instinct trouver dans l'écoute et la production de musique une source de plaisir.

Au-delà de l'agrément, la musique aurait aussi pu jouer un rôle décisif pour la survie de l'espèce humaine. C'est ce que montrent de plus en plus de chercheurs – philosophes, ethnologues, historiens, neuroscientifiques –, qui se refusent à la décrire comme un simple supplément d'âme. Elle contribuerait même à améliorer notre cerveau, en reliant notre intelligence cognitive à notre intelligence affective. Une « symphonie neuronale » aux multiples bienfaits pour l'éducation et la santé tout au long de l'existence.

D'où vient la musique ? Quels sont ses pouvoirs sur nous ? Comment agit-elle sur notre cerveau ? Dans quelle mesure contribue-t-elle à le soigner ? Et plus largement quels sont ses effets sur la société ?

DOSSIER COORDONNÉ PAR **LAURENCE SERFATY**

Délivré à 353101 le 6/15/2023, 10:17:04 PM

POURQUOI LES HUMAINS ONT-ILS BESOIN DE MUSIQUE ?

Consubstantielle à l'humanité, la musique interroge philosophes, neuroscientifiques et musiciens qui s'accordent sur une idée : sa nécessité vitale. Sans elle le monde ne serait qu'un chaos sonore.

La musique est partout, même aux confins de l'univers ! Deux disques, baptisés *Les Sons de la Terre*, ont dépassé le système solaire au cours de la décennie 2010. Placés à bord des sondes spatiales Voyager, lancées en 1977, ces supports réunissent des témoignages sonores et visuels, reflétant la diversité du vivant et de la culture terrestre, destinés à d'hypothétiques extraterrestres. On y trouve 27 œuvres musicales, soit 90 minutes de musique. « *Le but de tout artiste, c'est de créer quelque chose qui possède en soi une forme d'infini. Que la musique soit dans l'espace est une résultante logique de l'acte de création* », explique à ce sujet Pierre Charvet, compositeur et délégué à la création musicale à Radio France ❶. Avec notamment Bach, Beethoven ou Mozart, la musique classique y tient une place de choix. Ces disques contiennent également des « musiques du monde », de la cornemuse d'Azerbaïdjan aux percussions de Java en passant par les flûtes andines ou un chant d'initiation pygmée du Zaïre, mais aussi du jazz avec Louis Armstrong ou du rock avec Chuck Berry. Sélectionné par l'astronome américain Carl Sagan, star de la vulgarisation scientifique des années 1970, cet échantillon est censé représenter la diversité de la musique humaine.

Si, dans cette sélection, la musique classique a la part belle, c'est parce que le premier mouvement de la *5e Symphonie* (Beethoven), le *2e Concerto brandebourgeois* (Bach) ou l'air de la Reine de la nuit de *La Flûte enchantée* (Mozart) sont à la fois des chefs-d'œuvre et des tubes planétaires. En outre, les créateurs du disque espèrent que les symétries et les répétitions musicales propres aux œuvres de Bach ou de Beethoven, qui rappellent des structures mathématiques, soient plus accessibles aux éventuels extraterrestres qui les trouveraient. En admettant qu'ils parviennent à décoder le langage des disques, comment les interpréteraient-ils ? Quel sens verraient-ils dans cette succession ordonnée et rythmée de sons ?

ORDONNER LE BROUHAHA

Une des réponses les plus récentes est apportée par le philosophe Francis Wolff dans *Pourquoi la musique ?* (2015). D'après lui, c'est parce que nous avons besoin d'ordonner le brouhaha du monde que nous avons

Délivré à 353101 le 6/15/2023, 10:17:04 PM

© ALINE BUREAU

inventé la musique. Un art aussi essentiel à l'humanité que celui du récit ou de l'image. « *La musique rend intelligible le temps même du monde par des moyens purement sensibles* », écrit-il. Pour nous faire comprendre son propos, il imagine une caverne philosophique, à l'instar de celle de Platon, où les humains enchaînés, plutôt que de voir les reflets et les ombres qui leur parviendraient du monde extérieur, en entendraient des échos désordonnés. La sortie de la caverne, qui permet d'accéder au niveau intelligible du monde, se fait chez F. Wolff par la musique qui donne naissance à un monde sensible organisé dans le temps. « *Dans toute musique, il y a transformation d'une suite d'événements sonores en processus qui nous semblent sinon prévisibles, du moins déterminés. On ne sait pas ce qui va arriver, mais quand survient la mesure suivante, elle nous semble transformer par le rythme et la répétition un monde sonore qui, dans sa forme brute, est imprévisible et instable ; ce qui nous donne un sentiment d'unité* », explique-t-il. Ainsi, l'homme en agissant sur les sons au lieu de les subir apprivoise les événements.

ACCOMPAGNER LA CONSCIENCE HUMAINE

Si la musique est « l'art du temps », c'est parce que, comme lui, elle est irréversible, suggère quant à lui le philosophe et musicologue Vladimir Jankélévitch. Dans *La Musique et l'ineffable* ❷, « *il montre comment elle accompagne la conscience humaine dans sa perception du temps* », décrypte Pierre-Alban Gutkin-Guinfolleau, spécialiste du philosophe. La musique, comme l'existence humaine, est tributaire du temps : une fausse note résonne à tout jamais. Impossible de retourner en arrière, pas plus qu'il est possible de défaire nos actions.

Pour évoquer ce temps fuyant, il n'y a pas de meilleur langage que celui de la musique. Toutefois, si la musique est expressive, elle ne dit rien. Elle ne délivre pas de messages, « *elle a un sens et n'a pas de sens* ». Elle est un autre rapport à la réalité, qui pour le philosophe reste un mystère, impossible à exprimer par le langage des mots. Ainsi, pour V. Jankélévitch, la musique, comme la philosophie, se heurte à l'ineffable.

EXPRIMER DES ÉMOTIONS

Si la musique est un langage sans mots, qu'exprime-t-elle ? Serait-elle la trace d'une forme archaïque de communication ? En 1871, douze ans après la publication de son œuvre fondatrice sur la théorie de l'évolution, *De l'origine des espèces*, Charles Darwin émet une hypothèse dans un nouvel ouvrage ❸. Il suggère que les humains auraient utilisé un langage fait de notes et de rythmes pour exprimer leurs sentiments, agir sur les émotions de leurs condisciples et ainsi les séduire, et ce, avant l'apparition d'un langage articulé. La musique aurait pu présenter des avantages pour la sélection des partenaires, l'humain le plus expressif s'assurant d'une plus grande descendance.

Aujourd'hui, les neurosciences cherchent à vérifier cette intuition :

Délivré à 353101 le 6/16/2023, 7:09:56 PM

au-delà de sa dimension culturelle, la musique aurait-elle un fondement biologique lié à la survie de l'espèce ? Lorsque la neuromusicologie se développe grâce aux progrès de l'imagerie, dans les années 1990, les scientifiques examinent de plus près le cerveau musicien. Ils découvrent avec surprise que la musique occupe non seulement les zones du langage, mais les déborde. « *La notion de langage musical n'est pas une métaphore !* souligne le chercheur Emmanuel Bigand *(p. 36), les liens qui existent entre musique et langage, souvent théoriques, nous sont apparus comme organiquement fondés.* » Dès lors, les scientifiques ne cessent de se demander pourquoi la musique occupe une telle place dans le cerveau et les études pour mettre ces liens en évidence se multiplient.

Les artistes ne voient pas tous d'un bon œil ce qu'ils considèrent comme un réductionnisme biologique qui semble restreindre la musique à sa dimension utilitaire ❹. Mais pour E. Bigand, cette opposition n'a pas lieu d'être : « *Il existe une imbrication naturelle entre le biologique et le culturel : c'est parce que les humains ont identifié la compétence musicale comme étant d'un grand intérêt adaptatif pour l'humanité qu'ils la développent, la cultivent, la culturalisent pour l'enrichir et la protéger.* »

VIVRE ENSEMBLE

Parmi ses nombreux bénéfices, la musique contribue chez l'humain à assurer une cohésion sociale. Si cette fonction se vérifie dans les concerts et autres festivals, elle prend une tout autre dimension dès lors qu'on s'écarte des villes occidentales. C'est ce que nous montre l'ethnomusicologue et réalisatrice Sandrine Loncke dans *Dance with the Wodaabes* ❺. Au cœur du Sahel nigérien, des milliers de Peuls nomades wodaabe se réunissent chaque année autour de la cérémonie du *geerewol*. Sept jours et sept nuits durant, deux lignages adverses se livrent une véritable guerre rituelle, avec pour seules armes le chant et la danse. But avoué : le « vol » des femmes. Ultime finalité : se séparer dans la paix. Pour les Wodaabe, l'abandon de ces cérémonies, seul rassemblement où se tisse le lien communautaire qui relie les nomades, signerait leur dissolution en tant qu'entité culturelle originale. Cette puissance de la musique, qui met en mouvement les corps des individus et contribue ainsi à composer une « *solide humanité sonore* » ❻, l'anthropologue et ethnomusicologue britannique John Blacking la décrit dans *How Musical Is Man ?* : « *La musique est une synthèse des processus cognitifs présents dans la culture et dans le corps humain : les formes qu'elle prend et les effets qu'elle a sur les gens sont générés par les expériences sociales des corps humains dans différents environnements culturels. Parce que la musique est un son organisé par l'homme, elle exprime des aspects de l'expérience des individus dans la société.* »

Si la musique est expressive, elle ne dit rien, elle est un autre rapport à la réalité, qui pour le philosophe reste un mystère.

Il arrive cependant que la musique, souvent associée au plaisir, effraie les pouvoirs, séculiers comme religieux. Enjeu de cohésion sociale et de pouvoir *(p. 46)*, étroitement liée à la morale, elle peut faire l'objet d'un contrôle sévère, allant jusqu'à l'interdiction. Dans *La République* de Platon, il s'agit de bannir de la cité celle qui relâche les mœurs, au profit d'une musique qui élève l'âme. Dans son film *Timbuktu* (2014), le réalisateur Abderrahmane Sissako montre la ville envahie par des islamistes qui la bannissent et coupent les mains des musiciens récalcitrants. Ce scénario, qui reflète une aversion bien réelle de l'islam radical pour la musique, se répète et interroge : pourquoi des humains se priveraient-ils volontairement d'un art qui leur semble si nécessaire ? Sevrer le monde de musique, c'est « *une manière d'empêcher les humains d'être humains,* répond F. Wolff, *qui prouve combien le besoin de musique est constitutif de l'humanité* ».

● LAURENCE SERFATY

❶ France Musique, « Musique et cosmos : le Voyager Golden Record », juillet 2019, www.youtube.com/watch?v=pFkdAeQ9GMk.

❷ Vladimir Jankélévitch, *La Musique et l'ineffable*, 1961, rééd. Seuil, coll. « Points », 2015.

❸ Charles Darwin, *The Descent of Man, and Selection in Relation to Sex*, 1871, trad fr., *La Filiation de l'homme et la sélection liée au sexe*, Honoré Champion, 2013.

❹ Danielle Boutet, *Les arts, la poésie, la musique et le réductionnisme*, Plastir, 2013.

❺ Sandrine Loncke, *Dance with the Wodaabes*, 2010. www.youtube.com/watch?v=09VjKOqE1F8

❻ *Soundly Organized Humanity* : jeu de mots qui signifie à la fois une humanité solidement organisée et sonorement organisée.

Délivré à 353101 le 6/16/2023, 7:09:56 PM

LES ANIMAUX SONT-ILS MUSICIENS ?

Dotés d'un sens du rythme et capables de composer des mélodies, plusieurs d'entre eux se révèlent également capables de « jouer » d'un instrument.

Produire de la musique est-il le propre de l'humain ? En 1871 déjà, Charles Darwin observait des similitudes entre la musique humaine et celle des oiseaux. Pourtant, les spécialistes ont estimé longtemps que les sons animaliers ne relevaient que du registre de la communication.

En 1991, le musicologue et compositeur François-Bernard Mâche bat ce préjugé en brèche en démontrant qu'il existe des analogies entre les mélodies humaines et animales, en particulier du fait de la récurrence rythmique de certains sons. Le chant du moineau ne serait pas si différent de la mélodie des *Nocturnes* de Claude Debussy et le chant de la fauvette des marais du *Sacre du printemps* d'Igor Stravinsky, explique-t-il. Si les mammifères semblent *a priori* moins doués que les oiseaux pour les chants, des études scientifiques récentes ont également montré que des espèces comme la baleine à bosse ou encore le gibbon produisent des sons ordonnés et rythmés qui peuvent s'apparenter à une mélodie.

La musique instrumentale, contrairement au chant, est plus rare chez animaux. Les chimpanzés tambourinent sur les contreforts des arbres et les gorilles sur leurs corps, tandis que les bonobos peuvent taper de façon spontanée sur des objets. En revanche, une seule espèce, le cacatoès, semble capable de composer un rythme en utilisant des bouts de bois pour cogner sur des arbres creux. Le biologiste américain Robert Heinsohn ❶ et ses collègues ont démontré que les séquences rythmiques de ces manifestations étaient similaires à une mélodie humaine, chaque pierre ou bâton utilisé par un mâle cacatoès possédant son propre style musical, unique et distinct des autres.

Dans les années 2000, David Sulzer, neuroscientifique, a quant à lui entraîné des éléphants à utiliser des instruments (tambours en acier, harmonicas), qu'il a adaptés et testés sur seize pachydermes. Les éléphants recevaient un signal musical puis ils étaient libres d'improviser. D. Sulzer a noté que les éléphants possédaient un sens aiguisé du rythme et étaient capables de maintenir un tempo stable, avec parfois plus de précision que les êtres humains.

UNE TONALITÉ ÉMOTIONNELLE

Reste que, pour certains puristes, la musique n'est pas qu'une affaire de rythme. Elle relève aussi d'une tonalité émotionnelle. Le biologiste Marc Hauser et le neuroscientifique Josh McDermott rappellent que le contexte comportemental du chant animal est extrêmement limité par rapport au chant humain et qu'il est strictement « *défini par son rôle dans le contexte adaptatif de la défense du territoire et de l'attraction du partenaire* ». Il arrive pourtant qu'il se produise spontanément, en dehors de ces contextes, comme le relève le biologiste William Tecumseh Fitch ❷ : les jeunes oiseaux mâles chanteraient seuls afin de s'entraîner en vue de performances ultérieures (« *subsong song* ») et les adultes peuvent, à leur tour, chanter en solitaire (« *whisper song* »). Des chercheurs du département de psychologie de l'université américaine Emory en Géorgie ont quant à eux observé la réaction des moineaux à queue blanche face au chant de leurs homologues. Elle est similaire à celle des humains qui écoutent de la musique, dans la mesure où ces activités provoquent toutes deux des réponses dans les composantes d'une zone du cerveau associée à la récompense. En revanche, si les femelles moineaux ont toutes positivement répondu au chant d'un mâle, les autres spécimens de sexe masculin eux, n'ont activé que partiellement cette région du cerveau, ce qui n'a pas permis aux scientifiques de tirer une conclusion univoque de ces observations.

● EMMANUELLE PICAUD

❶ Robert Heinsohn *et al.*, « Tool-assisted rhythmic drumming in palm cockatoos shares key elements of human instrumental music », *Science Advances*, vol. III, n° 6, 28 juin 2017.

❷ William Tecumseh Fitch, « The biology and evolution of music. A comparative perspective », *Cognition*, vol. C, n° 1, mai 2006.

Délivré à 353101 le 6/16/2023, 7:09:56 PM

BIOGRAPHIE
Emmanuel Bigand est professeur à l'université de Bourgogne, titulaire de la chaire « Musique cognition cerveau » de l'Institut universitaire de France. Coauteur avec Barbara Tillmann de *La Symphonie neuronale. Pourquoi la musique est indispensable au cerveau* (humenSciences, 2021), il est également violoncelliste au sein du Rolling String Quartet.

ENTRETIEN

EMMANUEL BIGAND
LA MUSIQUE STIMULE LE DÉSIR DE VIVRE

Pour les chercheurs en neurosciences, la musique joue sur les trois sphères de notre organisation psychique : cognition, émotion, action.

Les études scientifiques ne cessent de confirmer les bienfaits de la musique. Si vous deviez n'en retenir qu'un seul, quel serait-il ?

Le cercle vertueux entre cognition et affect que permet la musique ; un aspect essentiel inscrit au plus profond de notre cerveau ! La fonction première de la musique, c'est l'émotion. Chez le nourrisson, elle crée un lien sécurisant qui permet de réguler ses états émotionnels, avec un effet positif sur son développement cérébral. Plus tard, des jeux musicaux renforcent certaines compétences cognitives, comme le traitement et l'organisation de l'information. Ces jeux enrichissent les interactions du bébé avec l'adulte, et donc la palette émotionnelle. Un cercle vertueux s'établit ainsi entre cognition et émotion qui contribue probablement à la neuroplasticité. À ces deux aspects, il faut ajouter l'action puisque la musique déclenche un pouvoir dynamogénique, c'est-à-dire une puissance d'agir : c'est ce que j'appelle le triangle magique.

Tous les humains en bénéficient-ils de la même manière ?

Dans notre société, il y a souvent une déconnexion entre le cognitif, l'émotionnel et l'actif. Le lieu où cette séparation est la plus manifeste, c'est l'école, organisée pour développer le QI, pas les émotions. Pourtant, un cerveau équilibré est un cerveau qui fait le lien entre les deux, comme nous l'ont appris les recherches en neurosciences des trente dernières années et notamment celles d'Antonio Damasio ❶. La musique joue sur ces trois sphères de notre organisation psychique avec la même importance. Bien sûr il y a du cognitif, avec des structures, de la mémoire, des thèmes, des variations, des mélodies, mais la musique c'est aussi du sensible et de l'agir. En écoutant et encore plus en pratiquant la musique, vous stimulez la cohabitation complice de ces trois grandes sphères : cognition, émotion, action. C'est quelque chose qui manque considérablement aux Occidentaux, alors que dans les autres cultures ce lien est maintenu.

Le plaisir que nous procure la musique répond-il à un besoin fondamental de notre cerveau ?

Oui, en jouant sur le système de récompense ❷. Ce système archaïque, sorte de gouvernail du comportement humain et animal, répond à des stimulations qui ont un impact biologique et vital éminent : il nous incite à réaliser les comportements essentiels à notre survie, notre protection et notre bien-être. Il peut malheureusement être détourné de ces fonctions par des produits comme la drogue et l'alcool.

Les attentes provoquées par l'écoute ou la pratique de la musique créent un plaisir d'anticipation, l'idée que quelque chose, une phrase mélodique par exemple, va être résolu. La satisfaction de cette attente se traduit par la production de dopamine, neurotransmetteur et opioïde endogène fondamental pour les réseaux du plaisir et de l'action. La musique a donc une implication évidente sur le désir de vivre, la curiosité, l'imagination, la créativité et la motivation à entreprendre. Il ne fait nul doute que le plaisir musical contribue au bien-être des individus par l'intermédiaire des modifications biochimiques qu'il procure et qui ont des effets durables bien au-delà de l'expérience musicale qui les a produites.

Ces bénéfices de la musique pourraient-ils trouver une application dans l'enseignement ?

J'en suis convaincu, il faut musicaliser l'école. Nos recherches montrent que deux heures de pratique musicale par semaine ont autant d'effets cognitifs que de faire ses

Délivré à 353101 le 6/16/2023, 7:09:56 PM

©ERIC MOUTURAT

À LIRE
LA SYMPHONIE NEURONALE

Discipline complexe qui mêle écoute, coordination, motricité fine et sensibilité, la musique produit ce que les scientifiques appellent une « symphonie neuronale » qui agit durablement sur notre cerveau. Sa pratique et son écoute impactent l'ensemble de nos fonctions cognitives. En modifiant les connexions neuronales, en permettant une meilleure communication entre les différentes aires cérébrales, l'apprentissage de la musique renforce la plasticité cérébrale, c'est-à-dire la capacité du cerveau à s'adapter et à se réorganiser en fonction des expériences.

En soumettant les enfants à de longues périodes de concentration, d'entraînement et de mémorisation, la pratique de la musique favorise le processus de réflexion. Elle a chez les jeunes enfants des effets positifs mesurables sur le raisonnement verbal et la mémoire. Les émotions sont elles aussi mobilisées, avec la sécrétion d'hormones liées au plaisir et à la motivation activant le circuit neuronal de la récompense. ● L.S.

SOURCE
• *La Synphonie neuronale*, humenSciences, 2020.

devoirs à la maison. Frédérique Thiébault, une enseignante de maternelle avec laquelle notre équipe travaille à Dijon, anime une classe expérimentale dédiée à la musique depuis deux ans. Avec le chant et l'accordéon, elle utilise la musique pour apprendre les lettres, les mots, les chiffres. Tous les matins, les enfants, dont certains arrivent très agités à l'école, sont accueillis avec une chanson rythmique. Frédérique constate que ces rituels musicaux ont une incidence sur la lecture et la compréhension de la grammaire. Ce qu'elle fait semble magique ! En fait, elle prépare ainsi un terrain sur lesquelles les fonctions dites supérieures vont se mettre en place, les enfants y gagnent beaucoup.

Cette expérience pourrait être développée à tous les niveaux. Pour l'enseignant, nul besoin d'être un musicien averti, il suffit de chanter ou de faire des rythmes corporels. Il est certes plus facile de le faire dans les petites classes où les enfants sont moins moqueurs, mais il y a aussi un problème de formation des enseignants à la musique. S'il existe au sein de l'Éducation nationale un accord tacite pour développer la pratique musicale, dans les faits cela ne se réalise pas, sans doute parce qu'il existe des réticences.

Au-delà des apprentissages scolaires, en quoi la musique nous transforme-t-elle ?

Elle joue un rôle fondamental dans la cohésion sociale. Avant que le numérique diffuse partout une musique que je qualifie de « morte », elle était d'abord une pratique vivante. On a perdu sa fonction première de relier des humains qui jouent ensemble. Quand j'étais jeune, il y avait des fanfares dans mon village, partout on voyait des enfants jouer. Il faut absolument relancer toutes ces musiques de vie.

Nous avons en France la belle initiative « Orchestre à l'école ❸ », qui concerne plus de 155 000 enfants sur tout le territoire, mais nous devons faire mieux. Le modèle, c'est le programme El sistema, inventé au Venezuela en 1975, grâce auquel la musique est enseignée aux enfants issus de toutes les couches sociales, en particulier les plus défavorisées. ● PROPOS RECUEILLIS PAR **LAURENCE SERFATY**

❶ Antonio Damasio, *L'Erreur de Descartes. La raison des émotions*, 1994, nouv. éd., Odile Jacob, 2006.
❷ Robert Zatorre, « Le plaisir musical disséqué par les neurosciences », *Cahier des fellows de l'IMéra*, 2020.
❸ https://www.orchestre-ecole.com/

Délivré à 353101 le 6/16/2023, 7:09:56 PM

À LA RECHERCHE DES PREMIERS INSTRUMENTS

Les premiers humains nous ont laissé quelques indices de pratique musicale à travers l'art rupestre ou des vestiges. La prudence est de mise quant à leur interprétation.

© ALINE BUREAU

Sans enregistrement sonore ni trace écrite, les seules preuves d'un intérêt pour la musique chez les hommes préhistoriques résident dans les objets et les traces qu'ils nous ont laissés. Avec des pièges à éviter : les trous de la soi-disant flûte en os de Divje Babe (Slovénie) furent réalisés par des crocs de charognards et non par Néandertal, présent sur les lieux !

Les hommes préhistoriques, comme tous les animaux, étaient, pour des raisons vitales évidentes, sensibles à leur environnement sonore : mieux valait savoir reconnaître la « signature acoustique » d'une proie ou d'un prédateur pour survivre dans cet environnement hostile.

Il est par ailleurs possible qu'il ait existé une « protomusique » très ancienne : la taille des pierres produit une ambiance sonore, avec des rythmes de frappe qui peuvent se révéler entraînants, mais comment le prouver ? Nos lointains ancêtres auraient également pu utiliser des phalanges de rennes mordues par les loups, travaillant les orifices formés par les canines des prédateurs pour en faire des sifflets. Mais là encore, rien n'est sûr.

Dans l'état actuel des recherches, il semble que seul *Homo sapiens*, apparu vers 300 000 avant notre ère, ait fabriqué des instruments de musique. Nous connaissons quelques spécimens bien identifiés, comme les flûtes en os de cygne ou de rapace. Les plus spectaculaires et les plus anciennes ont été retrouvées dans les grottes de Hohle Fels et du Vogelherd en Allemagne ou d'Isturitz au Pays basque français, dans des niveaux archéologiques aurignaciens (entre 40 000 et 35 000 ans). Figurent également à cette collection les racleurs en os, mis au jour dans l'Abri Cellier (Dordogne) et au Mas-d'Azil (Ariège). Un coquillage, retrouvé en 1931 dans la grotte de Marsoulas

Délivré à 353101 le 6/16/2023, 7:09:56 PM

FOCUS

COMMENT RESSUSCITE-T-ON LES MUSIQUES DU PASSÉ ?

Il est extrêmement difficile de faire résonner les instruments paléolithiques, en raison de leur extrême fragilité. D'autant que leur emploi n'est pas toujours bien clair : la conque de Marsoulas possédait un embout, supposent les chercheurs, comme c'est le cas des conques plus récentes qu'on peut voir au musée du Quai-Branly ; quant aux flûtes, il pourrait tout aussi bien s'agir de clarinettes (dont l'anche serait manquante), voire d'anches de cornemuses.

Pour comprendre le fonctionnement de ces instruments, il est nécessaire d'utiliser des fac-similés ou des reconstitutions numériques, mais aussi de faire appel à des musiciens professionnels. Les observations ethnographiques donnent de bons indices. Par exemple, dans le cas de la conque de Marsoulas, ce genre de coquillage (*Charonia lampas* ou triton à bosses) étant encore utilisé par les populations indigènes du Pacifique, elles ont permis à un corniste professionnel de produire trois sons proches des notes *do*, *do* dièse et *ré*.

Les études acoustiques et les reconstitutions expérimentales de flûtes menées par l'archéomusicologue Tinaig Clodoré-Tissot ont aidé à tester ces instruments. Certains, dotés d'une manufacture très soigneuse, sont capables de monter une octave. Les flûtes de Hohle Fels et de Geissenklösterle pouvaient ainsi produire une gamme pentatonique quasi complète.

Reste une question : les hommes préhistoriques avaient-ils conscience de ces possibilités acoustiques ? Aujourd'hui, de nombreux musiciens s'essaient à des variations sur des flûtes paléolithiques reconstituées, et le résultat est souvent très agréable à l'oreille. Pour autant, sans partition préhistorique, tout ceci n'est que pure rêverie. ● **R.P.**

SOURCE

• « Ce coquillage est un instrument de musique vieux de 18 000 ans »
Laure Cailloce, *CNRS Le Journal*, 10 février 2021. https://lejournal.cnrs.fr/

(Haute-Garonne), s'est récemment révélé être une conque aménagée, capable de produire des sons de longue portée.

Il est plus difficile de prouver comment fut utilisé le crâne de mammouth de la cabane en os de mammouth de Mezhyrich (Ukraine). S'agissait-il d'un tambour ? Et *quid* du rhombe, un instrument produisant un son grâce au frottement de l'air, retrouvé dans la grotte de la Roche à Lalinde (Dordogne) ? Même si les reconstitutions expérimentales semblent convaincantes, elles restent pour l'instant des hypothèses.

PALÉO-JIMI HENDRIX ?

On trouve d'autres traces de cette activité musicale dans les grottes ornées de Pech-Merle et du Cougnac (Lot), du Portel et du réseau Clastres (Ariège), ainsi que dans plusieurs cavités espagnoles (El Castillo, Tito Bustillo, Nerja) et portugaises (Escoural) dans lesquelles des formations calcaires, draperies, concrétions, stalactites et stalagmites furent frappées de plusieurs coups. S'agissait-il de lithophones, les fameux instruments faits de pierres sonores ? Le préhistorien Michel Dauvois a, en effet, remarqué qu'elles sont toujours impactées dans leur partie la plus sonore. L'effet produit dans les salles et galeries devait être magique !

Ces grottes abritent des détails troublants. Curieusement, les lithophones des grottes lotoises sont intacts, tandis que les exemplaires ariégeois sont brisés : aurait-on eu affaire à des paléo-Jimi Hendrix, cassant leur instrument dans une sorte de transe musicale ? À moins qu'ils n'aient été maladroits ! Le musicologue Iégor Reznikoff comme M. Dauvois notent que certaines représentations furent réalisées en fonction de la sonorité des lieux. Sur le site ariégois du Portel, par exemple, des points rouges tracés sur la paroi semblent disposés en ligne comme pour tenir compte de la dispersion d'une onde sonore. Ici encore, des interrogations demeurent : tout n'est-il pas sonore dans une caverne, où les espaces semblent répercuter tous les sons, où qu'on se situe ? Dans ces conditions, comment établir précisément un lien de cause à effet ? D'autant que les parois choisies par les artistes préhistoriques sont souvent non poreuses, donc physiquement plus résonantes : leur choix relèverait alors du hasard.

Au final, on sait donc que les hommes préhistoriques pouvaient produire certains sons, à l'aide d'instruments. Mais on ignore s'ils furent capables de composer des mélodies, de varier les tempos et les intensités, bref de faire de la musique. Ce qui est sûr en tout cas, c'est qu'ils chantaient, à l'instar des humains et plus généralement de tous les primates. ● **ROMAIN PIGEAUD**

On ignore si les hommes préhistoriques furent capables de composer des mélodies, de varier les tempos et les intensités, bref de faire de la musique.

SOURCES

• *Instruments sonores. Du Néolithique à l'aube de l'Antiquité*
Tinaig Clodoré-Tissot *et al.*, Société préhistorique française, 2009.
• « Néandertal et Cro-Magnon, le renne et le son »
Michel Dauvois, *Revue de paléobiologie*, vol. XXXVII, n° 2, décembre 2018.
• « La dimension sonore des grottes paléolithiques et des rochers à peintures »
Iégor Reznikoff, *in* Jean Clottes (dir.), *L'Art pléistocène dans le monde*, actes du Congrès Ifrao, Tarascon-sur-Ariège, septembre 2012.

Délivré à 353101 le 6/16/2023, 7:09:56 PM

LES BONNES NOTES DE LA MUSICOTHÉRAPIE

Les effets thérapeuthiques de la musique sont aujourd'hui mieux compris. En restructurant les connexions neuronales, elle peut être mobilisée contre la dyslexie, les troubles de l'attention ou encore Alzheimer. MICHEL HABIB

Enfant, le chanteur et compositeur Mika souffrait de dyslexie. À la suite d'événements traumatisants, il commence à ressentir de grandes difficultés dans la lecture de textes et de notes. Malgré tous ces obstacles, il est pourtant parvenu à mener une carrière remarquable, et la musique y est sans doute pour beaucoup ! L'histoire de Mika, comme celle de nombreux dyslexiques, semble montrer que la pratique de la musique est bénéfique en cas de troubles de l'apprentissage. S'il n'est pas toujours facile de discerner la part de la musique dans les effets thérapeutiques – l'effet observé pouvant être aussi lié à des facteurs sociaux, éducatifs ou psychoaffectifs –, les mécanismes à l'œuvre sont de mieux en mieux compris, tout comme le champ d'efficacité d'entraînements musicaux sur les pathologies du développement comme la dyslexie, les troubles de l'attention ou du spectre autistique.

LA DYSLEXIE : RESTAURER LES CONNEXIONS CÉRÉBRALES

7 à 12 % de la population présente des troubles « dys » parmi lesquels la dyslexie. En grande partie d'origine génétique, ses causes et ses mécanismes sont de mieux en mieux connus. On sait, par exemple, de manière assez précise quelles sont les régions du cerveau impliquées en cas de difficultés de lecture : ce sont des zones du cortex qui ne s'activent pas suffisamment lors des tâches impliquant la transformation des lettres en sons, et celles qui segmentent les mots entendus en phonèmes, (c'est-à-dire en syllabes et en sons). Les résultats les plus décisifs, obtenus grâce à l'IRM de diffusion, ont permis de tracer avec une précision millimétrique le trajet des faisceaux de substance blanche qui assurent les connexions à l'intérieur du cerveau, autorisant ainsi le transport de l'information. Parmi eux, le faisceau arqué qui relie entre elles les zones sensorielles (notamment auditives et visuelles) aux zones motrices, a retenu l'attention des chercheurs. Il joue un rôle essentiel dans les apprentissages, et en particulier celui de la lecture.

Or, chez les personnes dyslexiques, l'altération de ce faisceau arqué constitue un obstacle de taille à l'acquisition de la lecture. Mais ce faisceau, qui se développe de manière imparfaite chez le dyslexique avant même l'âge d'apprentissage de la lecture, peut se reconstituer à la suite d'une rééducation intensive. Et la musique en fait partie.

Des recherches en neurosciences ont en effet montré que la pratique intensive et durable de la musique modifie de manière considérable l'anatomie même du cerveau. C'est la fameuse plasticité cérébrale, cette capacité du cerveau à se remodeler en fonction des apprentissages.

Ainsi, un instrumentiste chevronné, contrairement à un non-musicien, présente souvent une hypertrophie du corps calleux, qui sert de pont et assure ainsi le transfert des informations entre les hémisphères gauche et droit. Et, chez un musicien, qu'il soit instrumentiste ou chanteur, le faisceau arqué est jusqu'à une fois et demie plus développé que dans la population générale. Autant de signes qu'un entraînement musical peut contribuer à restructurer les connexions de substance blanche, et tout particulièrement le faisceau arqué.

SYNCHRONISER L'ACTIVITÉ ÉLECTRIQUE

Mais ce n'est pas tout. Des expériences ont montré que la pratique musicale pouvait également contribuer à renforcer les connexions et la cohérence temporelle entre des régions du cortex impliquées dans l'apprentissage de la lecture qui, chez les dyslexiques, peinent à communiquer entre elles. Des exercices de

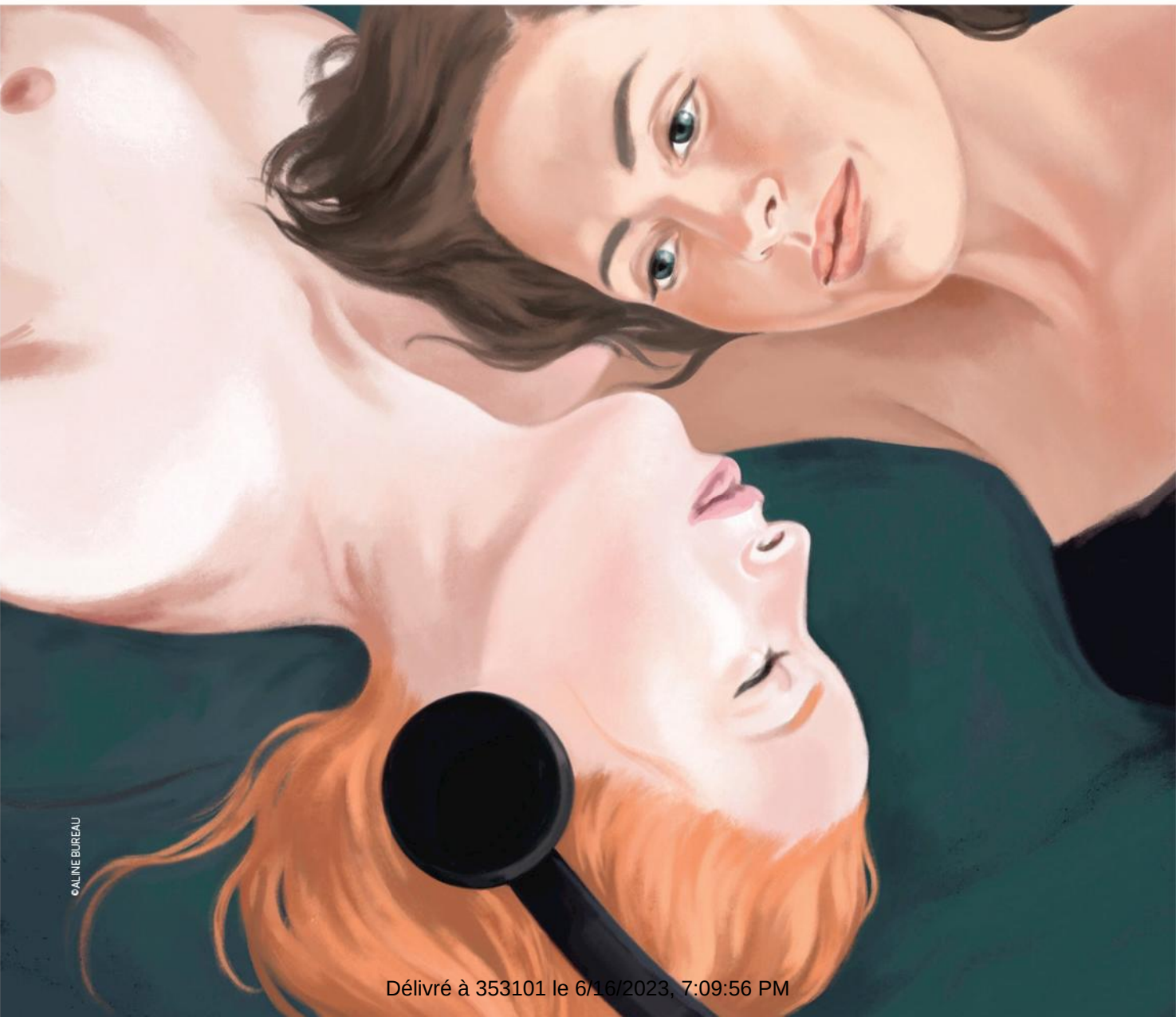
Délivré à 353101 le 6/16/2023, 7:09:56 PM

lecture scandée par le rythme ont ainsi été proposés avec succès à des personnes affectées par ce trouble. Il s'agit de lire des syllabes, mots ou phrases au rythme de la musique jouée en fond sonore. Au fil de l'entraînement, le rythme de la musique s'accélère, corsant ainsi la tâche du lecteur. Utilisé deux fois par semaine chez des collégiens dyslexiques pendant neuf séances individuelles de trente minutes, le programme a été suivi d'une amélioration de la lecture, tant en rapidité qu'en exactitude.

Ainsi, une stimulation rythmique produite par un métronome, une percussion ou plus largement par la musique semble posséder une vertu curative sur les dysfonctionnements induits par le défaut de connectivité caractéristique de la dyslexie. Et pourrait, par extrapolation, être utilisée dans d'autres troubles du neurodéveloppement.

LES TROUBLES DE L'ATTENTION : UN EXERCICE DE SYNCHRONISATION

Parmi eux, le TDAH (trouble du déficit d'attention avec hyperactivité)



©ALINE BUREAU

Délivré à 353101 le 6/16/2023, 7:09:56 PM

est un des plus fréquents. Ses mécanismes commencent à être identifiés avec précision grâce à l'imagerie cérébrale ainsi qu'à une meilleure connaissance de l'effet du principal traitement disponible : le méthylphénidate. Cette molécule, connue pour son efficacité spectaculaire sur les symptômes de la maladie, a permis de comprendre que le défaut fondamental à l'origine du TDAH affecte le métabolisme de deux molécules qui assurent la transmission des messages entre neurones (neuromédiateurs), la dopamine et la noradrénaline. Normalement, ces neuromédiateurs qui agissent sur certaines régions cérébrales – principalement le cortex du lobe frontal – contribuent à orienter l'attention vers les éléments pertinents de l'environnement, à inhiber la tendance à se laisser distraire par des *stimuli* non pertinents, et assurent le maintien de l'attention lors d'une action prolongée.

Or, on sait aujourd'hui que ces différentes facettes du processus d'attention relèvent de mécanismes subtils d'ajustement des rythmes oscillatoires internes de notre cerveau avec les rythmes du monde environnant. Des recherches récentes ont, en outre, pointé les dysfonctionnements d'horloge interne chez les personnes atteintes de TDAH. D'où l'idée d'utiliser les propriétés rythmiques de la musique pour proposer une alternative non médicamenteuse à des patients qui, pour diverses raisons, ne peuvent bénéficier de ces traitements chimiques.

Plusieurs équipes ont eu recours de manière expérimentale au rythme musical, qu'il s'agisse d'un simple métronome ou de *stimuli* musicaux plus complexes, pour entraîner le cerveau à ajuster les fluctuations spontanées de l'attention avec les régularités d'un environnement sonore. Des progrès importants ont été constatés : par exemple, une équipe de l'université de Montpellier ❶ a observé, après une dizaine de séances d'exercices de synchronisation à ces rythmes, une amélioration significative des capacités d'inhibition de la mémoire de travail visuospatiale (qui permet de stocker et manipuler des informations pendant une courte durée pour accomplir une tâche) chez des personnes atteintes de TDAH. Les chercheurs concluent également à une meilleure maîtrise de l'impulsivité cognitive qui pousse à agir sans prendre en compte les conséquences de ses actes.

Précisons que ces résultats ne confirment ni la validité de toutes les musicothérapies dans le traitement du TDAH, ni l'idée largement répandue selon laquelle l'écoute passive de musique « relaxante » serait efficace. Une approche scientifique est en effet nécessaire pour valider les thérapies non médicamenteuses de cette maladie.

Les propriétés rythmiques de la musique pourraient être utiles pour proposer une alternative non médicamenteuse à des patients atteints de TDAH qui ne peuvent pas bénéficier des traitements chimiques.

EN PRATIQUE
MIEUX VIEILLIR AVEC LA MUSIQUE

Un homme âgé, assis sur le fauteuil d'une résidence québécoise de personnes atteintes d'Alzheimer, semble un peu perdu. Sa fille, musicienne, qu'il ne reconnaît plus depuis plusieurs mois, lui joue un air de violon familier. Dès les premières notes, l'homme se redresse, s'ouvre à son environnement, un immense sourire aux lèvres. Il bat la mesure et fredonne la mélodie. Son chant est sans paroles, mais la joie déborde et se diffuse autour de lui. « *On communique avec les émotions, comme jamais auparavant* », s'émerveille la violoniste. Cette scène, filmée lors du premier documentaire que j'ai consacré à la maladie d'Alzheimer il y a près de vingt-cinq ans, est gravée dans ma mémoire ❶. À l'époque, les recherches sur l'impact de la musique sur le cerveau commençaient à peine.

Depuis, les observations et les travaux scientifiques ne cessent de confirmer les bienfaits de la musique sur les cerveaux vieillissants. « *On peut jouer les variations d'un thème familier et inciter les personnes à deviner de quelle chanson il s'agit* », commente Emmanuel Bigand, chercheur spécialisé en cognition musicale *(p. 36)*. « *De cette façon, on interagit avec elles, ce qui augmente à la fois la stimulation cognitive et le plaisir !* »

LES TROUBLES DU SPECTRE AUTISTIQUE : AMÉLIORER LA COMMUNICATION

Selon des recherches récentes, la musique pourrait également se révéler bénéfique chez les personnes atteintes de troubles du spectre autistique (TSA). Ces dernières ont souvent de grandes difficultés à développer des relations sociales, du fait de déficits dans le traitement des signaux émotionnels complexes émis lors des interactions humaines. En revanche, leur capacité à identi-

Délivré à 353101 le 6/16/2023, 7:09:56 PM

Parmi les dernières études publiées, une équipe de chercheurs suisses vient de montrer que la pratique et l'écoute active de la musique peuvent freiner le déclin cognitif en stimulant la production de matière grise dans certaines régions du cerveau. Car la plasticité cérébrale est encore possible même à un âge avancé. Les chercheurs ont mené leur étude auprès de personnes âgées de 62 à 78 ans n'ayant jamais eu d'apprentissage musical. Si les effets se sont révélés positifs, augmentant notamment les performances concernant la mémoire de travail (celle dont on a besoin pour se souvenir d'une liste de courses, par exemple), ni l'écoute active ni la pratique du piano n'ont empêché un processus global d'atrophie cérébrale. « *Les interventions musicales ne peuvent pas rajeunir le cerveau, mais uniquement freiner le vieillissement de certaines de ses régions* », commente Damien Marie, neuroscientifique spécialisé en audition, coauteur de l'étude ❷. ● LAURENCE SERFATY

❶ *Le mystère alzheimer*, Laurence Serfaty et Jean-Paul Billault, 2000. https://www.filmoptioninternational.com/fr/le-mystere-alzheime.

❷ Damien Marie *et al.*, « Music interventions in 132 healthy older adults enhance cerebellar grey matter and auditory working memory, despite general brain atrophy », *Neuro-image: Reports*, vol. III, n° 2, juin 2023.

fier les émotions véhiculées par la musique est généralement préservée ; il a été démontré à plusieurs reprises que musique et art-thérapie peuvent aiguiser la perception sensorielle ainsi que la communication verbale et non verbale ❷. De même, la composante rythmique et motrice de la musique a également permis de faciliter la motricité globale et fine souvent altérée chez les enfants atteints de TSA.

Mais ces vertus de la musique sont plus volontiers attribuées aux

Des adolescents atteints d'autisme ayant appris à jouer de la batterie ont enregistré un reflux significatif de leurs symptômes d'hyperactivité et d'inattention.

émotions suscitées par l'écoute elle-même, qu'à son impact sur les mécanismes cérébraux.

Une étude ❸ a été menée par des chercheurs canadiens des universités de Montréal et McGill auprès de préadolescents souffrant d'autisme, dont les troubles de la communication ont été mesurés avant et après une session de quelques semaines de pratique musicale intensive. Pendant trois mois, 51 enfants de 6 à 12 ans ont suivi une thérapie fondée sur des séances hebdomadaires de quarante-cinq minutes. À l'issue de cette période, les parents des jeunes participants ont constaté des progrès notables de communication, avec des répercussions positives sur la vie de famille, par rapport à un second groupe dont la prise en charge, axée sur le jeu, n'incluait pas de musique.

Ces résultats ont été ensuite mis en perspective avec les images de l'IRM, réalisées avant et après l'expérience. Ces clichés attestent d'une meilleure connectivité entre les régions motrices et auditives du cerveau impliquées dans les interactions sociales, et ce, uniquement pour les enfants ayant bénéficié de ce programme musical. Dans la même veine, une autre étude ❹ a plus récemment montré que des adolescents atteints d'autisme ayant appris à jouer de la batterie ont enregistré un reflux significatif de leurs symptômes d'hyperactivité et d'inattention. On observe par ailleurs sur les IRM une meilleure connexion entre des régions cérébrales impliquées dans le système de la récompense (système de motivation indispensable à la survie).

La musique constitue, on le voit, un outil précieux au sein de l'arsenal thérapeutique à l'œuvre dans ce vaste domaine des troubles du neurodéveloppement. S'il est trop tôt aujourd'hui pour dire que la « musicothérapie » représente la solution à tous les troubles du neurodéveloppement, il est clair que des composantes de l'activité musicale, comme le rythme notamment, sont bénéfiques à la reconstruction des circuits altérés qu'il s'agisse d'autisme, de TDAH, de troubles du langage, de la lecture et autres troubles d'apprentissage. L'enjeu consiste désormais à les appliquer aux domaines du soin et de la pédagogie.

● MICHEL HABIB
Neurologue au CHU-Marseille et président de Neurodys-Paca, association spécialisée dans les troubles d'apprentissage de l'enfant. Fondateur de la *Revue de neuropsychologie*, auteur de *Le Génie des dys*, éd. Sciences Humaines, 2023.

❶ Frédéric Puyjarinet *et al.*, « Psychomotricité et trouble du déficit de l'attention/hyperactivité : évaluation d'un programme de rééducation basé sur des mises en situation rythmique », *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence*, vol. LXVIII, n° 1, janvier 2020.

❷ Stéphane Scotto di Rinaldi et Bruno Gepner, « Musicothérapie pour les enfants et les adolescents avec des troubles du spectre de l'autisme : une revue de la littérature », *L'Information psychiatrique*, vol. XCIX, 2023/1.

❸ Megha Sharda *et al.*, « Music improves social communication and auditory-motor connectivity in children with autism », *Translational Psychiatry*, vol. VIII, n° 1, octobre 2018.

❹ Marie-Stephanie Cahart *et al.*, « The effect of learning to drum on behavior and brain function in autistic adolescents », *PNAS*, vol. CXIX, n° 23, 31 mai 2022.

Délivré à 353101 le 6/17/2023, 1:28:27 PM

NOTRE OREILLE EST-ELLE CULTURELLE ?

Nos émotions musicales sont-elles innées et universelles, liées aux structures auditives et cognitives de l'humain ? Ou dépendent-elles de notre culture et de notre personnalité ? Cette question fait l'objet d'un débat non tranché entre sciences sociales et sciences cognitives.

© ALINE BUREAU

« *Si la musique est une langue universelle, elle est parlée avec toutes sortes d'accents* », a écrit en 1890 le critique musical et dramaturge irlandais, George Bernard Shaw. Reste à savoir si ces accents gênent la compréhension des émotions qu'elle véhicule. « *C'est une question que l'anthropologie a longtemps considérée comme hors-champ. Mais on trouve des éléments dans les récits de voyages des missionnaires* », relate Filippo Bonini Baraldi, ethnomusicologue à l'université nouvelle de Lisbonne. Dans *Mémoire sur la musique des Chinois* (1779), Joseph Marie Amiot raconte l'absence d'émoi sur les visages de ses

Délivré à 353101 le 6/17/2023, 1:28:27 PM

auditeurs chinois lorsqu'il joue de la musique occidentale. S'il les interroge, ces derniers disent ne ressentir aucune émotion particulière. « *Cette anecdote va dans le sens de l'oreille culturelle, théorie qui rassemble la plupart des ethnomusicologues* », précise F. Bonini Baraldi.

Cette théorie, proposée par l'ethnomusicologue Bernard Lortat-Jacob au début des années 2000 [1], s'appuie sur « *l'idée que l'oreille se forme à la culture et que la signification de la musique s'apprend* », explique F. Bonini Baraldi. Au sein de l'université Paris-Nanterre, Aurélie Helmlinger, qui dirige le Centre de recherche en ethnomusicologie, abonde : « *On a tous fait l'expérience de ne pas comprendre une musique. Il faut apprendre à l'écouter pour comprendre ce qui a du sens : c'est sa dimension culturelle.* »

Cela signifierait-il qu'on est insensible aux musiques inconnues ? Le contre-exemple est raconté par l'ethnologue Patrick Williams dans une biographie consacrée à Django Reinhardt : alors qu'il entend du jazz américain pour la première fois, les larmes montent aux yeux du célèbre musicien de jazz manouche. « *On peut être ému par une musique qu'on n'a jamais entendue auparavant. Ces deux anecdotes* (celle de Joseph Marie Amiot et celle de Patrick Williams, ndlr) *sont paradoxales. Elles illustrent la complexité du problème* », décrypte F. Bonini Baraldi.

Pour tenter de le démêler, il faut se plonger dans la structure musicale. Barbara Tillmann, spécialiste de cognition musicale au sein du Laboratoire d'étude de l'apprentissage et du développement à Dijon, distingue les indices acoustiques des indices liés au système musical d'une culture. Parmi les premiers, on trouve l'intensité ou volume sonore, la hauteur d'une note et ses variations ou le tempo. Les seconds qui s'ancrent dans un contexte culturel englobent les harmonies (combinaison de sons simultanés), les variations de hauteur d'une note à l'autre, mais aussi les gammes, ces suites de sons qui forment le cadre d'une musique.

> « SI LA MUSIQUE EST UNE LANGUE UNIVERSELLE, ELLE EST PARLÉE AVEC TOUTES SORTES D'ACCENTS. »
>
> ● GEORGE BERNARD SHAW (1856-1950)
> CRITIQUE MUSICAL ET DRAMATURGE

BRAHMS CHEZ LES PYGMÉES

« *Les paramètres acoustiques existent en dehors de la musique… Certains rythmes font partie de la biologie. Les battements du cœur ou les pas changent selon qu'on est excité ou déprimé… Ces séquences rythmiques se sont installées dans l'expérience humaine. On les retrouve dans la musique, où elles suggèrent différentes émotions* », poursuit F. Bonini Baraldi.

C'est également le cas de la prosodie, c'est-à-dire l'accentuation ou l'intonation de la voix humaine. « *Par exemple, quand l'émotion est gaie, la voix comme la musique peut beaucoup varier en hauteur d'une note à l'autre, la prosodie est accentuée,*

Pour parler d'émotion musicale, encore faut-il l'entendre ! Environ 1 à 2 % de la population souffre d'amusie congénitale, un trouble de la perception et de la production de la musique. Ces personnes ne présentent pas d'autres défauts auditifs ni cognitifs, et n'ont aucune lésion cérébrale. Dans les cas extrêmes, la musique ressemble à du bruit ou une langue étrangère pour les amusiques. Mais en général, « *ils ont un problème de perception, parfois de mémoire musicale. Par exemple, ils ont des difficultés à détecter une fausse note* », décrit Barbara Tillmann, du Laboratoire d'étude de l'apprentissage et du développement (LEAD) à Dijon.

Alors, d'où vient le problème ? Les recherches récentes montrent que ces amusiques ont du mal à détecter et à mémoriser les différences de ton entre deux notes. L'imagerie cérébrale laisse entrevoir des altérations de la communication au sein d'un réseau fronto-temporal.

Contrairement aux anhédoniques musicaux, les amusiques peuvent tout de même apprécier la musique. Les premiers, qui représentent entre 2 et 4 % de la population, sont capables de percevoir les émotions de la musique, mais n'en ressentent pas de plaisir. En cause, une altération de l'activation spécifique par la musique du circuit de la récompense. « *Les amusiques, à l'inverse, semblent capables de reconnaître des émotions musicales ou au moins juger leur intensité* », complète B. Tillmann. Pour les identifier, ils compensent probablement un défaut de perception des structures tonales avec d'autres indices. « *Ils ont du mal à exprimer un jugement conscient sur la musique, mais leur capacité de percevoir l'implicite semble intacte* », poursuit la chercheuse. Cette part de l'émotion musicale est d'ailleurs une dimension que la recherche commence seulement à appréhender. ● A.V.

Délivré à 353101 le 6/17/2023, 1:28:27 PM

ENQUÊTE

MONTRE-MOI TA *PLAYLIST*, JE TE DIRAI QUI TU ES

Tous les goûts sont dans la nature, mais comment se forment-ils ? Sommes-nous le fruit de notre époque ? De nos amitiés adolescentes ? Des préférences de nos parents ? De récents travaux en neuropsychologie ajoutent notre personnalité à l'équation. C'est à David Greenberg, des universités Bar-Ilan en Israël et Cambridge en Angleterre, qu'on doit cette découverte. En 2021, il a démontré que non seulement les personnes préfèrent la musique d'artistes dont la personnalité publique contient des traits similaires à la leur, mais aussi que globalement le public d'un artiste lui ressemble ❶. Il arrive d'ailleurs à prédire les préférences musicales de personnes sur la base d'un test de personnalité. Le chercheur a ainsi identifié des traits de la personnalité favorisant certains goûts musicaux, et ce dans 53 pays ❷. Sachez ainsi que les amateurs de David Bowie ont tendance à conserver les émotions négatives alors que les fans de Marvin Gaye sont gentils et plutôt courtois.

On sait également *via* la littérature scientifique existante que la musique est un marqueur de l'identité sociale. Elle aide à construire un *story telling*, à se choisir une image. On se définit comme fan de musique métal par passion du rock, mais aussi pour sa symbolique subversive et s'inscrire dans des groupes sociaux réputés solides. C'est également une manière d'exprimer sa distance avec des cultures plus populaires, voire commerciales. Et *vice versa*.

l'intensité sonore élevée et le tempo rapide, explique B. Tillmann. *Alors qu'une personne triste parle d'une voix plus faible, plus lentement et avec une prosodie moins variée et moins accentuée, monocorde.* » On reconnaît une universalité des émotions portées par ces paramètres acoustiques.

Ces idées sont soutenues par des travaux conduits en 2009 par Thomas Fritz auprès du peuple Mafa au nord du Cameroun. Ce neuroscientifique allemand a demandé à des auditeurs ouest-africains, qui n'avaient jamais entendu de musique occidentale, de classer des morceaux selon des catégories d'émotions basiques ❷. Les participants ont identifié la joie, la tristesse ou la peur sans difficulté dans les morceaux écoutés. Cette observation a aussi été confirmée récemment par une étude menée par des chercheurs de l'université McGill sur les Pygmées ❸. Des Pygmées Mbenzele de la forêt du Congo ont été invités à écouter un panel de musique occidentale, allant de morceaux de Brahms à la bande originale du film *Psycho*, équipés de capteurs (mesure du rythme cardiaque, de la respiration, de la sueur, de l'activation cérébrale…), et ensuite à exprimer leur sentiment à l'aide de *smiley*. Le même dispositif était proposé à des écoutants canadiens. Dans les grandes lignes émotionnelles, les réponses des deux groupes étaient similaires.

APPRENDRE À COMPRENDRE UNE MUSIQUE

La science a-t-elle résolu la question de la perception des émotions musicales ? Non. Car plusieurs problèmes de méthodologie demeurent dans ces travaux. Par ailleurs, de tels travaux seront de plus en plus difficiles à reproduire, tant les populations non exposées aux musiques occidentales deviennent rares.

Ces recherches suggèrent néanmoins que les paramètres acoustiques de la musique peuvent véhiculer des émotions basiques, reconnaissables quelle que soit la culture de celui qui les reçoit. « *Ces paramètres que sont le rythme ou l'intensité sont moins complexes à appréhender que les harmonies ou les dissonances* », susceptibles d'entraver notre compréhension de la musique étrangère, poursuit F. Bonini Baraldi.

A. Helmlinger confirme : « *Les changements de système de variations de ton entre chaque note sont déconcertants pour des non-initiés à ces types de musiques. Si on garde comme référence notre musique européenne, on risque d'émettre des jugements ethnocentriques à l'écoute de musiques fondées sur d'autres structures harmoniques, qui sonneront faux à notre oreille occidentale.* » Pour comprendre, il suffit d'écouter des musiques traditionnelles coréennes ou japonaises, et leurs gammes pentatoniques. Encore plus déstabilisantes à nos oreilles seront les échelles dites « équiheptaphoniques » qui structurent certains xylophones des Malinkés, un peuple d'Afrique de l'Ouest. Comme les gammes occidentales, elles comportent sept notes. Mais la variation de hauteur d'une note à l'autre y

> « CES PARAMÈTRES QUE SONT LE RYTHME OU L'INTENSITÉ SONT MOINS COMPLEXES À APPRÉHENDER QUE LES HARMONIES OU LES DISSONANCES. »
>
> **FILIPPO BONINI BARALDI**
> ETHNOMUSICOLOGUE

Délivré à 353101 le 6/17/2023, 1:28:27 PM

L'adolescence est évidemment une période clé pour la formation de l'identité sociale et donc pour la formation des goûts musicaux. D'ailleurs : on aimera et on se souviendra de ce qu'on a écouté entre 10 et 30 ans, la marque mémorielle étant maximale pour les morceaux de nos 14 ans. Ces morceaux-là structureront le reste de notre existence musicale. Et vous, vous étiez plutôt Bob Marley ou Jim Morrison ?

● A.V.

❶ David Greenberg *et al.*, « The self-congruity effect of music », *Journal of Personality and Social Psychology*, vol. CXXI, n° 7, juillet 2021.

❷ David Greenberg *et al.*, « Universals and variations in musical preferences. A study of preferential reactions to Western music in 53 countries », *Journal of Personality and Social Psychology*, vol. CXXii, n° 2, février 2022.

> POUR LES ETHNOMUSICOLOGUES, LES ÉMOTIONS MUSICALES SONT CULTURELLEMENT CONSTRUITES. POUR LES SCIENCES COGNITIVES, C'EST LA STIMULATION QUI PRIME. »
>
> ● AURÉLIE HELMLINGER
> ETHNOMUSICOLOGUE

est toujours la même alors que les gammes occidentales se construisent en alternant tons et demi-tons. En définitive, « *les musiques basées sur des systèmes tonals différents du nôtre sont perçues comme étranges et pour être appréciées nécessitent un apprentissage plus important* », conclut A. Helmlinger.

C'est probablement dans ces paramètres plus complexes, qui s'enseignent avec la culture, que les émotions les plus fines se transmettent. C'est là aussi que logent nos incompréhensions.

MALENTENDU

Dans *Chants à penser Gbaya* (1986), l'ethnomusicologue Vincent Dehoux raconte qu'il a été bouleversé par une musique de Centrafrique, dénuée là-bas de toute dimension esthétique. En effet, comme une langue, la musique peut être source de malentendus. « *La musique à laquelle on est souvent exposé est celle à la laquelle notre cerveau répond le mieux. C'est celle de notre culture* », reconnaît Laura Ferreri, neuroscientifique de la musique à l'université de Pavie (Italie).

Nous avons appris à associer une musique à un contexte. Celui-ci peut être complexe, et même représenter une personne. C'est ce que F. Bonini Baraldi a observé chez les Tsiganes de Roumanie ❹. « *Certains musiciens professionnels associent une mélodie à des individus. Quand ces derniers croisent un musicien, ils lui jouent mélodie personnelle. C'est source d'émotions d'avoir sa propre carte d'identité musicale* », raconte le chercheur. Par la suite cette mélodie personnelle pourra être utilisée dans différents contextes : à un mariage, pour susciter la joie, à des funérailles, pour faire pleurer en évoquant le défunt…

« *S'il est difficile de trouver des universaux dans les émotions musicales, on peut chercher des processus cognitifs communs. Et la mémoire est un levier d'émotion puissant* », poursuit l'ethnomusicologue. On associe des séquences sonores à des évènements auxquels on a été exposé. Et le son est un véhicule mémoriel puissant. Sa force est d'ailleurs bien connue des spécialistes de la maladie d'Alzheimer (*lire encadré p. 40*). « *Chez les patients souffrant de la maladie d'Alzheimer, il est possible de réactiver des souvenirs grâce aux émotions musicales* », précise L. Ferreri.

La question de l'universalité de l'émotion musicale s'inscrit ainsi dans différentes grilles de lecture scientifique. « *Pour les ethnomusicologues, les émotions musicales sont culturellement construites. Pour les sciences cognitives, c'est la stimulation qui prime. La réponse est probablement à l'intersection des deux conceptions* », résume A. Helmlinger.

Ces barrières culturelles tendent à disparaître sous l'effet d'une industrie musicale mondialisée. « *Aujourd'hui, l'émotion musicale s'uniformise par la radio ou le cinéma. Ces médias de masse nous disent comment il faut associer le son et l'émotion* », remarque F. Bonini Baraldi. Y perdrons-nous en émotions ?

● AGNÈS VERNET

❶ Bernard Lortat-Jacob, « Musique et muséographie : les murs ont des oreilles », *Cahiers de musiques traditionnelles*, janvier 2003.

❷ Thomas Fritz *et al.*, « Universal recognition of three basic emotions in music », *Current Biology*, vol. XIX, n° 7, juillet 2009.

❸ Hauke Egermann *et al.*, « Music induces universal emotion-related psychophysiological responses. Comparing Canadian listeners to Congolese Pygmies », *Frontiers in Psychology*, novembre 2014.

❹ Filippo Bonini Baraldi, « All the pain and joy of the world in a single melody. A Transylvanian case study on musical emotion », *Music Perception*, vol. XXVI, n° 3, février 2009.

POUR ALLER PLUS LOIN

- *Django*
  Patrick Williams, rééd. Parenthèses, 1998.
- *Tsiganes, empathie et musique*,
  Filippo Bonini Baraldi, Maison des sciences de l'Homme, 2013.

Délivré à 353101 le 6/17/2023, 1:28:27 PM

DES TAMBOURS DE LA GUERRE AUX HYMNES À LA PAIX

En cas de conflit armé, la bataille se joue aussi sur le front musical, qu'il s'agisse de sidérer l'ennemi, de galvaniser les troupes ou d'asseoir sa puissance. Elle sert aussi à retisser des liens entre les communautés.

Sept décembre 2022. Ouverture de la nouvelle saison à la Scala de Milan en Italie. Sur le parvis, des voix ukrainiennes s'élèvent contre la représentation de l'opéra *Boris Godounov*, chef-d'œuvre du compositeur russe Modeste Moussorgski. Elles la comparent à un acte de propagande au profit de Vladimir Poutine. Cette dénonciation n'est pas un cas isolé. Depuis l'agression de l'Ukraine par la Russie en février 2022, un troisième front adossé au militaire et à l'économique s'est érigé, notamment en Europe : celui de la culture. Bannissement d'œuvres, annulation de concerts, injonctions faites aux artistes de choisir leur camp. La musique se retrouve au cœur de la guerre, elle-même interprétée en termes acoustiques par Volodymyr Zelensky, qui lors de la cérémonie des Grammy Awards en 2022, a appelé à remplir « *le silence des bombes et des gens assassinés* » par des chants et des mélodies. Ces exemples récents attestent d'une autonomie toute relative de l'art musical par rapport au politique ❶.

Si de nombreux compositeurs défendent leur indépendance à l'égard des pouvoirs en place, à l'instar d'Igor Stravinsky dénonçant, à son époque, le réalisme soviétique qui met la musique au service d'un projet idéologique, cette position relève d'une ligne de crête délicate en temps de guerre. Le chef de l'orchestre du Capitole, Tugan Sokhiev, en a fait l'expérience à ses dépens récemment, lorsque le maire de Toulouse l'a exhorté à prendre parti entre la Russie et l'Ukraine. Considérant que sa trajectoire professionnelle dépasse les appartenances nationales, T. Sokhiev a refusé de prendre une telle décision en démissionnant du Capitole comme de son poste de directeur musical du théâtre du Bolchoï : « *On me demande de choisir une tradition culturelle plutôt qu'une autre.* (...) *On me demandera bientôt de choisir entre Tchaïkovski, Stravinsky, Chostakovitch et Beethoven, Brahms, Debussy* », déplore-t-il.

UNE SOURCE D'ÉNERGIE

On connaît les pouvoirs de la musique sur les âmes et sur les corps. Ils sont à l'œuvre dans les conflits armés selon au moins trois finalités.

Primo, pour sidérer. Des trompettes qui provoquent la chute des murailles de Jéricho dans l'Ancien Testament à l'usage de la torture acoustique au sein de la prison de Guantanamo, le recours à la musique vise à briser la volonté de la partie adverse. La diffusion de bandes sonores lors d'opérations psychologiques pendant la guerre du Vietnam ou encore l'exposition des prisonniers à de la musique métal (ou des chansons pour enfants...) diffusées au-delà de 160 décibels sont autant d'exemples qui exploitent cette indéniable vulnérabilité humaine soulignée par l'écrivain Pascal Quignard : « *Les oreilles n'ont pas de paupières.* »

Secundo, pour galvaniser les troupes : au front, les fifres et percussions qui accompagnaient les armées ont laissé place aux MP3 utilisés par les militaires pour se donner du courage. Mais à l'arrière aussi, la musique a toute sa place. Interpréter une chanson traditionnelle ou même de la musique baroque pendant des bombardements est un acte de résistance en Ukraine. Pour la violoniste Vera Lytovchenko, la musique devient alors « *l'unique arme permettant de montrer que je n'ai pas peur* ». Autant de preuves selon lesquelles la puissance d'une nation ne se mesure pas à l'aune des capacités militaires en présence, mais à la cohésion de son peuple. Cette dernière n'est pas quantifiable, ce qui explique en partie l'échec des principaux pronostics russes selon lesquels la guerre serait courte. Indéniablement, la musique favorise l'expression de cette cohésion.

Tertio, pour soutenir l'effort : la

Délivré à 353101 le 6/17/2023, 1:28:27 PM

© ALINE BUREAU

musique s'invite dans les élans de solidarité en période d'affrontements. Sur les barricades érigées lors des événements de Maidan en 2014 à Kiev, un piano est investi par les manifestants. Repeint aux couleurs du mouvement, il déverse du Chopin sous les doigts d'une jeune virtuose, Antuanetta Mishchenko, mais aussi des chansons variées, à l'instar de celles des Beatles, qui expriment l'attachement aux valeurs de liberté et de démocratie.

Il y a plus d'un demi-siècle, la guerre froide prit la forme d'une lutte culturelle au sein de laquelle la musique ne fut pas négligée. Le département d'État américain, par exemple, *via* l'ambitieux programme « Les ambassadeurs du jazz », chercha à promouvoir une identité nationale qui intègre des traditions afro-américaines. Cette logique d'instrumentalisation de la musique est toujours à l'oeuvre lorsque l'administration de George W. Bush installe une « route de la soie » sonore sur le Mall de Washington parallèlement au déclenchement de la guerre en Afghanistan. Ou quand le Kremlin organise un concert dans l'amphithéâtre de Palmyre en Syrie pour célébrer la reprise de la ville par les troupes russes sur l'État islamique. La musique contribue indéniablement au prestige d'une puissance définie comme globale, à la fois militaire et culturelle.

Mais la musique est elle-même puissance à travers le message qu'elle diffuse dans sa capacité, par exemple, à dessiner un sentier de paix. En regroupant depuis 1999 de jeunes Israéliens, Palestiniens et issus d'autres pays arabes, au sein de l'Orchestre du divan, Daniel Barenboim n'a pas d'autre ambition. Il offre un nouvel imaginaire politique. Même s'il répète à l'envi que cet orchestre ne vise ni la normalisation entre les deux pays ni la paix en tant que telle.

LA MUSIQUE À SA « JUSTE » PLACE

En période dite de « postconflit », faire de la musique n'est ni une manière de se substituer au politique (offrir une solution pratique de rechange) ni de se réfugier hors du politique (en dispensant une sorte de substance médicamenteuse pour calmer ses douleurs). Ce serait trop lui demander ❷. Cette modestie dans les effets pacificateurs de la musique n'empêche pas une double ambition, y compris en période de guerre, pour les diplomaties musicales qui entendent tisser des liens entre individus et communautés. Tout d'abord, l'idée est d'expliquer pourquoi il convient ou non de maintenir des œuvres musicales dans un répertoire. Par exemple, l'orchestre philharmonique de Cardiff a choisi de retirer la *Marche slave* et l'*Ouverture 1812* de Tchaïkovski jugées non « audibles » dans le contexte de l'agression russe. De même que la radio polonaise a préféré annuler *Pulcinella* de Stravinsky à Katowice, en mars 2022, lors de la tournée de la Maestra (compétition de cheffes d'orchestre), alors que l'œuvre, inspirée de la musique baroque italienne, n'a absolument rien de russe. Mais plutôt que de la mettre à l'index, n'aurait-il pas mieux valu expliquer cette œuvre ?

Il s'agit par ailleurs pour les diplomaties musicales d'inventer des répertoires au service de nouveaux mondes sonores transculturels. En témoigne le mouvement Opera for Peace, première académie d'opéra dédiée à la paix et à la justice sociale, où la création devient invitation à traverser des frontières. C'est ainsi que la musique, malgré son ambivalence et ses utilisations politiques, peut renouer avec l'appel d'un « chez soi » ; un « *astre, conçu comme une terre nouvelle* » disait le philosophe Ernst Boch.

FRÉDÉRIC RAMEL
Professeur agrégé des universités, chercheur au Centre de recherches internationales (Sciences po). Ses recherches portent sur la sécurité mondiale et le multilatéralisme, mais aussi la sensibilité et la musique dans les relations internationales.

❶ Frédéric Ramel et Jean-Jacques Roche, « Musique », *in* Benoît Durieux *et al.* (dir), *Dictionnaire de la guerre et de la paix*, PuF, 2017.
❷ Denis Laborde (coord.), « L'idéal du musicien et l'âpreté du monde », *Gradhiva*, n° 31, 2020.

POUR ALLER PLUS LOIN
- *Music, Sound and Conflict*
Blog de Luis Velasco-Pufleau.
https://msc.hypotheses.org/

Délivré à 353101 le 6/17/2023, 1:28:27 PM

POUR PROLONGER LA LECTURE

Les sources de ce dossier

- ***Pourquoi la musique ?***
  Francis Wolff, Fayard, 2015.
- ***La Musique et l'ineffable***
  Vladimir Jankélévitch, 1961, rééd. Seuil, coll. « Points », 2015.
- ***La Symphonie neuronale. Pourquoi la musique est indispensable au cerveau***
  Emmanuel Bigand et Barbara Tillmann, humenSciences, 2020.
- ***Apprendre la musique. Nouvelles des neurosciences***
  Isabelle Peretz, Odile Jacob, 2018.
- ***Une symphonie fantastique. L'histoire de la musique des origines à nos jours***
  Michael Spitzer, Saint-Simon, 2022.
- **« Musique »**
  Frédéric Ramel et Jean-Jacques Roche, *in* Benoît Durieux *et al.* (dir), *Dictionnaire de la guerre et de la paix*, PUF, 2017.
- **« Néandertal et Cro-Magnon, le renne et le son »**
  Michel Dauvois, *Revue de paléobiologie*, vol. XXXVII, n° 2, décembre 2018.

Les classiques

- ***Musicophilia. La musique, le cerveau et nous***
  Oliver Sacks, Seuil, 2009.
- ***Musique***
  Michel Serres, Le Pommier, 2014.
- ***L'Altération musicale. Ou ce que la musique apprend au philosophe***
  Bernard Sève, Seuil, 2013.
- ***The Singing Neanderthals. The origin of music, language, mind and body***
  Steven Mithen, Harvard University Press, 2005.
- ***Le Sens musical***
  John Blacking, Minuit, 1980.
- ***La République livre III***
  Platon, Flammarion, coll.« GF », 2016.

Pour faire un pas de côté

- ***Tubes. La philosophie dans le juke-box***
  Peter Szendy, Minuit, 2008.
- ***Music Animation Machine***
  Smalin, chaîne Youtube du compositeur Stephen Malinowski. Animation en formes géométriques et en couleurs de morceaux du répertoire classique.

Notre coup de cœur

- ***La Musique et les heures***
  Vladimir Jankélévitch, Seuil, 1988.

Podcast

- **« Mais au fait, pourquoi fait-on de la musique ? »**
  Léopold Tobisch, France Musique, 15 octobre 2021.

Site Internet

- ***Music, Sound and Conflict***
  Site bilingue (français-anglais) très fourni du musicologue Luis Velasco-Pufleau sur la dimension politique de la musique dans les sociétés contemporaines.
  https://msc.hypotheses.org/

DANS LES ARCHIVES DE SCIENCES HUMAINES (WWW.SCIENCESHUMAINES.COM)

- **« Ce que la musique fait aux humains »**
  Jean-François Bouvet, *Sciences Humaines*, n° 272, juillet 2015.
- **« La musique peut-elle soigner ? »**
  Déborah Corrèges, inédit Web. www.scienceshumaines.com/la-musique-peut-elle-soigner_fr_29134.html

ABONNEZ-VOUS

SCIENCES HUMAINES

Chaque mois, toutes les sciences humaines en un seul magazine

Abonnement 1 an

Particuliers en **France métropolitaine**

10 Mensuels

54 €

seulement au lieu de 67 €

Nouveauté ACCÈS aux ARCHIVES

BULLETIN D'ABONNEMENT

OUI, je m'abonne

☐ 54 € pour 10 Mensuels

Je règle aujourd'hui la somme de ..... €

☐ Par chèque (bancaire ou postal) à l'ordre de Sciences Humaines

☐ Par virement Banque Populaire Bourgogne Franche-Comté
IBAN : FR76 1080 7004 0922 1217 7531 021
BIC : CCBPFRPPDJN

Mes coordonnées :

Nom .....

Prénom .....

Adresse .....

.....

CP Ville .....

Pays .....

Courriel .....

À compléter et à retourner avec votre règlement dans une enveloppe NON AFFRANCHIE à :

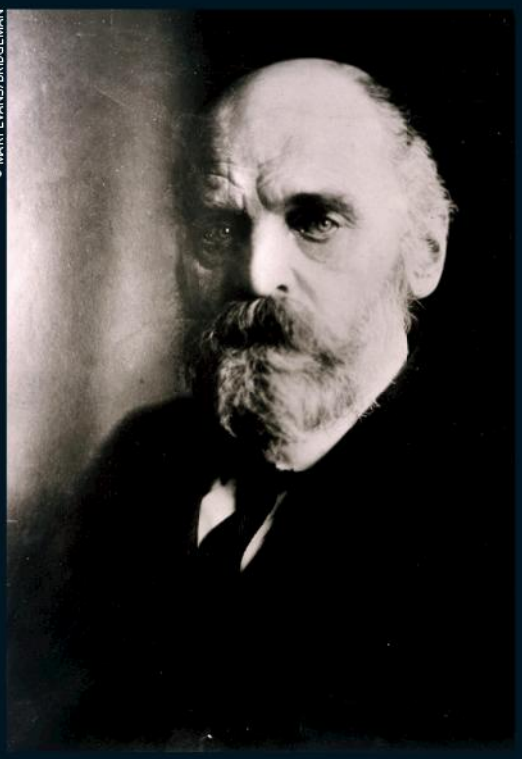
Sciences Humaines
Libre Réponse 60 546
89 019 Auxerre Cedex

POUR ALLER PLUS VITE, APPELEZ LE 03 86 72 17 39
CODE PROMO 360
(PAIEMENT PAR CARTE BANCAIRE)

DÉCOUVREZ TOUTES NOS OFFRES D'ABONNEMENTS EN SCANNANT CE QRCODE

En retournant ce formulaire, vous acceptez que Sciences Humaines responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation Client et d'actions marketing sur ses produits et services. Pour connaître les modalités de traitement de vos données ainsi que les droits dont vous disposez (accès, rectification, effacement, opposition, portabilité, limitation des traitements, sort des données après décès), consultez notre politique de confidentialité à l'adresse https://www.scienceshumaines.com/politique-confidentialite ou écrivez à notre Délégué à la protection des données à Sciences Humaines BP 256 – 89004 Auxerre Cedex ou serviceclients@scienceshumaines.fr

Délivré à 353101 le 6/17/2023, 1:28:27 PM



© MARY EVANS/BRIDGEMAN

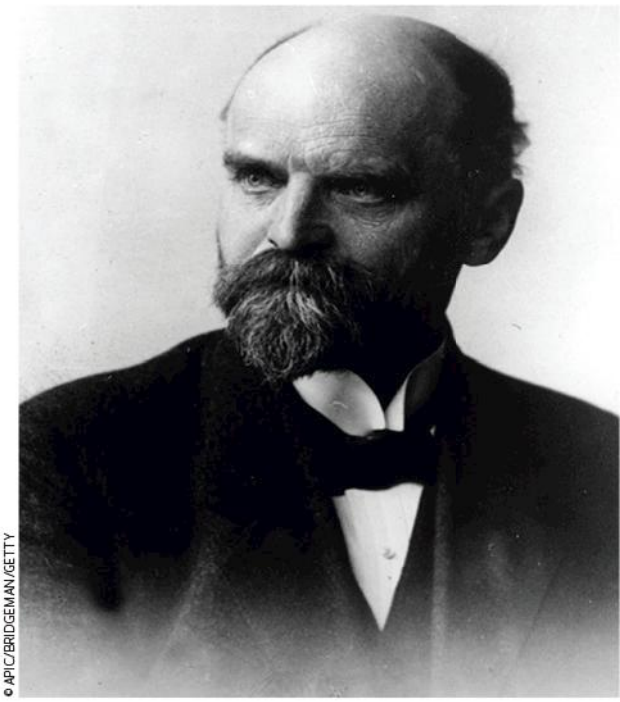
Comme beaucoup de philosophes du 19e siècle, Ferdinand Tönnies cherche à comprendre comment advient la société moderne. Il établit alors l'opposition entre communauté et société. Que signifiait pour son auteur ce modèle qui a inspiré de nombreux sociologues ?

NICOLAS JOURNET

RÉFÉRENCE

FERDINAND TÖNNIES, La communauté contre la société

Délivré à 353101 le 6/17/2023, 1:28:27 PM


© APIC/BRIDGEMAN/GETTY

Ferdinand Tönnies, philosophe de formation et qui fut professeur à l'université de Kiel (Allemagne), est l'auteur de plusieurs centaines d'articles sur divers sujets sociologiques, mais on ne retient le plus souvent de lui qu'un seul ouvrage intitulé *Gemeinschaft und Gesellschaft*, soit *Communauté et société*. Publié en 1887, il sera lu, cité et critiqué par les fondateurs des sociologies allemande et française (Max Weber, Georg Simmel, Émile Durkheim), car il fournit une réponse à la fois intuitive et systématique à une interrogation présente chez tous les observateurs de l'époque : qu'est-ce qui différencie la société moderne de celles qui l'ont précédée ?

La démarche de F. Tönnies n'est pas du tout empirique, mais déductive. Il part d'une opposition proposée par le psychologue Wilhelm Wundt entre « volonté organique » et « volonté réfléchie », et y associe : l'organique c'est l'action guidée par le plaisir, l'habitude, la mémoire, le passé ; le réfléchi c'est l'action raisonnée, intéressée et tournée vers l'avenir. Ces dispositions donnent naissance à des modes de relations humaines que F. Tönnies peut ainsi opposer : d'un côté, les liens du sang, la famille, les relations personnelles, les rapports gouvernés par l'habitude, la coutume et la religion ; de l'autre, les rapports contractuels, encadrés par des lois créées à cet effet, les transactions marchandes, le salariat. Ce schéma lui permet de construire deux modèles sociaux, également idéal-typiques, qu'il va opposer systématiquement tout au long de son œuvre : la communauté et la société.

Ils s'incarnent dans des formes de vie contemporaines que F. Tönnies distribue ainsi : d'un côté, la vie de famille, du village, voire de la petite ville, de l'autre, la grande ville et la vie publique, à quoi il ajoute que le commerce est « *ce qui donne le ton fondamental* » de la vie urbaine. Mais F. Tönnies est un lecteur de Karl Marx, d'Herbert Spencer, de Henry Sumner Maine, philosophes et sociologues pour lesquels toute différence est un pas dans l'histoire de l'humanité. Aussi, la communauté et la société ne sont pas seulement des réalités qui coexistent et se complètent : ce sont des formations historiques, la seconde ayant succédé à la première. À la fin de son ouvrage, il les présente sous la forme de « *deux ères qui se font face dans les grands développements culturels de l'humanité : l'ère de la société suit celle de la communauté. Celle-ci est caractérisée par la volonté sociale comme concorde, coutume et religion, celle-là par la volonté sociale comme convention, politique et opinion publique.* »

À partir de là, F. Tönnies n'a pas de mal à souligner combien le 19e siècle, marqué par l'urbanisation, l'industrialisation, le capitalisme, le libéralisme économique, le développement des banques et de la condition ouvrière, se dirige vers une sociabilité de plus en plus rationnelle et froide, au détriment des liens communautaires existant auparavant (familles, villages, corporations). Or, F. Tönnies le déplore : la victoire de la société ne peut aboutir qu'à la défaite de la communauté. Cette défaite signifie à terme la dissolution de tout lien affectif sous l'effet de l'individualisme, de l'intérêt égoïste et des rapports contractuels. Il se montre donc critique vis-à-vis de la modernité, mais aussi en contraste ouvert avec les penseurs des Lumières pour lesquels l'État de droit, le libre commerce et l'émancipation de l'individu non seulement allaient de pair, mais étaient des idéaux à atteindre.

Délivré à 353101 le 6/17/2023, 1:28:27 PM

BIOGRAPHIE

Ferdinand Tönnies

Fils d'un fermier cossu, Ferdinand Tönnies (1855-1936) vit dix ans à la campagne avant de gagner la ville de Husum en Allemagne où son père est devenu banquier. Diplômé de philosophie, il se passionne pour la philosophie politique, sociale et juridique, notamment celle de Thomas Hobbes, dont il publie des traductions et auquel il consacre une biographie. Ses intérêts le portent aussi vers la psychologie sociale. Son premier ouvrage, *Communauté et société* (1887), ne lui apporte qu'une faible reconnaissance. Habilité à enseigner, il vit longtemps de vacations. Marié en 1894 et père de famille, il ne trouvera de situation stable qu'en 1913, à l'université de Kiel. Il est, en 1909, fondateur avec Max Weber et président de la Société allemande de sociologie. Il publie de nombreux ouvrages et des centaines d'articles sur des sujets variés et devient, au début du 20e siècle, une figure reconnue de la sociologie naissante. D'affinité sociale-démocrate, F. Tönnies sera hostile à la montée du national-socialisme, et subira la disgrâce personnelle en 1933.

NOSTALGIE DU PASSÉ

Bien qu'il se défende, à la fin de sa vie, avoir émis de tels jugements, et prétende avoir seulement voulu faire œuvre d'observateur impartial, F. Tönnies est donc autrement plus nostalgique du passé que la plupart des penseurs progressistes de son temps qui, comme K. Marx, dénonçaient également l'évolution de l'État social. À quelle époque ou quelles cultures F. Tönnies se réfère-t-il pour définir le profil d'une société de part en part « communautaire » ? Ce n'est pas très déterminé, volontairement sans doute. Il peut aussi bien faire allusion à la société de castes en Inde qu'à la vie du paysan « *avant le 16e siècle* », c'est-à-dire au Moyen Âge européen, et voire plus couramment à celle qu'il a expérimentée lui-même au cours de sa jeunesse rurale. Ces vies ont en commun d'être réglées non par des lois écrites mais par des sentiments et des coutumes dont on ne sait pas qui a pu les instituer. Elles consistent en des relations de personne à personne, harmonieuses et fraternelles. Mais elles exigent aussi l'acceptation d'allégeances et de statuts inégaux qui ne sont pas discutés. F. Tönnies oppose ainsi ce qu'il appelle

© HENRY PARKER/FINE ART PHOTOGRAPHIC/GETTY

Henry Parker (1853-1930), *Le Temps de la moisson près de Littlehampton* (v. 1891).

Délivré à 353101 le 6/17/2023, 2:41:13 PM

la « redevance », c'est-à-dire la corvée due par le paysan au seigneur en échange de sa protection, au salariat moderne, qu'il juge humiliant pour l'ouvrier, quoiqu'indispensable à sa survie. Il ajoute que la suppression de la redevance et sa transformation en impôt, qui accompagnent le salariat, représentent « *comme un moment de décomposition des rapports sociaux, en même temps que la destruction du rang des supérieurs* ». Il n'est pas sans savoir que la ville est une invention récente dans l'histoire, et les descriptions qu'il en donne semblent en faire le lieu où se confrontent des principes communautaires et sociétaux. Certes la « société » est une invention urbaine, mais la ville, à condition de n'être pas trop grande, est aussi un milieu réglé par la religion et géré par des corporations, toutes choses coutumières. Mais, à un autre moment, il fait une description féroce de la cité romaine tardive dominée par le commerce et le droit écrit, responsables de la « *ruine de la famille et des mœurs* » par émancipation des individus « *vis-à-vis de toutes les formes héritées et transmises de l'habitude et du devoir* ».

DIVERGENCE AVEC HOBBES

En fait, F. Tönnies cherche à répondre à la question non seulement fondatrice de la discipline sociologique naissante, mais qui a occupé une bonne part de la réflexion des philosophes des Lumières : quel est le lien qui a amené les hommes à faire société ? Or, dans ce domaine, selon Jean Jacob, la pensée de F. Tönnies entretient un lien direct et paradoxal avec celle de Thomas Hobbes (1588-1679). Dans ses années de formation, F. Tönnies a lu, admiré, commenté ses œuvres et même rédigé une biographie de ce philosophe anglais. *Léviathan* de T. Hobbes est, à juste titre, considéré comme fondateur de la théorie de l'État moderne, et plus largement de la civilisation. T. Hobbes imaginait un homme à l'état de nature menant une guerre « *de tous contre tous* » puis, par une sorte de contrat volontaire, remettant entre les mains d'un seul (le « souverain ») le pouvoir de mettre fin à cette guerre interminable, puisqu'opposant des adversaires strictement égaux. L'humanité aurait donc délibérément et rationnellement renoncé à sa liberté en échange de la protection assurée par ce « souverain », que T. Hobbes nomme également l'État (*civitas*) et imagine sous les traits d'un monarque absolu. F. Tönnies accepte l'élément central du raisonnement de T. Hobbes, à savoir que l'État, régissant la « société », résulte d'une construction « *réfléchie* », mais nie la guerre primitive : selon lui, comme chez Aristote, l'homme est naturellement sociable et plutôt pacifique. Les sociétés civiles ont été précédées par des groupements (familles, clans, tribus) auxquels les individus sont « *organiquement* » liés par la coutume, et qu'il appelle donc « communautés ». La société et l'État se sont construits contre ces communautés et au profit des individus, à la fois protégés par le droit et la puissance publique, et progressivement déliés de leurs allégeances organiques. Dans la société moderne néanmoins, les communautés n'ont pas totalement disparu, mais ont été dépouillées de leur pouvoir, et les individus livrés à eux-mêmes, c'est-à-dire à la défense de leurs intérêts. Il est devenu normal de considérer que l'intérêt bien compris est le moteur des activités humaines (cf. Adam Smith). C'est là que F. Tönnies renverse la fable de T. Hobbes : la guerre de tous contre tous n'est pas au début mais à la fin de l'histoire. Les rapports marchands, le salariat, le capitalisme, les chicanes juridiques sont, pour F. Tönnies, l'image même

DÉBAT

DURKHEIM, CRITIQUE DE TÖNNIES

Émile Durkheim fut un lecteur précoce de *Communauté et société*, ouvrage dont il salue l'ambition, mais dénonce aussitôt sa présentation négative des sociabilités modernes et idéalisée du passé communautaire. En 1893, il publie *De la division du travail social*, qui n'est rien d'autre qu'une réfutation de la thèse de Ferdinand Tönnies. Non sans malice, il reprend un des termes de l'opposition développée par ce dernier, mais pour en intervertir la place. En effet, É. Durkheim qualifie de « mécaniques » les sociétés traditionnelles, et « d'organiques » les sociétés développées, en considérant la manière dont le travail y est réparti. Selon lui, dans les communautés traditionnelles, les individus exerçant à peu près les mêmes activités productives, ont les mêmes compétences et sont remplaçables : ils sont liés par le fait qu'ils se ressemblent, ce qu'il nomme « solidarité mécanique ». Dans les sociétés industrielles, la division des tâches et les spécialisations les rendent plus dépendants les uns des autres : leur solidarité est « organique ». De ce point de vue, la modernité est donc pleine de promesses, car loin de détruire les liens sociaux, elle les renforce économiquement et, dit-il, « *moralement* ».

F. Tönnies ne s'y trompera pas et recevra ce livre avec scepticisme. Il y a de quoi, car il n'est pas évident de prouver en quoi la similitude des fonctions affecte négativement l'intensité des liens sociaux. É. Durkheim l'avoue à demi-mot : « *Quand on est né dans un clan, on n'en peut pas plus changer, pour ainsi dire, que de parents.* » Plus tard, il reconnaîtra que la solidarité organique n'empêche pas les conflits sociaux, mais, contrairement à F. Tönnies, il n'en cherchera pas le remède dans le modèle familial ou villageois. ● N.J.

Délivré à 353101 le 6/17/2023, 2:41:13 PM

de cette guerre de tous, à laquelle il oppose l'harmonie primordiale de la forme communautaire.

PROGRESSISTE OU RÉACTIONNAIRE ?

De nombreux commentateurs n'ont voulu voir dans la pensée de F. Tönnies qu'une expression du romantisme allemand vouant un culte à la sensibilité, à la nature, à la tradition populaire, rejetant la Révolution française après l'avoir célébrée et puisant ses références esthétiques dans un Moyen Âge idéalisé. Bien que F. Tönnies lui-même ait reconnu son goût pour ce courant d'idées, ses poètes et des penseurs comme Adam Müller, il s'en défend aussi sur deux points au moins : il rejette les envolées lyriques et aspire à donner une description objective du devenir social. Il aura soin aussi, avec le temps, de se démarquer des aspects les plus réactionnaires et nationalistes du romantisme tardif. Son pessimisme face au devenir des sociétés modernes n'est d'ailleurs pas total : il admet que certaines formes d'associations volontaires sont un remède à la perte des structures communautaires traditionnelles, et se voit, politiquement, du côté des partisans du progrès social, même s'il n'est encarté nulle part. Il est clair en tout cas qu'il prendra ouvertement parti contre le national-socialisme, dont il désavoue au moins trois composantes : l'antisémitisme, le darwinisme social et le nationalisme exacerbé, qui voit dans la nation allemande l'incarnation d'une « communauté ». Ce qu'il considère comme douteux. Même si les nazis feront grand usage de cette notion, ils démettront F. Tönnies de son poste à la tête de la Société allemande de sociologie en 1933. Toutefois, les commentateurs de *Communauté et société* s'accordent à dire qu'on y trouverait difficilement autre chose qu'une pensée nostalgique du passé, ce qui fait de F. Tönnies, à ce moment de sa réflexion au moins, un idéologue antimoderne, assez élitiste, peu soucieux d'égalité et de liberté. La famille, telle qu'il la décrit, ferait dresser les cheveux de n'importe lecteur d'aujourd'hui…

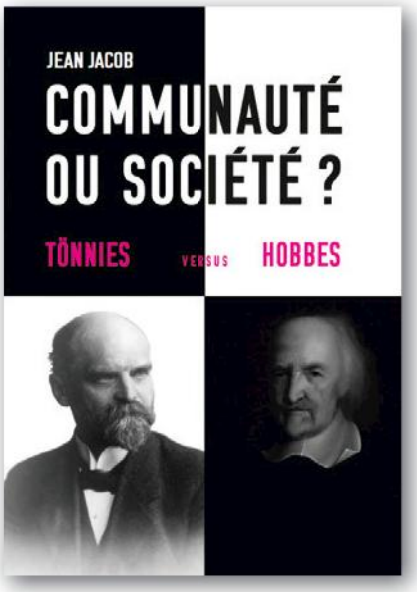
Les thèses de *Communauté et société* ont eu d'autant plus d'écho en Allemagne qu'elles mettaient en forme des préoccupations partagées par de nombreux observateurs de la société : instabilité politique, déliaison sociale, sécularisation, déception face au progrès des sciences et de la technique. Max Weber, fondateur de la sociologie dite « compréhensive », n'a pas dissimulé son admiration pour l'œuvre de son contemporain. Beaucoup de spécialistes considèrent que les notions de « désenchantement du monde », de « rationalisation » opposée à « tradition » définies par M. Weber ont été inspirées par l'exemple de F. Tönnies.

Plus largement, l'idée d'une sociologie décrivant les actions humaines à partir de leurs intentions est conforme à l'intérêt de F. Tönnies pour la psychologie de la volonté. La lecture par M. Weber de « l'esprit du capitalisme » à partir de la religion procède de cette démarche. Dans *Économie et société,* M. Weber va même jusqu'à reprendre la typologie « communauté/société » pour la recycler sous la forme de processus concurrents. Toutefois, l'œuvre de F. Tönnies aura de la peine à se faire reconnaître à l'étranger. En France, on ne comprend pas l'antimodernisme et les fondements psychologiques des thèses de F. Tönnies *(encadré),* même si dans les années 1930 le personnalisme aura des affinités avec sa pensée (il est traduit en 1931). En Angleterre, le darwinisme est un sérieux concurrent. À cela s'ajoute l'épisode sombre du nazisme qui jette un voile épais sur la pensée allemande. F. Tönnies ne sera vraiment exhumé en France qu'après la Seconde Guerre mondiale : Raymond Aron, admirateur de M. Weber, le commente en 1967, et Louis Dumont l'intègre parmi ses auteurs de référence. Mais F. Tönnies, à la différence de M. Weber, y reste un penseur confidentiel, rarement enseigné. L'accueil plus chaleureux reçu par *Communauté et société* outre-Atlantique à partir des années 1960 s'expliquerait, selon J. Jacob, par la moindre méfiance de la culture américaine face à la notion de « communauté », traditionnelle ou non. En témoigneront vingt ans plus tard un courant éthique et politique « communautarien » (Charles Taylor, Amitai Etzioni) et ses déclinaisons multiculturalistes. Au prix, toujours selon J. Jacob, d'un malentendu : en 1887, F. Tönnies ne pouvait concevoir la cohabitation de communautés de cultures différentes. Ce qui ne facilite pas son adéquation aux réalités d'aujourd'hui.

NICOLAS JOURNET

À LIRE

- *Communauté ou société. Tönnies versus Hobbes*
  Jean Jacob, Le Croquant, 2023.



Délivré à 353101 le 6/17/2023, 2:41:13 PM

● 12 MARS 1953

L'hebdomadaire *Les Lettres françaises* publie à la une un portrait de Staline par Picasso, qui aussitôt fait scandale.

CE QUE NOUS DEVONS A STALINE

par ARAGON, Frédéric JOLIOT-CURIE, PICASSO
Henri BASSIS, Pierre COURTADE, Pierre DAIX, Georges SADOUL

LES LETTRES françaises — ARTS — Spectacles

Prix : 35 fr. Suisse : 0 fr. 70. - Belgique : 7 fr. Italie : 100 lires — Fondées en 1942 par Jacques DECOUR (fusillé par les Nazis) — Directeur : ARAGON — Suisse : 0 fr. 70. - Belgique : 7 fr. Italie : 100 lires — Prix : 35 fr.

37, rue du Louvre, Paris-2e. — TURbigo 52-00 — N° 456. — Semaine du 12 au 19 mars 1953

STALINE
le marxisme et la science
par F. JOLIOT-CURIE

LE marxisme, comme toute science, vit et se développe. Parler du marxisme comme science, parler du marxisme dans son développement, parler du marxisme vivant c'est, aujourd'hui comme il y a une semaine, lorsque l'homme extraordinaire que chacun de nous aimait et vénérait comme un maître, menait une activité inlassable, parler du marxisme vivant, c'est parler de Staline, c'est parler du stalinisme.

QUELLE SORTE DE SCIENCE EST LE MARXISME, DISENT D'AUCUNS, A QUEL DOMAINE S'APPLIQUE CETTE SCIENCE ?

« Le marxisme — répond Staline — c'est la science des lois du développement de la nature et de la société, la science de la révolution des masses opprimées et exploitées, la science de la victoire du socialisme dans tous les pays, la science de l'édification de la société communiste. »

LE marxisme est d'un grand intérêt pour le physicien, le chimiste ou le biologiste.

Paul Langevin, en 1945, avait expliqué qu'il avait conscience de n'avoir bien compris l'histoire de la physique qu'à partir du moment où il avait eu connaissance des idées fondamentales du matérialisme dialectique.

Aucune science n'est achevée. Aucune ne peut se développer indépendamment des autres sciences. Les progrès et les reculs de la pensée scientifique et des applications de la science dépendent pour une large part des conditions sociales.

L'épanouissement sans précédent de la science soviétique ne peut s'accomplir que parce que les talents des savants de ce pays s'exercent dans un milieu favorable créé par les grands savants révolutionnaires Lénine et Staline — je répète dans un milieu où la science est au service de l'homme. Dans ce pays, les savants travaillent avec enthousiasme, la conscience en paix, car ils ont la certitude que les résultats de leur recherche serviront à défendre les libertés gagnées et à améliorer sans cesse les conditions de vie matérielles et morales.

STALINE, continuateur de Marx et d'Engels, associé et continuateur de Lénine aura marqué de son empreinte notre époque. Son œuvre pratique est considérable. Elle est indissociable d'une œuvre théorique que nous devons plus que jamais assimiler et mettre en valeur.

Staline, contre les dogmatiques glossateurs, a souvent montré que le marxisme, comme toute science, ne peut rester à la même place, qu'il se développe et se perfectionne. « Le marxisme, écrit-il, ne peut manquer de s'enrichir d'expériences nouvelles et de connaissances nouvelles ; par conséquent, certaines de ses formules et de ses conclusions ne peuvent manquer de changer avec le temps, ne peuvent manquer d'être remplacées par des formules et des conclusions nouvelles qui correspondent aux nouvelles tâches théoriques. »

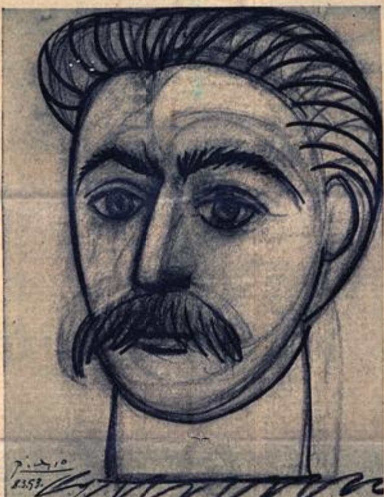
Et quelle est la méthode qui permet la mise au jour de ces nouvelles conclusions, le remplacement des formules périmées : c'est la lutte d'opinion, la liberté de critique sans lesquelles « il n'est point de science qui puisse se développer et prospérer ».

Staline a eu aussi l'immense mérite de critiquer impitoyablement tout abandon de la science et, en particulier, toute tentative de nier le caractère objectif des lois de la science. Son dernier ouvrage, « Les problèmes économiques du socialisme en Union Soviétique » contient des vues très fécondes auxquelles chacun de nous peut réfléchir et dont il tirera des règles d'action et de pensée pour sa propre discipline scientifique.

LA lecture des œuvres des maîtres du marxisme constitue un enseignement d'un intérêt primordial. Mais il faut reconnaître que l'assimilation de ces œuvres serait extrêmement difficile si on se limitait à leur seule lecture. Certes, cette doctrine se fonde sur l'expérience passée qui constitue l'histoire. Elle devait permettre, en tant que science rigoureuse, de prévoir et de continuer l'action.

Il était réservé à deux hommes de grand génie, Lénine et Staline, de se pénétrer profondément de cette œuvre et d'apporter les preuves expérimentales les plus éclatantes de sa valeur. En effet, combien il est fécond de lire les discours et notes de Lénine et Staline à telle époque précise et de trouver dans les faits qui ont suivi leur conséquence directe la preuve expérimentale de la justesse de la pensée marxiste qui préparait l'action et conduisait au succès.

Tout ceci doit bien mettre en lumière la grande perte que le monde du progrès vient de subir en perdant un maître tel que Staline. Comme tout maître dont l'œuvre est complète, il a su inspirer des disciples qui continueront l'œuvre entreprise et, à leur tour, l'enrichiront.



STALINE, par Pablo Picasso (8 mars 1953).

Poème pour le Vél' d'Hiv'
par Henri BASSIS

Cette nuit-là, derrière les fenêtres closes,
Moscou tremblait — le souffle et le sommeil coupés
— Angoisse sur espoir — heures qui s'ankylosent
— Millions de cœurs, percés d'une pareille épée.

La nuit sur l'univers allumait ses veilleuses.
L'attente s'accrochait aux boutons des radios.
Les horloges tiraient leurs lentes mitrailleuses
— De Berlin à Shanghaï, de Brooklyn à Tokyo.

Le Paris de Gavroche avait cessé de rire.
Le printemps s'étranglait aux kiosques des journaux.
Des gens depuis deux jours s'apprenaient à souffrir.
Quarante mille voix chuchotaient chez Renault.

Tous écoutaient frémir la Moscou des cinquante

— Océan de silence aux berges du Kremlin...
... Et le deuil s'engouffra par les mots du speaker.
La nuit devint la nuit,
et le monde — orphelin.

☆

Il est mort... Et sa mort retentit sur le monde !

Le cireur de Harlem et le docker de Londres,
Le bûcheron nordique et le maçon latin
Qui partaient, sifflotant, dans le petit matin,
Ont titubé — ivres de peine et de stupeur.
Dans les rues de Madrid, quelqu'un se signe — et pleure.

(Lire la suite en troisième page)

STALINE
et la FRANCE
par ARAGON

QUAND Sergeï Mironovitch Kirov est mort, et que son corps a été exposé dans la Salle des Colonnes, Staline a pleuré, j'étais à quelques pas, j'ai vu les larmes sur son visage. On sait de reste que les hommes sont mortels. La grandeur de celui qui disparaît n'y change rien, sauf au caractère de la douleur. La douleur, on croirait qu'elle a ses limites, et la mort est la mort, et nous ne mourrons pas devant elle. Tout cela est vrai. Pour vous et pour moi. On croit avoir atteint le fond de soi-même, chacun, qu'il s'agisse de son amour ou de sa mère. Ce n'était que le pis de ce qui peut arriver à un homme. C'est pourtant à cela qu'il faut cette fois comparer son chagrin. Pour comprendre ce qui s'abat sur nous. Je veux dire, pour comprendre qu'il n'y a pas de commune mesure, si étrange que cela paraisse, entre ce deuil de tous les hommes et le deuil qu'on a seul, et qui paraît si grand.

Sans doute chaque fois qu'un grand homme meurt, y a-t-il quelque chose qui finit, et qui laissera toujours cette pensée que tous les hommes viennent de perdre ce qui ne sera jamais plus, et qui ne pouvait naître que de cet homme-là. J'ai souvent relu, et toujours avec un serrement de cœur, ces cinq pages de Victor Hugo, dans *Choses vues*, où il raconte la mort de Balzac, sans élever la voix, presque sèchement ; et rentrant chez lui... *c'était un dimanche, je trouvai plusieurs personnes qui m'attendaient... Je leur dis : « Messieurs, l'Europe va perdre un grand esprit... »* Ce n'était que Balzac. Ce n'est pas pareil.

J'écris cela très tranquillement, en apparence. Deux jours ont passé. Il s'est fait une sorte d'engourdissement. L'autre matin, avec la nouvelle en moi comme un couteau, j'étais arrivé à Gennevilliers, dans la Salle de la Conférence Nationale du Parti Communiste, où tout le monde attendait, presque muet, devant la scène avec ses hautes draperies tricolores derrière les grandes plantes vertes découpées qui assiégeaient le rouge sombre de la tribune vide. Chaque fois que quelqu'un me serrait la main, lui et moi, que ce fût Fernand ou François, ou Daniel, nous avions comme peur des yeux de l'autre, d'y voir ces larmes qui allaient rendre impossible de contenir les nôtres... C'est bête, cette honte qu'on a. Aussi, il y avait autre chose : quand c'est ta mère qui meurt, tu n'as pas besoin de dissimuler ces gouttes d'eau qui débordent. Ici, ici... La pudeur peut-être est plus grande.

Et puis on nous a appelés, le Bureau Politique demandait au Comité Central de venir dans la pièce où se tenaient les collaborateurs techniques. On nous a fait passer de là — il n'y avait pas la place — dans l'arrière-fond de la scène, derrière les drapeaux, dans les coulisses, entre les portants, pleins d'ombre et de poussière. Il venait un peu de lumière de la salle éclairée ; nous ne savions comment nous placer, personne ne parlait, cela faisait un piétinement sourd. Debout, devant Jacques Duclos, presque sans voix, on entendait mal ; j'étais au fond... Qu'est-ce que je raconte là ? Quelle importance ! Mais quand on est revenu dans la salle et que la voix brisée de Jacques Duclos, monté à la tribune, nous a atteints, [illegible], et qu'il a dit : *Nous avons du mal à réaliser ce qui vient de nous arriver... Staline est mort. C'est terrible d'être obligé d'associer ces mots...* Oh ! bien sûr, il y avait tout le reste, tout ce pour quoi ces petites phrases-là étaient insupportables... mais je ne sais pas si quelqu'un de nous a pu alors, pour ces petites phrases-là, se consoler comme il aurait voulu. Il y a comme ça des mots plus déchirants que les autres.

Et tandis que la Conférence nationale s'était levée, que nous allions tous, épaule à épaule, dans le couloir vers l'escalier de sortie, j'ai compris ce grand besoin de la musique pour le deuil, de la musique qui facilite la banalité des choses nécessaires, et qui nous manquait cruellement, à chacun, avec nos pensées, tant de choses dans les idées qui s'y pressaient comme les hommes et les femmes dans le couloir.

C'est à ce moment-là que je me suis demandé... il faut dire que [illegible] ... il était là... Les gens reprenaient leurs pardessus au vestiaire, les voix, d'abord mal assurées, se haussaient normales, pour ce qu'il fallait machinalement accomplir... C'est à ce moment-là que je me suis demandé comment cela avait été pour ma mère, pire, ou quoi ?

J'y ai repensé toute cette longue nuit suivante.

Je n'ai rien de plus profond à offrir...

MA mère... On me pardonnera cette digression quand il s'agit de Staline. On ne me la pardonnera pas. On parle avec la langue qui est la sienne, et on n'a qu'un seul cœur, qui s'est usé à ces choses-là. Toutes choses humaines ne s'évaluent que par comparaison, et quand je regarde ma vie, peut-être puis-je y trouver d'autres douleurs, certaines assez fortes pour que j'aie cru en mourir, mais cela, c'est une autre histoire. Mais le pis, l'abîme, cela a été tout simplement quand ma mère est morte. Je n'ai rien de plus profond à offrir, et une mère, après tout, qui meurt, est-ce que c'est vraiment une affaire privée ?

C'était en 1942, à Cahors. Ma mère, avant la guerre, ne partageait pas mes idées, elle avait seulement ressenti si profondément Munich, la honte, que cela l'avait fait me comprendre. Et puis, depuis deux ans et demi, il y avait eu les propos des gens qu'elle voyait, même ses proches immédiats, auxquels elle ne pouvait pas [illegible] contre les communistes, à cause de moi, bien sûr ! A cause de ma fidélité à mon parti. Elle trouvait ça bien, imaginez-vous, et puis il y avait Vichy... En 1941, c'était avant l'agression hitlérienne contre l'U.R.S.S., elle m'avait dit, à un passage furtif à Cahors (nous ne pouvions demeurer ensemble) : *Je n'ai confiance qu'en les Russes... que dans M. Staline...* Elle disait toujours comme ça, en me parlant, *Monsieur Staline*, « Monsieur » aussi, était chez elle une expression de la confiance.

(La suite en deuxième page.)

© SUCCESSION PICASSO 2023/ADRIEN DIDIERJEAN/RMN GRAND PALAIS

Délivré à 353101 le 6/17/2023, 2:41:13 PM

© SAMUËL BERTHET

● FRANÇOIS DOSSE
HISTORIEN DES IDÉES, ÉPISTÉMOLOGUE

LE JOUR OÙ...

Aragon publia le portrait de Staline par Picasso

Le 5 mars 1953, coup de tonnerre : on apprend la mort du « petit père des peuples », le camarade Staline. Le choc émotionnel, qui laisse les communistes du monde entier orphelins, est tel qu'il déborde de loin les rangs militants.

Le jdanovisme bat alors son plein, avec sa conception de l'art prolétarien, sommé de répondre aux canons du réalisme socialiste. Le PCF a son peintre officiel : André Fougeron, qui représente une classe ouvrière en souffrance. Louis Aragon a soutenu ce choix et préfacé en 1947 un de ses albums de dessins : « *André Fougeron, dans chacun de vos dessins se joue aussi le destin de l'art figuratif, et riez si je vous dis sérieusement que se joue aussi le destin du monde.* »

La mort de Staline conduit pourtant Aragon à faire un pas de côté en demandant à son camarade Pablo Picasso un dessin du héros pour *Les Lettres françaises*, l'hebdomadaire culturel soutenu par le Parti communiste, qu'il dirige. Tandis que tous les communistes français pleurent la disparition de leur chef, Aragon attend avec impatience ce dessin de Picasso qui tarde à arriver. Quand Aragon en prend enfin connaissance, il découvre le portrait d'un Staline désacralisé ; ce n'est pas la représentation attendue, mais le journal en est au bouclage, il faut le porter à clicher. Aussitôt, le dessin fait scandale : on a porté atteinte à l'image de Staline ! Rien dans ce portrait ne renvoie à l'icône du communisme international. Dans les locaux mêmes où se fabriquent *Les Lettres françaises*, les rédacteurs de *L'Humanité* et ceux de *France nouvelle* dénonçant une agression intolérable.

Aussitôt, le dessin fait scandale : on a porté atteinte à l'image de Staline ! Rien dans ce portrait ne renvoie à l'icône du communisme international.

Le 12 mars 1953, Pierre Daix, collaborateur d'Aragon tente de le joindre pour l'avertir, c'est Elsa Triolet qui répond : « *Oh oui, je sais déjà ! J'ai déjà reçu des coups de téléphone d'injures... Mais vous êtes fous. Louis et vous, de publier une chose pareille ! — Mais enfin Elsa, Staline n'est pas Dieu le Père ! — Justement si, Pierre.* » Quand P. Daix réussit à parler à Aragon, il le trouve en état de choc : « *Je prends tout sur moi, petit, tu entends. Je t'interdis de faire quelque autocritique que ce soit. Toi et moi avons pensé à Picasso, à Staline. Nous n'avons pas pensé aux communistes* », lui déclare-t-il. A. Fougeron, qui qualifiera ce dessin de profanation, participe à cette fronde. Les lettres affluent de camarades scandalisés s'adressant à Auguste Lecœur, qui tient les rênes du Parti en l'absence de Maurice Thorez. L'émoi est tel que le 17 mars 1953, le secrétariat du Parti publie une déclaration sur ce qui est devenu une affaire : il désapprouve la publication du portrait. Tout en précisant qu'il ne remet pas en question les sentiments du grand artiste qu'est Picasso, dont chacun connaît l'attachement à la cause ouvrière, il regrette qu'Aragon ait permis cette diffusion. Tancé vertement, ce dernier, qui a pourtant fait preuve jusque-là d'une servilité exemplaire, vit si mal cette semonce qu'Elsa Triolet va trouver François Billoux, responsable des intellectuels au sein du Parti et lui demande s'il est possible d'agir pour son époux qui menace de se suicider : il aurait déjà fait plusieurs tentatives.

En définitive, l'affaire n'ira pas bien loin. Aragon s'en tirera avec une autocritique modérée, prenant la défense de Picasso, qui sera publiée dans *L'Humanité* le 29 avril 1953. La raison majeure de cette résolution rapide tiendrait au fait que M. Thorez, secrétaire général du PCF, a télégraphié depuis Moscou où il est en convalescence, sa désapprobation non du dessin, mais de la condamnation d'Aragon. ●

Délivré à 353101 le 6/17/2023, 2:41:13 PM

LE LIVRE DU MOIS

AU COMMENCEMENT ÉTAIT LE SIGNE

Dans son précédent livre, Silvia Ferrara rassemblait tout ce qu'on sait de la naissance des écritures. Faisant un bond en arrière, elle s'attache dans celui-ci à en décrypter les signes annonciateurs avec le même enthousiasme communicatif.

L'art pariétal est une source d'émerveillement et d'interrogations sans fin. Distinguer, identifier, analyser sont une chose ; on ne s'empêchera jamais de vouloir également interpréter. « *Hic sunt leones* » (« *Ici sont les lions* ») inscrivaient les anciens géographes pour remplir les blancs des cartes marquant notre ignorance de leur topographie. Combler les blancs est une tendance bien humaine. Mais lorsqu'il s'agit d'étendues temporelles équivalant à plusieurs milliers d'années, le risque n'est pas mince. L'histoire de la paléoarchéologie est surtout celle de ses errements interprétatifs.

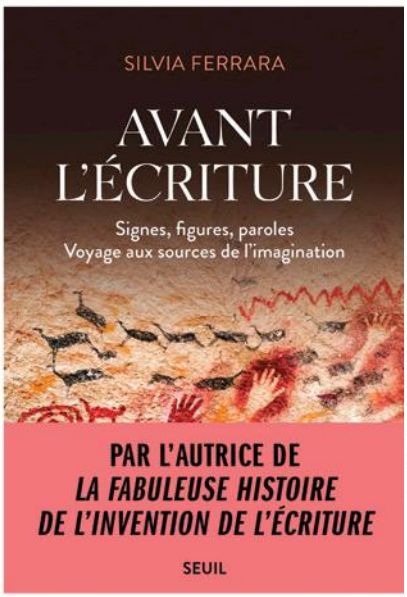
DU SIGNE AU SYMBOLE, PUIS DU SYMBOLE AU SIGNE

La démarche de Silvia Ferrara est certes fondée sur des connaissances sérieuses et un raisonnement rigoureux. Mais elle ajoute à cela une approche sensible qui permet aux lecteurs et lectrices de bien mesurer le degré d'ingéniosité et d'inventivité requis pour imprimer de telles marques dans de profondes cavernes. Dans l'obscurité, l'humidité, le silence et sans doute la crainte, là où la notion du temps se perd, il a fallu qu'un motif puissant pousse leurs auteurs à s'y aventurer. « *Vivre l'expérience de près nous aide à réfuter les interprétations tirées par les cheveux et à écrémer les possibles, à en exclure certains, mais sans que cela nous aide à trouver des réponses définitives.* » Il y a donc, déjà, ce spectacle qu'est la vision de ces œuvres pariétales. Encore faut-il prendre ce dernier mot au sens neutre d'artefact davantage que de production artistique. Car, quand bien même la beauté et la fidélité des reproductions forcent l'admiration, rien ne nous dit qu'il s'agit d'art, rappelle S. Ferrara. Peut-être pas davantage de religion non plus, pressés que nous sommes de vouloir établir des catégories dont nous ne savons pas si elles faisaient sens pour nos ancêtres.

Le titre italien de ce livre est *Il salto*, le saut, celui qui est à effectuer pour passer du signe au symbole, puis du symbole au langage. Là encore, on ne peut qu'avancer des hypothèses. La difficulté première tient à la datation : la période s'étend sur trois millions d'années, elle englobe le Paléolithique et court jusqu'au Pléistocène, il y a douze mille ans. Les découvertes qui se succèdent conduisent à repousser sans cesse les limites de la première manifestation figurative. Une des dernières identifiées a été trouvée à Sulawesi, en Indonésie : c'est une empreinte de main qui remonte à trente-neuf mille ans. Est-ce une signature, l'affirmation d'une présence ou autre chose encore ? D'autres empreintes similaires à Maltravieso, en Espagne, sont cachées et tout à fait à l'abri des regards. Pas de règle générale donc. Et si nous avons tous en tête les chevaux de Lascaux et de très rares représentations humaines, en réalité ce sont les figures géométriques (cercles, spirales, rectangles, hexagones…) et les signes abstraits qui dominent tout le reste, et ce sur tous les continents.

Or, quand bien même nous ne savons déterminer ce qu'ils expriment, leur agencement montre qu'ils font système, autrement dit qu'ils sont cohérents dans leur disposition et non tracés au hasard ou de façon purement esthétique. On peut penser à un système de codification symbolique, réalisant le saut du signe au symbole. Autrement dit, cela relève d'une démarche intentionnelle et indique un système de communication. Mais si symboles il y a, que symbolisent-ils ? Nous ne le savons pas. Quoi qu'il en soit, ces symboles représentent le patrimoine cognitif à partir duquel s'est développée la culture humaine :

Délivré à 353101 le 6/17/2023, 2:41:13 PM



• ***Avant l'écriture. Signes, figures, paroles. Voyage au sources de l'imagination***
Silvia Ferrara, Seuil, 2023, 304 p., 22 €.

BIOGRAPHIE
Silvia Ferrara est professeure de philologie mycénienne à l'université de Bologne. Elle est responsable du programme de recherche européen Inscribe (Invention of Scripts and Their Beginnings) consacré aux débuts de l'écriture.

sa spécificité est de rendre présent l'absent par le truchement de représentations. Au Néolithique, ce sont de véritables récits qui se donnent à voir. Les signes sont plus nombreux, plus variés, avec des associations plus complexes, et c'est un nouveau bond en avant. Ils se diversifient en pétroglyphes (signes gravés dans la roche), en pictogrammes (signes peints avec des pigments de couleur), en emblèmes (signes qui identifient des personnes ou des groupes de personnes) et en icônes (représentations illustratives, symboliques ou abstraites de quelque chose). Tout ce qui nous permet d'émettre et de transmettre un message.

« GRAMMES » PLUTÔT QUE « PICTO » ?

Ordre, itérations, associations, combinaisons, ces opérations impliquent que le code utilisé fût partagé, et pas uniquement déchiffrable par celui qui le gravait. Le message était donc complet et abouti. Seules demeurent ces marques sur des parois, le monde social et culturel où elles prenaient leur sens est perdu. Ce serait une erreur de croire que l'apparente simplicité de ces signes implique une pauvreté de contenu. Ils sont déjà le fruit d'un travail complexe d'élaboration et de stylisation.

D'une certaine façon, souligne S. Ferrara, l'archéologie confirme les avancées des neurosciences en illustrant concrètement le développement de nos capacités cognitives et l'élargissement de nos possibilités de perception, d'expression et de communication. Du point de vue cérébral, il est en effet plus abouti de peindre, c'est-à-dire de concevoir une image sur une surface en deux dimensions, que de sculpter une statuette en trois dimensions.

Silvia Ferrara aborde également l'épineuse question des origines du langage. Si pour certains chercheurs cette invention est le produit d'une mutation brusque, une modification anatomique par exemple remontant à quarante ou cinquante mille ans, pour d'autres, l'apparition du langage relève davantage d'une lente évolution. *Homo erectus* semble en effet avoir déjà disposé d'un protolangage, il y a deux cent cinquante à trois cent mille ans. D'où l'hypothèse originale de l'autrice selon laquelle les représentations animalières, comme la série des lions de la grotte Chauvet, pourraient être des symboles, voire les éléments d'un système codé. « *Peut-être sont-ils plus "grammes" (au sens de signes) que "picto" (au sens de dessins)* », écrit-elle. Ils fonctionneraient selon le principe de la métonymie : on se réfère à quelque chose en utilisant une autre chose qui lui est associée, principe qu'on retrouve dans toutes les premières écritures (Mésopotamie, Égypte, Chine, Méso-Amérique). Bien plus qu'une image de la faune environnante, ces lions seraient donc les signes codés d'un langage, notant des enchaînements de sons, des syllabes ou encore, pourquoi pas, des lettres.

La conclusion du livre de S. Ferrara évoque un dernier saut, celui vers l'inconnu, vers les humains qui vivront, peut-être, dans cent mille ans. Cent mille ans représentent la durée de toxicité des déchets radioactifs enfouis à 500 mètres de profondeur. Nous qui ne savons pas déchiffrer les signes inscrits par nos ancêtres dans les grottes, comment ferons-nous comprendre à ceux qui nous suivront qu'ils ne doivent pas s'en approcher ? Puisque tout peut être signe, et que les capacités symboliques humaines sont constantes, une nouvelle discipline, la sémiotique nucléaire à long terme (*long-term nuclear semiotics*) s'attache à trouver la solution. Étrange pensée que celle qui consiste à se dire que les débuts comme la fin de l'humanité pourraient se nicher dans les entrailles de la Terre. ● THIERRY JOBARD

Délivré à 353101 le 6/17/2023, 2:41:13 PM

À SIGNALER
• ***Sociologie de la magistrature***
Yoann Demoli, Laurent Willemez, Armand Colin, 2023, 224 p., 26 €.

Sociologie

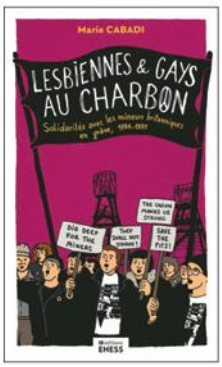
AVEC LES TRAVAILLEURS DE LA MER

L'espace social du navire au long cours a ceci de fascinant qu'il constitue un huis clos, une hétérotopie par excellence, telle que l'a définie Michel Foucault, avec ses temporalités propres, ses rites de passage, ses modes d'intégration singuliers. Or le récit d'ethnographie embarquée que livre ici la sociologue Claire Flécher vise surtout à monter que si les navires marchands sont des espaces à part, ils sont aussi le reflet de notre contemporain mondialisé et un lieu d'observation stratégique des mutations du travail et de l'emploi.

Chaque année, plus de 62 milliards de tonnes de marchandises sont transportées par des navires de charge détenus par des oligopoles qui se livrent une bataille acharnée, ayant souvent recours à des pavillons de complaisance pour réduire les coûts. À bord de ces navires, la logistique repose sur une organisation méthodique des gestes du travail, sur des modes de recrutement ultraflexibles et sur l'imposition de contraintes de temps très strictes *via* un contrôle à distance exercé par les « gens à terre » sur les « gens de la mer ». Le récit se déploie comme un carnet de voyage. De l'embarquement jusqu'au retour au port, C. Flécher a effectué plusieurs longs trajets sur des navires gérés par des armateurs français, mais manœuvrés par des équipages multinationaux. Elle décrit le quotidien à bord, les rapports hiérarchiques entre les membres d'équipage, les trajectoires et les aspirations variées des marins venus aussi bien du Nord que du Sud. Dans ce milieu concurrentiel globalisé, les marges de manœuvre des travailleurs et les formes de résistance sur le terrain paraissent bien réduites. C. Flécher souligne à quel point, dans ce secteur d'activité, l'affirmation d'un droit du travail international porté et défendu par les syndicats à l'échelle aussi bien mondiale que nationale se fait attendre.

● FRÉDÉRIQUE LETOURNEUX

• ***À bord des géants des mers. Ethnographie embarquée de la logistique globalisée***
Claire Flécher,
La Découverte,
2023, 240 p., 22 €.



• ***Lesbiennes et gays au charbon. Solidarités avec les mineurs britanniques en grève, 1984-1985***
Marie Cabadi,
EHESS éd., 276 p.,
14 €.

UN SOUTIEN INATTENDU

« *Les lesbiennes et les gays soutiennent les mineurs !* » De mars 1984 à mars 1985, près de 140 000 mineurs britanniques sont en grève : ils s'opposent au patronat des charbonnages et surtout à Margaret Thatcher, bien décidée à fermer les puits de mines tout en brisant le mouvement syndical. Le mouvement dure un an, et les grévistes ne survivent que grâce à la solidarité de nombreux groupes et collectifs. Parmi ceux-ci, on compte un collectif de militants homosexuels regroupés sous le nom de Lesbians and Gays Support the Miners (LGSM). C'est en voyant le film *Pride* réalisé en 2014 à partir des nombreuses archives conservées par LGSM que Marie Cabadi, alors étudiante en histoire, a découvert cette histoire de lutte. Elle a alors décidé de lui consacrer son mémoire de master, aujourd'hui publié aux éditions de l'EHESS. En relisant l'abondante bibliographie anglo-saxonne sur le sujet, enrichie de sa propre consultation des archives et d'une relecture des témoignages oraux, elle retrace en détail cette « *rencontre improbable* » entre mineurs grévistes et militants gays et lesbiens. Par exemple, elle montre l'importance de prendre en compte les identités multiples des acteurs. Ainsi, les gays qui fondent LGSM sont souvent des militants syndicaux et politiques. M. Cabadi rediscute également la place des femmes dans le mouvement. Le groupe s'affiche comme « lesbien et gay », mais en réalité compte très peu de femmes. M. Cabadi a retrouvé les lesbiennes ailleurs, notamment au sein du mouvement des femmes pacifistes installées devant la base militaire nucléaire de Greenham Common, qui fut un autre lieu de soutien au mouvement des mineurs. Au final, ce livre permet au lecteur francophone de redécouvrir un épisode de luttes qui a laissé des traces durables dans l'imaginaire militant LGBT. En octobre 2022, des manifestants parisiens portaient ainsi une pancarte inspirée de l'iconographie de LGSM, avec pour slogan : « *Trans, lesbiennes et gays soutiennent les ouvriers des raffineries* ». ● HÉLÈNE FROUARD

Délivré à 353101 le 6/17/2023, 2:41:13 PM

Science politique

• ***Le Sauvage et le Politique***
Édouard Jourdain, PuF, 2023, 408 p., 23 €.

DE LA SAUVAGERIE DE L'ÉTAT

La figure du sauvage pourrait-elle servir à renouveler la pensée politique ? C'est du moins l'hypothèse soulevée par Édouard Jourdain. Pour commencer, il faut se débarrasser des mythes du « bon » et du « mauvais sauvage » construits par opposition à la civilisation et la modernité. On ne trouvera donc pas dans *Le Sauvage et le Politique* une réactivation du mythe du sauvage, qu'il soit idéalisé pour dénoncer la modernité ou dégradé pour la justifier.

Dans une perspective compréhensive, le sauvage est plutôt un personnage conceptuel, à la manière de la sorcière ou du pirate chez d'autres auteurs, qui permet de jeter le trouble dans la notion de politique. Si du point de vue des Modernes, on présuppose « *l'idée que la politique se réduit à l'État et l'idée que l'État couronne un développement historique naturel* », le sauvage oblige à redéfinir les attendus de la notion de politique. En effet, on comprend à la lecture d'É. Jourdain que sauvage et politique ne sont pas exclusifs mais en tension. D'où l'importance de la conjonction de coordination « et » dans le titre de l'ouvrage : il y a du politique chez le sauvage, et il y a du sauvage dans ce qu'on appelle le politique. La première proposition avait déjà été établie par Pierre Clastres (*La Société contre l'État*, 1974). À l'appui d'un riche matériau d'études anthropologiques, É. Jourdain la poursuit et la développe. Il passe en revue différentes figures (le chef, le prophète, le chaman, le cannibale) qui montrent qu'il existe des formes de vies politiques chez les « sauvages », puisqu'elles sont organisées en vue de conjurer la guerre civile sans recourir à l'État.

Mais la principale « *leçon des sauvages* » tient surtout dans la seconde proposition : l'État moderne lui-même a une part de sauvagerie quand il échappe à ceux qui l'ont institué. De ce point de vue, l'enjeu est d'imaginer des mécanismes de domestication qui rendent effective la réappropriation collective du politique, irréductible à l'État. Au-delà de l'écriture kaléidoscopique pratiquée par l'auteur, *Le Sauvage et le Politique* offre une contribution intéressante au renouvellement de la pensée politique.

● LÉO FABIUS

SCIENCES HUMAINES
NOUVEAUTÉ

Retrouvez cet ouvrage en scannant ce QRcode

NOUVEAUTÉ
EN LIBRAIRIE

« RELIRE LES PHILOSOPHES DE L'ANTIQUITÉ POUR ENGAGER UN DIALOGUE NÉCESSAIRE AVEC SOI-MÊME.

Délivré à 353101 le 6/17/2023, 2:41:13 PM

À SIGNALER
• ***Expérience, science et lutte contre la pauvreté (presque) quinze ans après***
Esther Duflo, Fayard/Collège de France, 2023, 112 p., 12 €.

Économie

HARO SUR LE LIBÉRALISME

• ***L'Épouvantail néolibéral, un mal très français***
Guillaume Bazot, PuF, 2022, 272 p., 18 €.

Le néolibéralisme sert souvent de repoussoir. Le terme est en effet couramment utilisé pour disqualifier une politique économique censée déstructurer les rapports sociaux, aggraver les inégalités et favoriser les riches. Les néolibéraux seraient les mauvais génies de notre monde moderne. Mais peut-on vraiment considérer que le régime qui domine actuellement au niveau international soit néolibéral ? Est-il vraiment responsable d'une régression économique et sociale des sociétés contemporaines ? Pour l'économiste Guillaume Bazot, ce n'est pas démontré. Selon lui, le procès du néolibéralisme relève en grande partie du fantasme, et les maux qu'on lui impute ne correspondent pas à la réalité.

À l'encontre de nombreux discours politiques, il estime en effet que les indicateurs économiques, une fois bien analysés, montrent que la situation sociale française, comme celle d'une bonne partie du reste du monde, ne présente depuis cinquante ans aucune détérioration, au contraire.

Chiffres à l'appui, il souligne que, depuis 1970, en France, le niveau de vie de la classe moyenne a augmenté à un rythme supérieur à celui de la croissance du revenu national. Il n'y a donc pas, comme on l'entend souvent, une paupérisation de la classe moyenne au profit d'une petite élite économique. De même, les conditions de vie des plus pauvres s'améliorent et les inégalités diminuent. Par ailleurs, les dépenses sociales de l'État n'ont cessé de croître. Quant à la part du capital dans les revenus, elle est globalement identique à celle qu'elle était il y a cinquante ans, de quoi contredire l'idée que les « forces obscures » de la finance captent de plus en plus de richesses. Il faut donc, selon l'auteur, avoir l'imagination développée pour penser vivre dans un système néolibéral où l'État se serait désengagé de la société au bénéfice des ultrariches.

Ce livre n'est pas pour autant un plaidoyer pour un libéralisme effréné, car il reconnaît les bienfaits de l'intervention de l'État en matière de redistribution des richesses. Son « *objectif est d'apporter un peu de nuance aux discours manichéens ne produisant qu'intolérance, inefficacité et défiance* ». Qui irait se plaindre d'un peu de pondération dans les débats politiques ?

● THOMAS LEPELTIER

Relations internationales

GÉRER LES CONFLITS AILLEURS

• ***Paix et sécurité. Une anthologie décentrée***
Dēlphine Allès, Sonia Le Gouriellec et Mélissa Levaillant (dir.), CNRS éd., 330 p., 25 €.

Le « tournant global » : c'est ainsi qu'on nomme l'irruption dans les sciences sociales nées en Europe et en Amérique du Nord de la prise en compte d'expériences et de savoirs issus de contextes non occidentaux. Depuis deux décennies, les relations internationales ont pour partie négocié ce virage. En témoigne cette anthologie qui fait la part belle aux façons dont des communautés et des États ont pu gérer la diplomatie, la pacification, le maintien de la paix ou les conflits avant que tous ces problèmes soient théorisés en Europe, à partir notamment des traités de Westphalie mettant un terme à la guerre de Trente Ans (1618-1648). Généralement, les spécialistes des relations internationales se limitent à n'examiner que ce qui se joue entre États-nations souverains, s'efforçant de gérer des rapports de puissance quantitatifs et qualitatifs dans un contexte de rivalité anarchique, c'est-à-dire où ne se dégage pas de leader absolu, où les rapports de force sont toujours susceptibles de basculer, et où ils ne sont motivés que par la rationalité des acteurs. Mais comment peut-on parler de relations internationales quand l'État-nation n'existe pas, quand les relations entre royaumes ou communautés ne sont pas régies uniquement par des considérations de puissance ?

L'intérêt de décentrer les regards surgit lorsqu'on prend en compte des données et des expériences africaines et asiatiques de gestion des conflits (les autres parties du monde sont relativement peu représentées dans ce livre). En Afrique de l'Ouest, les « alliances à plaisanterie » servent efficacement à désamorcer les confits entre communautés. Les empires asiatiques ont organisé à leur manière des activités diplomatiques structurées. On appréciera le portait d'Abd el-Kader, résistant algérien à l'invasion française, en précurseur du droit humanitaire. Il mit en effet en place des dispositifs interdisant de tuer des prisonniers de guerre. ● LAURENT TESTOT

Délivré à 353101 le 6/17/2023, 2:41:13 PM

Éducation

LES RÉSEAUX SOCIAUX EXPLIQUÉS AUX PARENTS

• ***Nos ados sur les réseaux sociaux. Même pas peur !***
Béatrice Kammerer, Canopé, 2023, 176 p., 18,90 €.

Addictifs, désocialisants, complotistes, violents… Depuis leur explosion voilà quinze ans, les réseaux sociaux ont envahi la vie des ados, et celles des parents et des éducateurs qui les jugent volontiers responsables de tous les maux. Au point d'en faire leur préoccupation numéro 1 : comment éduquer les jeunes dans un monde connecté sans tomber dans les pièges du cyberharcèlement, de la désinformation et de la pornographie, s'inquiètent-ils entre panique et culpabilité ?

Pour tenter de répondre à cette question, notre collaboratrice Béatrice Kammerer a entrepris de démêler le vrai du faux en passant au crible les recherches récentes sur le sujet. Et les résultats, qui cassent nos idées reçues, sont moins alarmants qu'on pourrait s'y attendre.

Jusqu'ici, les études n'ont mis en évidence aucun effet notable des écrans sur le développement cérébral des jeunes. Pas plus qu'une supposée « addiction » aux réseaux sociaux. Quant aux usages problématiques, ils sont souvent révélateurs de troubles plus profonds.

Chez la majorité des ados, qui utilisent les réseaux pour écouter de la musique, chercher des informations scientifiques ou communiquer avec leurs proches, ils constituent au contraire des lieux d'échanges et d'expression précieux. Cependant, l'hyperconnexion de cette « génération escargot » (qui emmène sa maison-smartphone partout avec elle), peut nuire au sommeil et à la concentration. D'où l'importance de fixer des règles en famille, les postures rigides étant davantage propices aux conduites excessives. Et d'apprendre aux jeunes à vérifier leurs sources (sans les transformer en *fact-checkers* professionnels) ainsi qu'à se protéger contre l'exploitation des données personnelles et de leur vie privée. Concernant le cyberharcèlement, en tête des craintes des adultes, « *la littérature suggère un phénomène plutôt stable* ». Sur ce sujet, la sociologue Margot Déage déculpabilise les parents « *qui ne peuvent pas savoir tout ce qui se passe sur les réseaux sociaux de leurs ados, et c'est tout à fait normal* […] *mais doivent pouvoir être un soutien en cas de difficultés.* » ● **CÉCILE PELTIER**

sciences HUMAINES
sciencehumaines.com

38, RUE RANTHEAUME, BP 256
89004 AUXERRE CEDEX
SAS SCIENCES HUMAINES COMMUNICATION
Représentante légale et directrice de publication :
Nadia Latrèche
Directrice générale :
Héloïse Lhérété

Relation clients
Ventes et abonnement :
03 86 72 07 00
serviceclients@scienceshumaines.fr
Sylvie Rilliot - Mélina Lanvin
Bénédicte Marrière

RÉDACTION
Directrice de la rédaction
Héloïse Lhérété
@HeloiseLherete

Rédacteurs en chef adjoints
Cécile Peltier
cecile.peltier@scienceshumaines.fr
Christophe Rymarski
christophe.rymarski@scienceshumaines.fr

Rédacteurs
• Nicolas Journet
Chef de la rubrique *Lire*,
nicolas.journet@scienceshumaines.fr
• Maud Navarre
Cheffe de la rubrique *Référence*,
maud.navarre@scienceshumaines.fr
• Fabien Trécourt
Chef de la rubrique *Dossier*,
fabien.trecourt@scienceshumaines.fr
• Hugo Albandea
Iconographe - Rédacteur web et réseaux sociaux
hugo.albandea@scienceshumaines.fr
• François Dosse
Chroniqueur *Histoire des idées*

Ont collaboré à ce numéro
Adèle Cailleteau, Vincent Capdepuy, Léo Fabius, Hélène Frouard, Gérald Gaillard, Béatrice Kammerer, Thomas Lepeltier, Frédérique Letourneux, Marc Olano, Emmanuelle Picaud, Romain Pigeaud, Jean-Marie Pottier, Chloé Rébillard, Laurence Serfaty, Laurent Testot, Agnès Vernet, Tigrane Yégavian

Secrétariat de rédaction et révision
Renaud Beauval
Frédéric Peylet

Conseillère de la rédaction
Martine Fournier

Direction artistique
Isabelle Mouton

Chef de projet Web
Steve Chevillard

Assistant webmestre et secrétaire documentaliste
Alexandre Lepême
03 86 72 17 23

Promotion Publicité
Patricia Ballon : 03 86 72 17 28
contact.annonceurs@scienceshumaines.fr

Diffusion : MLP
Contact : À juste titres,
Laetitia Canole :
04 88 15 12 45
Titre modifiable sur le portail-diffuseurs :
www.direct-editeurs.fr

Livres des éditions Sciences Humaines
Agathe Guillot
agathe.guillot@scienceshumaines.fr

Responsable administratif et financier
Annick Total : 03 86 72 17 21

Comptabilité
Carole Charreau : 03 86 72 07 02

IMPRIMERIE SIEP
ZA Les Marchais
77590 Bois-le-Roi

Origine du papier : Suède
Taux de fibres recyclées : 0 %
Certification : PEFC
« Impact sur l'eau » : Ptot 0.006 kg/t

Conception graphique et Conception de la couverture :
Rampazzo & Associés

Couverture
©Aline Bureau

Titres et chapôs sont de la rédaction.

Commission paritaire :
0527 D 81596
ISSN : 0996-6994
Dépôt légal à parution.

Un encart Sciences & Vie est posé sur une partie des abonnés.

PEFC 10-32-2813

Délivré à 353101 le 6/19/2023, 6:56:03 PM

Anthropologie

LA CHINE VUE DE FRANCE

Juriste, anthropologue ayant enseigné à Aix-en-Provence, Norbert Rouland entend donner, dans ce livre, un portrait de la Chine contemporaine à partir des attendus qui sont ceux d'un Français d'aujourd'hui. Il prévient tout de même que, « *n'étant jamais allé au Tibet ou dans le Xinjiang et n'y possédant pas de contact* », il n'en parlera pas. Pour le reste, il ne néglige aucun sujet sensible : ni la pratique intrusive de la reconnaissance faciale, ni la question du respect des droits humains, encore moins celles de la démocratie et du « bouclier doré » que les autorités chinoises tentent d'interposer entre leurs citoyens et l'Internet mondial.

L'auteur commente longuement le sujet de la corruption, à laquelle il ajoute celui du *guanxi*, les réseaux personnels dont les banquets de mariage sont l'occasion de montrer l'étendue. « *Garder, gagner ou perdre la face* » est, selon l'auteur, au centre de la culture chinoise. Et il ajoute : « *Alors qu'en Occident, le contrat est la conclusion d'un accord, en Chine, c'est le début d'une relation souple, qui se modifie au fil du temps.* » La société rurale, la famille et l'évolution de la condition féminine sont largement présentées, ainsi que la question des migrations et du travail en usine qui souvent ne respecte pas le salaire minimum. On s'informe aussi au passage du regard chinois sur Mai 1968 et sur les réformes libérales de Mikhaïl Gorbatchev.

Toujours curieux, N. Rouland note que plus de 80 % des remariages du troisième âge – très à la mode en Chine – se terminent par un divorce, et bien d'autres choses encore. L'auteur nous offre un tour d'horizon sur le roman chinois actuel et quelques pages sur le mouvement Restons couchés de la jeunesse chinoise. Les références aux traductions anglophones des auteurs chinois, favorables ou non à l'actuel régime politique, sont constantes, et constituent une large partie du matériel fondant le propos de l'auteur. La synthèse proposée par ce livre est une excellente introduction à la culture chinoise d'aujourd'hui, même si le jugement est parfois partial. ● GÉRALD GAILLARD

• ***Ciels au-delà du ciel. La Chine et les Chinois : croiser nos regards***
Norbert Rouland, Pacifica, 2023, 418 p., 24,70 €.

Géopolitique

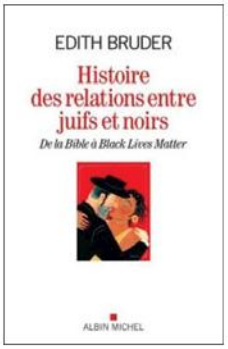
• ***Les Provinces du temps. Frontières fantômes et expériences de l'histoire***
Béatrice von Hirschhausen, CNRS éd., 2023, 400 p., 26 €.

LES FRONTIÈRES ONT UNE MÉMOIRE

Tandis que l'Ukraine se retrouve écartelée par la ligne de fracture géopolitique et civilisationnelle qui court de Riga à Split depuis le Moyen Âge, on oublie que les États d'Europe orientale n'ont pas fait le deuil de leurs frontières historiques. C'est notamment le cas de la Hongrie dont près de la moitié du territoire lui fut arrachée par le traité de Trianon en 1918, de la Pologne dépecée par l'URSS en 1945 et qui a dû se payer sur la bête allemande en gage de compensation, de la Yougoslavie et de la Roumanie après la Première Guerre mondiale. Comme le constate l'autrice, ces frontières effacées sur la carte politique de l'Europe conditionnent encore aujourd'hui appartenances politiques, comportements électoraux et sociaux, représentations culturelles et imaginaires étrangers à ceux des populations voisines partageant le sol du même État.

Mobilisant une érudition rare, ce livre s'appuie en grande partie sur une abondante cartographie, des enquêtes de terrain pour mettre en évidence la permanence de cartes mentales, à la fois tangibles et fantasmées, carburant d'inquiétants discours nationalistes. L'autrice rend compte du caractère nébuleux de ces frontières dont les manifestations peuvent être furtives mais réelles. Ces cartes du passé ressurgissent si on superpose par décalcomanie divers types de légendes. On songe ainsi à la ligne de crête des Carpates en Roumanie qui, des siècles durant, a séparé les principautés roumaines de Moldavie et de Valachie, à l'empire des Habsbourg, vastes territoires superficiellement roumanisés où les minorités hongroises sont loin d'avoir fait leurs adieux à Budapest. Datant de 2011, une carte de l'accès à l'eau courante en Pologne met en évidence le décalage en termes d'infrastructures entre l'ancienne Pologne tsariste et celle d'après 1945. Dense, l'ouvrage offre à la fois un précis de géopolitique historique doublé d'une réflexion sur la nostalgie des empires défunts (austro-hongrois) ou honnis (russe et ottoman). ● TIGRANE YÉGAVIAN

Délivré à 353101 le 6/19/2023, 6:56:03 PM



• ***Histoire des relations entre Juifs et Noirs. De la Bible à Black Lives Matter***
Edith Bruder, Albin Michel, 2023, 304 p., 22,90 €.

Histoire

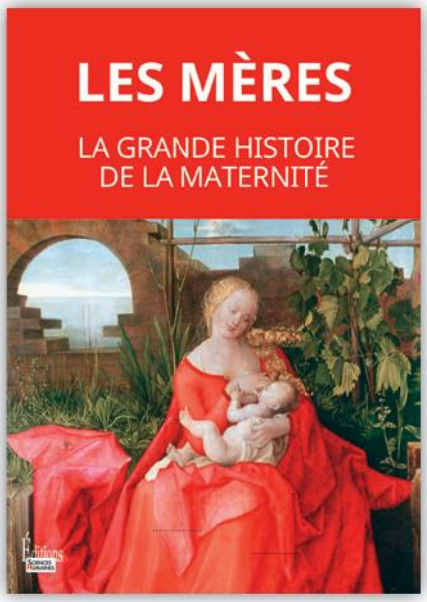
JUIFS ET NOIRS, DES MALHEURS SINGULIERS

Retracer l'histoire des relations entre les Juifs et les Noirs ne signifie pas pour Edith Bruder, anthropologue et historienne au CNRS, confondre leurs destins. Et pour cause : au gré des contextes et conjonctures, ils ont certes pu se retrouver « frères de malheur », dominés, rejetés aux marges des sociétés et érigés en symboles de l'altérité. Mais les deux communautés ont également vécu des moments de rivalité, voire de domination franche, comme lorsque des Juifs européens ont participé à la traite atlantique ou se sont fait planteurs propriétaires d'esclaves noirs aux Amériques.

Dans son essai, l'autrice rend compte de cette relation complexe en remontant aux sources de l'histoire. Aux temps antiques, des exégètes bibliques juifs identifient les Noirs aux descendants de Cham et de Canaan, fils et petit-fils maudits de Noé. La noirceur est à leurs yeux associée à la malédiction, elle rend visible le péché. À l'époque médiévale, des philosophes orientaux élaborent une théorie climatique pour justifier l'infériorité et, par extension, la mise en esclavage des Noirs et des Slaves. Dans le même temps, en Europe, les Juifs sont eux-mêmes associés à la noirceur. Cette association persiste à l'Époque moderne, et la raciologie savante du 19e siècle se plaît à affirmer l'idée d'une « *promiscuité raciale* » entre Juifs et Africains. Il faut attendre l'époque contemporaine et la première moitié du 20e siècle pour que de véritables solidarités se manifestent entre les deux communautés. Le mouvement pour les droits civiques des Noirs aux États-Unis en est un des moments les plus frappants. Mais la communauté juive n'est pas exempte de racisme, de même que la communauté noire n'ignore pas l'antisémitisme. Le 20e siècle est ainsi traversé de moments d'alliance politique entre les deux communautés, ponctués de conflits émaillant leurs relations. Cette ambivalence se retrouve jusqu'à aujourd'hui au sein du mouvement Black Lives Matter dans lequel des Juifs s'investissent, mais avec un certain recul face aux prises de position propalestiniennes de certains leaders noirs. Dans le même temps, la conversion de nouvelles populations afro-descendantes au judaïsme ouvre une page sur d'autres types de relations, qui restent encore à inventer. ● **CHLOÉ RÉBILLARD**

sciences HUMAINES
NOUVEAUTÉ

NOUVEAUTÉ
EN LIBRAIRIE

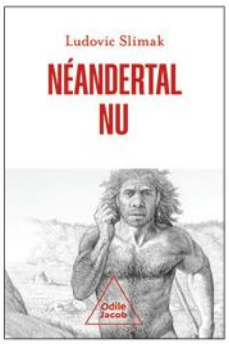


DÉSIR D'ENFANT, PROCRÉATION, REPRÉSENTATIONS SOCIALES... ÊTRE MÈRE D'HIER À AUJOURD'HUI.

Retrouvez cet ouvrage en scannant ce QRcode

Délivré à 353101 le 6/19/2023, 6:56:03 PM

Préhistoire



• ***Néandertal nu***
Ludovic Slimak,
Odile Jacob, 2023,
304 p., 22,90 €.

NÉANDERTAL, L'ENQUÊTE

Ce livre est un écrit jouissif, un éloge de la patience, vertu cardinale en archéologie. En 2015, devant la grotte Mandrin dans la Drôme, Ludovic Slimak et son équipe mettent au jour un fragment de crâne et des dents néandertaliennes. Une première en France depuis 1979. L. Slimak décide de le dégager à la pince à épiler, grain de sable après grain de sable. Cela dure sept ans. Les restes découverts, dont un fragment de main gauche, sont les héros d'un véritable feuilleton, qui va aboutir au Titanic intellectuel de ce que nous croyions savoir des derniers millénaires d'existence de Néandertal. La précision de la fouille et des analyses stratigraphiques permet en effet de tenir la dragée haute aux analyses moléculaires, qui fournissaient une date trop ancienne et donc aberrante, étant donné le contexte. « *Pour la première fois une science humaine mettait une science dite dure en échec et mat !* » exulte L. Slimak. Les spécialistes admirent leur erreur : l'horloge moléculaire n'est pas encore tout à fait au point. *Quid* des autres fossiles datés, découverts anciennement ou mal positionnés ? Il faudrait tout réexaminer. Le fossile Thorin (référence au roi nain de la montagne dans *Bilbo le Hobbit*) est désormais le pivot à partir duquel les chronologies vont être reconstruites. Ceci n'est en aucune manière anecdotique : ce Néandertalien, mort il y a entre 50 000 et 45 000 ans, est contemporain de la lente disparition de son espèce, au profit du seul *Homo sapiens*. Habile conteur, L. Slimak explique tout cela avec lenteur, force digressions et adresses au lecteur, comme un archéologue d'autrefois, à l'époque où la technologie ne tranchait pas trop rapidement le débat.

● ROMAIN PIGEAUD

SUS AUX « *CRANKS* » !

Ce livre est une machine de guerre, un objet éditorial réédité et amélioré, destiné à fournir de la matière à tous ceux qui combattent les élucubrations des « *cranks* », ces personnes qui prétendent que les hommes ont connu les dinosaures et les ont même représentés. Ils affirment aussi que des extraterrestres sont venus apporter la civilisation sur Terre : n'a-t-on pas des cartes stellaires, des images de cosmonautes sur les monuments précolombiens et les peintures du Sahara ? Ces vieilles lunes depuis longtemps réfutées sont revenues au goût du jour et envahissent les réseaux sociaux. Netflix, RMC découverte ouvrent même leurs catalogues à des documentaires délirants sur ces sujets. Grâce à ce livre, vous pourrez vous désintoxiquer si jamais vous en aviez besoin, et dénicher de quoi clouer le bec au complotiste le plus halluciné. Autre avantage, son texte est brillamment écrit et plein d'humour. Jean-Loïc Le Quellec sait décortiquer les démonstrations les plus absurdes et les enterrer dans leurs contradictions. Vous passerez donc un bon moment, même si l'étendue de tous ces pseudo-savoirs qui prospèrent peut sembler inquiétante. On ne répétera jamais assez l'importance de l'éducation. *Des Martiens au Sahara* devrait être au programme des lycées. ● R.P.

• ***Des Martiens au Sahara. Deux siècles de* fake news *archéologiques***
Jean-Loïc Le Quellec,
Le Détour, 2023,
440 p., 23,90 €.

Délivré à 353101 le 6/19/2023, 6:56:03 PM

BOUTIQUE EN LIGNE

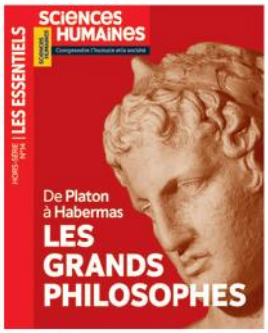
SCIENCES HUMAINES

NOS DERNIÈRES PUBLICATIONS

LE MENSUEL

LES GRANDS DOSSIERS

HORS-SÉRIE



LES ESSENTIELS

HORS-SÉRIE

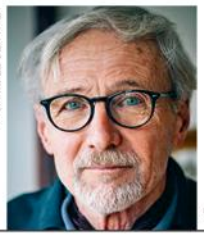
L'HUMANOLOGUE

RETROUVEZ TOUTES NOS PUBLICATIONS SUR NOTRE SITE **WWW.SCIENCESHUMAINES.COM**

GAGNEZ DU TEMPS, **SCANNEZ CE QRCODE**

POUR DÉCOUVRIR NOS DERNIERS LIVRES, C'EST ICI : **HTTPS://WWW.SCIENCESHUMAINES.COM/EDITIONS/**

Délivré à 353101 le 6/19/2023, 6:56:03 PM



© SAMUEL BERTHET

● NICOLAS JOURNET

LE MOT QUI FÂCHE

Humanisme

L'humanisme n'en est pas à sa première volée de bois vert. Sans remonter trop loin en arrière, on peut dire que ce mot (ou notion) à la géométrie complexe a subi autant d'attaques variées qu'il présentait de facettes. Dignité proclamée de l'homme, laïcité, libre arbitre, confiance dans le progrès, autonomie morale, philanthropie, respect d'autrui, ouverture d'esprit, universalisme, etc. : selon le flanc présenté, l'arme de l'attaquant pouvait n'être pas la même. Du simple doute de la capacité de progrès de l'homme chez Montaigne à la condamnation de l'humanisme comme idéologie bourgeoise chez Karl Marx (sans douter du progrès), puis à la sainte colère (par exemple) d'un Jacques Ellul n'y voyant plus, suite aux grands crimes de l'histoire moderne, que le masque néfaste du crime de masse, de la domination (coloniale) et de l'ethnocentrisme occidental, la charge n'a fait que s'alourdir, aussi bien sur le plan moral que théorique.

Il y a quelques années, la philosophe féministe Joan Scott n'hésitait pas à affirmer que l'humanisme avait été le véhicule du masculinisme. Quant aux animalistes, ils ne manquent d'y voir la justification fallacieuse des mauvais traitements infligés par l'humain aux autres espèces vivantes. Ce qu'on reproche à l'humanisme est ainsi d'avoir appelé « progrès » ou « liberté » l'exercice de toutes sortes d'injustices féroces.

Sur le plan théorique, c'est un peu différent : de Darwin à Freud au poststructuralisme, une longue lignée de penseurs a désenchanté l'humanisme, soulignant l'impuissance de l'humain à maîtriser son destin, courbé sous le poids de déterminismes tant naturels que sociaux. L'homme moderne est-il coupable du mensonge humaniste, ou bien simplement aveugle à sa condition ?

De Darwin à Freud au poststructuralisme, une longue lignée de penseurs a désenchanté l'humanisme, soulignant l'impuissance de l'humain à maîtriser son destin.

En appelant ses lecteurs à « *en finir avec la dictature des humanistes* », la psychologue Fanny Nussbaum (*L'Art de l'excellence*, Alisio, 2023) ajoute encore un grief au procès. Bille en tête, elle part en guerre contre l'injonction, selon elle dominante aujourd'hui, à se suffire à soi-même tel qu'on est, à se contenter d'être plutôt que faire, à ne rien devoir au monde, toutes choses qu'elle nomme « *vivoter* » en toute bonne conscience. Bien au contraire, elle invite à exceller, « performer », être indépendant, bref à « *en vouloir* », quitte à bafouer les principes de la morale et de la bienveillance. Sa leçon oppose les « essentialistes » aux « existentialistes », car les premiers révèrent la valeur intrinsèque de la vie humaine, tandis que les seconds veulent exister sans entraves. Impossible ici de détailler les conseils qui en découlent. Ils sont nombreux et les moins corsés célèbrent le travail plutôt que le loisir, la fierté plutôt que l'humilité, l'intensité plutôt que le bonheur et la rigueur plutôt que la gentillesse.

Pour F. Nussbaum, la vie ne vaut d'être vécue que si elle produit « *une œuvre plus grande que soi* ». Or, la grandeur n'est pas philanthrope, et l'humanisme est donc à ses yeux l'ennemi à abattre. Cependant, ce disant, F. Nussbaum vise une cible qui a plus d'un tour dans son sac. Jean-Paul Sartre n'a-t-il pas publié en 1945 une célèbre conférence intitulée « L'existentialisme est un humanisme » ? N'est pas encore né celui ou celle qui fera mordre la poussière à ce champion des temps modernes qu'est l'humanisme. ●

Délivré à 353101 le 6/19/2023, 6:56:03 PM

Nouveauté

Une exploration inédite de la condition humaine

En **kiosque**, en **librairie** et sur **notre site**

L'Humanologue est une publication de SCIENCES HUMAINES

Retrouvez toutes les parutions de l'Humanologue en scannant ce QR code

Délivré à 353101 le 6/19/2023, 6:56:03 PM

Vaincre®

LE CANCER

NOUVELLES RECHERCHES BIOMEDICALES

PRENONS UNE LONGUEUR D'AVANCE SUR LE CANCER QUI RESTE LA 1ÈRE CAUSE DE MORTALITÉ PRÉMATURÉE EN FRANCE

Luc Ferry, Philosophe, écrivain, ancien Ministre de la Jeunesse, de l'Education Nationale et de la Recherche

Chaque année, 400.000 nouveaux cas de cancer, tout type confondu, sont dépistés.

Statistiquement, il y a un peu plus de 1000 nouveaux malades par jour, parmi lesquels 600 vont guérir et 400 vont mourir.

AIDEZ NOS CHERCHEURS À SAUVER VOS VIES

VAINCRE LE CANCER - NRB

Hôpital Paul Brousse
12/14, avenue Paul Vaillant-Couturier
94800 VILLEJUIF
www.vaincrelecancer-nrb.org
contact@vaincrelecancer-nrb.org

Rejoignez le combat, donnez sur vaincrelecancer-nrb.org

SERVICE MÉCÉNAT
01 80 91 94 60
Coût d'un appel local

RETROUVEZ-NOUS SUR

Dons I.F.I. : les dons au profit de la Fondation INNABIOSANTE C/i VAINCRE LE CANCER sont déductibles de l'I.F.I.

Délivré à 353101 le 6/19/2023, 6:56:03 PM